ā, āh, aha: interjection destinée à exprimer des émotions ou des passions assez fortes. Comme telle, apparient surtout à la langue parlée et à la poésie. L'h de ah représente une notation de la longue ou une prononciation emphatique. Aha attesté chez Plaute et dans la Vulgate est une forme à redoublement, issue sans doute de ah + a, cf. J.-B. Hofmann, Lat. Umgangsspr., p. 19. Cf. gr. å, åd, å, etc. — V. ha.

ab. abs. a : préverbe et préposition. Abs présente vis-à-vis de ab le même élargissement en -s que sus- de *subs > *sups, os- de *obs > *ops vis-à-vis de ob, sub. En composition, ab s'emploie devant voyelle, devant h et devant les consonnes i = j, d, l, n, r, s: abauus, abēgī, abigō, aborior, abūtī; ab(i)iciō, abdō, ablātus, abnuō, abripiō, absum (prononcé apsum); abs- devant les explosives c et t : abscondo, abstraho, abstineo, abstulī (en face de ablātum); devant un p initial, abs se réduit à as- : asporto, aspello et aspernor de *ab(s) pernor ; a est la forme réduite de *abs devant les labiales sonores m. u. b : āmoueō, āuellō de *a(b)zmoueō, *a(b)zuellō, ābītō, cf. sēuirī de *sexuirī. Afuī, parfait de absum, est une forme analogique : devant la sourde f le latin recourait d'ordinaire à un autre préverbe, au-, cf. plus bas, Dans la phrase, les emplois de ab. abs. ā sont aussi réglés par l'initiale du mot suivant, et suivant les mêmes règles qu'en composition; toutefois, l'usage comporte plus de liberté : on trouvera par ex. abs te et a te, etc., et toujours à patre. Des raisons d'euphonie et de clarté - notamment le désir d'éviter des confusions avec les composés de ad - semblent avoir réglé l'emploi des diverses formes de ab (ā-, abs-, as-, et aussi au-).

Ab signifie « en s'éloignant, en partant de, depuis, de », et marque le point de départ (des environs, du voisinage d'un endroit, et non de l'intérieur de), ce qui explique qu'il accompagne l'ablatif : il se dit aussi de l'espace comme du temps, avec ou sans idée de mouvement : Caesar maturat ab urbe proficisci. Cés. BG. I 7 : hic locus aequo fere spatio ab castris Ariouisti aberat, id., ibid., I 43, 1; mulieres... ab re diuina (« au sortir de », d'où « après ») apparebunt domi. Plt.. Poe. 617; secundus a rege, Hirt., B. Al. 66. C'est le sens de « en s'éloignant de » qui explique ab rē « contrairement aux intérêts » (par opp. à in rem). A absum s'oppose adsum, et à absens, praesens (la variation de préverbe est instructive). Ab se distingue de ex et de de. Ex marque la sortie de l'intérieur d'un lieu et s'oppose à in qui indique la présence ou l'arrivée à l'intérieur d'un endroit. Quant à de, il exprime une idée de retranchement, de diminution, et aussi un mouvement de haut en bas, cf. Varron, fgm. ap. Scaurum GLK VII 32, 2, Généralement les différences de sens sont observées par les bons écrivains. Ennius distingue: Diana facem iacit a laeua, Sc. 33; olli crateris ex auratis hauserunt, A. 624; Hectoris natam

de Troiano muro iaciari. Sc. 82. Cicéron, Caec. 30, 84, établit dans une subtile discussion juridique la différence entre deicere ab et deicere ex : Vnde deiectus est Cinna? Ex urbe. Vnde Telesinus? Ab urbe. Vnde deiecti Galli? A Capitolio, Vnde qui cum Graccho fuerunt? Ex Capitolio. Toutefois, dès l'époque de Plaute, des confusions tendent à se produire dans la langue populaire : ainsi on lit dans Plaute abire de foro Men. 599 et a foro... abount, Pe. 442 (v. Lindsay, Synt. of Plautus, pp. 86-87), et Lucrèce écrit indifféremment I 787-8 meare a caelo ad terram, de terra ad sidera mundi. On dit abhinc, mais deinde, exim: ab et de, ex integro, etc. C'est de qui est la particule vivante, et dont l'emploi se généralise aux dépens de ab et de ex, qui perdent petit à petit leur valeur précise. Sur ces faits, v. Thes. I 13, 37; 17, 39. Ab est souvent en corrélation avec ad pour marquer le passage du point de départ au point d'arrivée : alterum (scil. siderum genus) ab ortu ad occasum commeans, Cic., N. D. 2, 19, 49. La différence entre ab et per est marquée par Cicéron, De inu. 2, 80 (textes dans Thes. I 30, 84) : a quo et per quos et quomodo... statui de ca re convenerit; ad Brut. 1, 1, 1, aliquid a suis uel per suos potius iniquos ad te esse delatum: Rosc. Amer. 80 quid ais? uolgo occidebantur? per quos? et a quibus? « par quelles mains? et sur l'ordre de qui (et de qui venait l'ordre)? ». Per, dont le sens propre est « à travers, pendant, durant », a signifié secondairement « par l'intermédiaire de, au moyen de, par », puis « à cause de »; c. g. Plt., Cap. 690, qui per uirtutem interiit at non interit ne diffère guère de Cic., Att. 3, 17, 1, litteras non tam exploratas a timore; cf. ab arte et per artem. On conçoit que de et per, formes plus pleines, et qui, ayant l'avantage de commencer par une consonne, gardaient mieux leur autonomie dans la phrase et risquaient moins de se confondre avec la finale du mot précédent, aient réussi à éliminer ab et ex comme prépositions; aussi la préposition est-elle peu et mal représentée dans les l. romanes, cf. M. L. 1. L'italien da semble une contamination de ā et de dē. Ab marquant le point de départ a servi à l'époque impériale à introduire le complément du comparatif : maior Petro « plus grand que Pierre ». c.-à-d. « relativement grand en partant de Pierre », a été renforcé en maior à Petro, sans doute en commencant par des expressions locales du type citerior, inferior, superior ā, cf. Thes. I 39, 40 sqq. L'emploi s'en est étendu à des verbes marquant la supériorité ou l'infériorité : minuere, minorare, etc., et on le trouve même après un positif. Ainsi s'expliquent dans Dioscoride les formes abalbus, abangustus qui équivalent à des comparatifs, cf. Thes. s. u.

Le sens de ab explique qu'il ait pu servir à introduire le complément du verbe passif, non pas, comme on le dit souvent, pour marquer le nom de l'agent, le sujet « logique » de l'action, mais — tout au moins à l'origine — pour indiquer de qui provient l'action exprimée par e verbe; ainsi Enn. ap. Auct. ad Her., 2, 24, 38, initia abs te (= qui me vient de toi) afficior, où le sens est le même que dans: leuior est plaga ab anico quam a debitore, Cic., Fam. 9, 16, 7, « la blessure est plus égère venant d'un ami que d'un débiteur ». Ce sens ne liffère pas beaucoup de « la blessure est plus légère, portée par un ami que par un débiteur »; et l'on comprend que ab ait pu parfois servir à introduire le nom le l'agent; mais c'est un emploi secondaire, et du reste

Ab, dans une phrase comme doleo ab animo, doleo ab coulis, doleo ab aegritudine, Plt., Ci. 60, pouvait se comprendre e je souffre d'une douleur qui me vient de l'âme, ou « je souffre du côté de l'âme ». Ab a pu prendre ainsi le sens de « par suite de, du côté de, en ce qui concerne», ce qui explique les expressions de la langue impériale Narcissum ab epistulis, Pallantem a rationibus, Suét., Cl. 28, dont le prototype se trouve déjà dans Cicéron: Pollex, seruus a pedibus meus, Att. 8, 5, 1. Cf. aussi stâre ab « être du côté de, du parti de ».

Dans la basse latinité, l'usage s'est développé de renforcer à l'aide de ā, ab certains adverbes ou prépositions dont le sens s'était affaibli : abintus, abinuicem, cf. fr. avant, it. avanti de abante, cf. M. L. 20 abextra, 21 abhine (classique), 28 abinde, 29 abintro, 30 abintus, 51 b. ab abitra, a foras, a foris. Mais les formes avec de sont plus fréquentes; v. de.

Ab a servi également à renforcer des verbes composés, dont le préverbe s'était affaibli : abrelegō, -relictus, -remissiō, -renuntiō, tous tardifs, et de la l. de l'Egl., sans

doute faits sur des modèles grecs.

Ab préverbe marque l'éloignement, l'absence, et par suite la privation : abdūcō, abeō, aborior, quelquefois aussi, comme ex, l'achèvement : absorbeō, abūtor. En composition, il à servi à former quelques adjectifs qui, par rapport au simple, marquent la privation, l'absence : āmēns, āuius, abnormis, absimilis, absonus, absurdus; ab oculis = gr. ἀπ' ψμμάτων a passé dans les langues romanes (fr. aveugle), M. L. 33, B. W. s. u. Ce type de formation est assez rare, ab se trouvant concurrence par dē- (dēmens), dis- (dissimilis), e(x)- (ēnormis), in-, per-, uē-. La particule sert aussi, dans les noms de parenté, à former certains noms d'aleux, abauus, abauia, abmeptis, absocer : v. auus.

Ab est, pour le sens, à ex ce que gr. ex ce st à ex, et, avec une racine dissérente, ce que v. sl. ot ex (or) est à is, is. La dissérence est symétrique à celle entre ex et in; elle n'a rien de surprenant, car le finnois distingue un ablatif d'un élatif, comme un allatif d'un illatif, et un adessif d'un inessif, là où l'indo-européen a un cas

unique : le locatif.

Le latin n'a que ab, avec le b constant à la finale, tandis que l'ombrien a ap-dans apehtre « ab extrā, extrinsecus» (même opposition entre lat. sub et osq. συπ; entre lat. ob et osq. úp, op). On interprète d'ordinaire lat. aperiō et operiō par *ap-weryō, *op-weryō; mais il est étrange que p figure devant *w seulement dans cette paire de mots; la forme sonore serait seule possible; il faut envisager une autre explication; v. sous aperiō.

Quant à l'origine, rien ne prouve que ab ait perdu la voyelle finale qu'on observe dans les formes parentes :

gr. àno (préposition et préverbe), indo-iran. apa (seulement préverbe), hitt. appa et qui figurait sans doute dans l'or g'nal de got. af, etc.: là où une voyelle finale s'est amuie, le latin a une sourde, ainsi dans et, cf. gr. Ert, et nec, cf. neque; du reste le lituanien at (cf. sl. ot-) se trouve en face de ata-, et le slave u en face de skr. doa; *ap (ab) peut donc être ancien; on voit par subter que sub n'a perdu aucune voyelle finale. Le traitement -b d'une labiale finale ancienne est parallèle au traitement -d des anciennes dentales finales.

Le au- qui devant f sert de préverbe, dans au-ferō (à côté de abs-tulī, ab-lātus), au-fugiō, répond à v. irl. δ , ua et à fp. pruss. au-, v. sl. u, cf. skr. doa et lat. $u\bar{e}$ -. C'est un mot différent. Il à prévalu en irlandais parce que, p ne subsistant pas en celtique, le groupe de *ap(o) y perdait sa caractéristique principale.

La forme abs- du type abstulī, qui oppose nettement attulī à abstulī, répond à gr. ă\(\psi\$, avec addition de -s qui figure dans beaucoup de formes adverbiales; cf. skr. avdh en face de dva, gr. dvaic en face de dvoi, etc. Le -b- figure ici par réaction étymologique, comme on le voit par suspici\(\overline{o}\), sustulī, où b ne se rencontre jamais. C'est seulement dans asport\(\overline{o}\) que le b manque, pour une raison évidente. Le caractère non phonétique de la présence de -b- dans abstulī, etc., ressort aussi de os-tend\(\overline{o}\), cf. ombr. ostendu « ostendito »; il s'agit de *a[b]s- devant consonne, en face de ab-. Cet -s de abs-, *su(b)s-, *o[b]s-, à côté de ab, sub, ob, diffère du -s constant de ex (cf. toutefois ec-[er\(\overline{o}\)].

Etant donné que ex aboutit à ē- devant m, u (consonne), on expliquera de même par abs- l'ā de : āmoueō, āuertō, āueltō, āuehō (tandis que l'on a abdō, abdūcō en face de ēdō, ēducō). Mais la forme ā- de l'osco-ombrien dans osq. aamanassed « mandāuit », ombr. ahavendu « āuertitō », ahatripuratu, ahtrepuratu, etc. « *abstripodātō » reste énigmatique. Phonétique dans des cas tels que ā mē, ā nōbis, ā uōbis, etc., le ā résulte d'une extension dans des cas tels que ā tē, ā cane, ā puerō, etc.

La forme af, attestée sporadiquement à l'époque républicaine (af. uobeis CIL I² 586, 156 av. J.-C.; af solo X 5837; af muro I² 1471; af Capua I¹ 638) et qui, pour Cicéron (Orat. 158), ne subsistait que dans des expressions fixées, n'est pas expliquée (v. Ernout, El. dial., s. u.). On la retrouve en pélignien : afded « abiit l's; l'osque aflukad « déferat? » est très incertain.

Le groupe de lat. ab, gr. $d\pi \delta$, etc., est apparenté à *po- (v. ce mot) de $poli\delta$, etc., *pos- (v. post), *epi (gr. $t\pi \iota$, etc.), à got. afar « après », etc.

absque (apsque): composé de abs et de que, usité surtout à l'époque archaïque dans l'expression absque foret te, absque ted esset (cf. Plt., Tri. 832), qui est proprement une proposition conditionnelle à forme coordonnée et généralement en parenthèse, dont le sens est « et la chose se serait passée ainsi en dehors de toi, sans toi».

— « Le sens conditionnel ne résulte pas de absque, ni d'un des éléments de absque, mais de la forme verbale... Mais le sens général de l'expression et certaines phrases ont pu faire croire plus tard à l'existence d'une préposition absque. Cette méprise a été commise par Fronton qui a choisi absque à titre de vieux mot. Mis à la mode, absque s'est propagé avec les fonctions et le sens d'une préposition » (Lejay, R. Phil. 26 (1912), 259; sur

d'autres essais d'explication, voir Schmalz-Hofmann, Lat. Gr. 5, p. 531).

*ababalsamum, -In.: forme vulgaire pour opobalsamum (emprunt de la l. impériale au gr., d'où opobalsametum), blâmée par l'app. Probi, et qu'on retrouve dans Mul. Chiron.

abacus, -I m. (forme courante latinisée du gr. &δαξ; on trouve aussi la transcription pure et simple abax; abacus est sans doute bâti sur le gén. &δακος; cf. elephantus de Ελέφαντος, trugonus de τρυγόνος, delphinus de δελφῖνος): toute espèce de table (simple, précieuse, à jouer; t. de géométrie, t. de Pythagore, etc.); puis : console, tailloir d'un chapiteau sur lequel vient reposer l'architrave; plaque de revêtement d'une paroi.

Emprunt technique; déjà dans Caton.

Dérivés : abaculus ; abacinus.

abaddir ind.: δ βαίτυλος;; « abaddir deus dicitur, quo nomine lapis uocatur quem deuorauit Saturnus pro Ioue. » Gloss. Pap. CGL V 615, 37.

Mot oriental, désignant sans doute une pierre divine; non attesté avant l'époque impériale (St Aug.).

*abantes: mortui (quos Graeci elibantes (i. e. αλίδαντες) appellant), CGL IV 201, 5 et V 435, 4. Cf. sans doute "Αδαντες' οἱ Εὐδοεῖς καὶ κολοσσοί, νεκροί, Hes.

abantonia : v. ambactus.

abauus : v. auus.

abba, abbās, -ātis m.; abbātissa, -ae f.; abbātia, -ae f. Mots d'Église, introduits seulement dans la basse latinité, et empruntés sans doute au gr. à66ā « père », luimême venu de l'araméen. Panroman, sauf roumain. M. L. 8-10. Celt. irl. abb, etc.

*abbō, -āre?: — φιλῶ στόματι δ λέγεται ἐπὶ βρέφους: abbo, basio, GGL II 472, 8. Mot du langage enfantin, non attesté dans les textes. Même géminée que dans acca, amma, atta, etc.

abdo : v. dō.

abdomen, -inis (abdūmen, Charis., Gloss., avec changement de suffixe, v. Ernout, Elém. dial., p. 89 et s.) n.: ventre, panse; matrice, cf. Plin. 11, 211 (= gr. νηδύς). S'emploie au sg. et au pl. Se dit des animaux, surtout du porc, et de l'homme, mais, en ce cas, souvent avec un sens péjoratif: gurges atque helluo natus abdomini suo, Cic., Pis. 41. Quelquefois employé pour αβδοΐα, cf. Plt., Mi. 1398, et Don., Eu. 424. Semble appartenir à la langue familière; banni de la poésie, à l'exception des comiques et des satiriques. Figure dans la langue médicale (Celse, 4, 1, p. 122). Non roman.

Pas d'étymologie sûre. Le rapprochement de abdō peut être dû à l'étymologie populaire; et la présence du suffixe instrumental -men ne se justifie pas sémantiquement (cf. legūmen). Sans doute déformation d'un mot non i.-e. — En général, les noms du « ventre » sont d'origine obscure quand ils ne sont pas tirés de la notion de « intérieur », comme v. h. a. intuoma « exta » = lat. *indômen.

abecedărius, -a, -um : adj. dérivé de A, B, C, « qui concerne l'alphabet, alphabétique »; -m n. : alphabet, abécédaire. Calque de alphabētum. Bas-latin (St Aug.,

Fulg.); cf. CGL II 578, 14, elementarius; qui discit abicitale — ABC est peut-être conservé dans certaines formes romanes, cf. M. L. 16; et en celt., irl. abgüer, apgüir, etc. V. alphabētum.

Abella, -ae f.: nom d'une ville de Campanie, sans doute proprement « la ville des pommes », cf. Vg., Aen. 7, 740, ... maliferae... moenia Abellae.

Dérivés: abellānus (cf. osq. dat. sg. m. Abellanút) qui a servi d'épithète à nux pour désigner la noisette (it. esp. avellana) et le coudrier; cf. aussi *abellānia; abellānus, M. L. 17, 18. B. W. sous aveline.

L'indication de Vg. donne lieu de croire que l'italique avait conservé les noms de la « pomme » et du « pommier » qui sont attestés dans le vocabulaire indo-européen du Nord-Ouest, depuis v. sl. ablûko « pomme », ablanī « pommier » et lit. būlas « pomme », obelis « pommier » jusqu'à irl. aball « pommier » (et tout le celtique : gaul. avallo « pōma », fr. Avallon; cf. Dottin, Langue Gaul. 229 et v. Rev. Celt. 43, 233), en passant par got. crim. apel, v. h. a. apjul, v. angl. æppel, v. isl. eple. Ce nom, qui désignait la « pomme » des anciens peuples de langue indo-européenne dans l'Europe du Nord, a été remplacé en Italie par un nom méditerranéen, désignant sans doute un fruit amélioré, lat. mālum (v. s. u.); l'adj. abellānus n'a aucune trace du sens ancien.

abeo : v. eo, Abeona.

abies, -ètis s. (souvent dissyllabe chez les poètes dactyliques avec i consonne; la longue du nominatif représente *abiess de *abiet-sî; les langues romanes ont perdu le jod et généralisé é (c.-à-d. e sermé au cas régime, d'où abète comme parète de pariès, cs. M. L. Einf.³, p. 137): « sapin »; puis « bois de sapin » et, comme gr. ¿λάτη et sans doute à son imitation dans la langue de la poésie, tout objet de sapin, « tablette, vaisseau (cs. alnus), lance ». — Ancien, usuel. — M. L. 24.

Dérivés: abiegnus (-gneus, -gnius, -gineus): de sapin. Formation analogique d'après ilignus, salignus, larignus; abiegneus comme iligneus, saligneus sans doute d'après ligneus; abiegineus d'après fāgineus, etc.; abietālis; abietārius, tardifs. Les l. rom. attestent aussi *ab(i)ēteus, M. L. 25.

Origine inconnue. Les noms des conières varient d'une langue indo-européenne à l'autre. On ne sait de quel parler vient la glose d'Hésychius : ἄδιν ἐλάτην, οἱ δὲ πεύκην.

abiga, -ae f.; abigeus : v. abigo, sous ago.

abitôrium -I n. : lātrina publica. De abeō; cf. all. Abtritt.

ablaqueo : v. laqueus.

ablegmina, -um n. pl.: — partes extorum quae dis immolabant, P. F. 19, 10; cf. Gl. Scal., CGL V 589, 28, ablegmina partes extorum, quae prosegmina dicuntur. Seals ex. du mot.

Ancien mot en -men conservé dans la langue religieuse, se rattachant à legō au sens de « prélèvement ». Cf. prosegmina.

aboleő, -5s, -5uI (ainsi Suét. Aug. 32; mais Prisc. GLK II 490 enseigne aboleul et abolul; cf. CIL VI 10407c aboluerit; pour Diomède le parsait est aboleul en sace u supin abolitum), abolitum (d'où abolitur Eusèb.), bre : détruire, anéantir, abolir, effacer et par suite faire perdre le souvenir de »; abolitus « oublié », et à asse époque abolitio « destruction », et « oubli, amnise , cf. Oros., Hist. 2, 17, 25, quod factionis genus... mnestiam uocauerunt, i.-e. abolitionem malorum; abotor, abolefació (Tert.). La glose ἀπαλείφω, CGL II 32. 45, se justifie parce que aboleo s'emploie souvent de écriture : a. nomina, scripta, carmina, libros, etc., cf. hes. I 116, 51 sqq. Les formes les plus fréquentes sont infinitif présent et le participe passé. Attesté seulenent à partir de Vg. et de T. L. (Cicéron ne connaît que deleo, et rare au premier siècle de l'Empire; les érivés sont tous tardifs. M. L. 33 a.

Il en est de même pour abolesco, dont le premier ex. st dans Virgile, Ac. 7, 231, nec... tanti... abolescet gratia acti, où Servius note abolescet : abolebitur. Et usus est nchoatiua forma cum opus non esset. — Abolēo, -lēscō nt formé couple antithétique avec adolesco, adoles que 'étymologie populaire avait rapprochés (cf. adoleo) : et 'on peut se demander si ce n'est pas le sens de « augêre » ionné à adoleo qui a amené la création de aboleo; cf. Ernout, Philologica, I, 53 et s. Il y a peu de cas à faire le la glose oleri, deleri, CGL V 544, 23; 316, 5; 377, 2; oleri, qui n'est pas autrement attesté, a peut-être été iré arbitrairement de aboleo. Dans les gloses, les verbes en -scō étant devenus pour la plupart transitifs, adoēsco est confondu avec aboleo et traduit ἀπαλείφω.

Le sens et la forme obligent à rapprocher : aboleo, abolēui — peut-être dēleō, dēlēui — adolēscō (ainsi, parce que adoleo [avec perfectum adoleui] est un autre verbe) — inolēscē, inolēuī — exolēscē, exolēuī. — Ce groupe est, d'autre part, inséparable de alō, alui — ind-olēs. proles, sub-oles — altus. Le sens particulier de chacun des mots du groupe de aboleo, etc., est déterminé par le préverbe. Mais il y a une formation commune en -ēqui donne à tous ces verbes un caractère propre en face de alo. - Il a été émis des opinions autres ; de aboleo, on a rapproché gr. δλε- dans δλλυμι, ώλεσα; depuis Priscien, on a coupé deleo en de-leo, cf. letum. Mais la structure dans de-leo en face de letum n'est pas claire; lētum est à rapprocher sans doute de gr. δλε-. Le mieux semble être de ne pas rompre le groupe de ab-oleo, etc. — Pour l'étymologie, v. alő.

abolla, -ae f. : « manteau », de laine grossière, épais et double, dont se couvraient les soldats et les paysans, et que certains philosophes portaient par affectation. -Attesté depuis Varron. Origine inconnue. La forme grecque tardive ἀδόλλα semble être une transcription du mot latin ; de même aussi le mot cité par Hésychius : άβολεῖς περιβολαί ὑπό Σικελῶν.

abomino : v. omen.

aborigines -um m. pl. : les « autochtones », ou premiers habitants du Latium et de l'Italie dont les rois légendaires sont Latinus, Picus, Saturnus, Faunus.

Souvent expliqué comme dérivé de ab origine, comme de pede plano « de plain pied » est dérivé dans le cod. Theod. pedeplana « les lieux qui sont de plain pied », de ā manā est dérivé āmanuēnsis « scribe, secrétaire », etc. Mais l'emploi comme nom propre par les historiens (Caton, Salluste, Tite-Live) laisse à penser qu'il s'agit peut-être d'un nom de peuple ancien, désormé par l'étymologie populaire.

abracadabra: mot magique (Seren. Sammon. 935). V. Axel Nelson, Eranos Rudbergianus, 326 et s. Cf.

abrotonum. -In. (-tonus m.) : aurone. Emprunt au gr. ἀδρότονον, conservé plus ou moins altéré dans les l. romanes. M. L. 39; B. W. s. u.

absconsus : doublet tardif de absconditus, refait sur abscondi, forme de parfait qui s'est substituée à abscondidī, attestée à partir de Sénèque.

absida, -ae f. : chœur d'une église, abside. Emprunt populaire, répandu dans la l. de l'Église, fait sur l'acc. gr. ἀψῖδα, sans l'aspirée et avec passage à la 1re déclin. (cf. lampada, etc.); pour le b, cf. absinthium. Portugais: ousia. M. L. 45.

Dérivés : apsidatus. -dula. On trouve aussi la transcription savante (sans l'aspiration) : apsis, -īdis; l'aspirée n'apparaît qu'une fois dans Pline le J. 2. 17. 8, où il faut sans doute rétablir le mot grec.

absinthium, -I n. : absinthe. Emprunt au gr. ἀψίνθιον déjà dans Plaute. M. L. 44; B. W. s. u. La graphic abau lieu de ap- est analogique de absum, etc.

Dérivé : absinthiatus (Diosc.).

absque : v. ab, in fine.

abstēmius : v. tēmētum.

absurdus. -a. -um : discordant. Sens voisin de absonus auquel il est joint par Cic., De Or. 3, 41, uox... quasi extra modum absona atque absurda. De là : hors de propos (qui n'est pas dans le ton, alienus), absurde. Cf. άπηχής, ἀπφδός; skr. apasvara-. — Ancien, usuel. M.

Dérivé : absurditās : dissonance (l. grammaticale, Priscien), et (b. lat.) absurdité.

De *ab-sur-do-s. V. susurrus.

abundo : v. unda

abyssus, -I f. : = gr. dbuoooc « abime ». Non attesté avant Tertullien. A passé par l'intermédiaire de l'Église sous une forme savante dans les l. rom. avec un doublet populaire *abismus, d'après les mots en -ismus; cf. M. L. 31 et 56; B. W. s. u.; et en irl. abis, britt. afferys

ac: v. atque, sous at.

acaunumarga (acauno-), -ae f. : espèce de marne pierreuse, Plin. 17, 44. Mot celtique; cf. Acaunus, nom de lieu chez les Nantuates.

Acca : terme du langage enfantin désignant la maman, cf. skr. akkā, gr. 'Ακκώ « māter Cereris ». De même que ce dernier, employé comme nom propre, et passé dans la légende, y a désigné la mère nourricière de Rémus et Romulus, femme de Faustulus, et mère des douze frères Arvales, Acca Larentia, peut-être d'origine étrusque, à qui on offrait des fêtes : Accālia, Lārentālia. Cf. aussi Acca. Accaua, -caus (pelignien), Accius, etc. Même gémination de consonnes que dans abbo, anna, atta, etc. V. Frisk, Gr. et. Wört., s. u.

acceia, accia, -ae f. (Ital.): bécasse. Mot tardif, sans doute étranger, M. L. 66.

accendo : v. cand(eō).

accerso : v. arcesso.

Accheruns, -untis m. (acche- chez Plaute, ache- chez les poètes dectyliques à partir d'Ennius; pour la géminée. cf. bracchium): Achéron. Emprunt au gr. 'Αγέσων par un intermédiaire étrusque; pour la finale, cf. le type Arruns, -untis; la forme proprement latine serait *Achero, onis. V. Pasquali, St. etruschi 1, 291 et s.; Devoto, ibid., 2, 325 et s.

Dérivé : accherunticus (Plt.).

accido: v. cado.

accido : v. caedo.

accipiter, -tris m. (f. dans Lcr.) : oiseau de proie, épervier ou faucon.

Dérivés artificiels : accipitro, -as, « lacero » Laevius; accipetrina (scil. manus), « fürātrīx » Plt.,

Rapproché par étymologie populaire de accipio, cf. Isid., Orig. 12, 7, 55; et Caper, GLK VII 107, 8, accipiter, non acceptor. Le nom rustique est tinnunculus; cf. Col. 8, 8, 7, genus accipitris, tinnunculum uocant rustici. C'est acceptor qui est passé dans les langues romanes. Cf. M. L. 68 et acceptorarius 69; et c'est de acceptor que dérive sans doute la forme astur (v. ce mot) qu'on lit dans un passage récent et interpolé de Firmicus; et il faut renoncer à voir dans astur un emprunt au gr. doreρίας (scil. ίτραξ), influencé par woltur. La forme tardive auceptor est influencée par auceps; v. B. W. sous สมสอนร

Si l'on fait abstraction de l'influence de accipio, le mot accipiter est parallèle à acupedius même que acu-pedius rappelle gr. ώκύ-πους, accipiter rappelle gr. ωκύ-πτερος (cf. Il. 13, 62), skr. äçu-patean-« qui vole rapidement ». L'ō qui se trouve dans gr ώχύς, etc., est conservé dans lat. ocior (v. ce mot). La forme lat. acu- aurait le vocalisme zéro du type gr. Baooc. etc.: le ō de lat. ōcior représente un degré plein, normal au comparatif, tandis que lat. acu- aurait un a- issu de i.-e. * dont aucun correspondant n'a été signalé (l'élimination vient peut-être de ce qu'un conflit avec le groupe de aceo, etc., a été évité). — Quant à -piter, v. sous pro-pterous et peto. - Pour le sens, cf. v. sl. jastrebu autour » (chez Berneker, Sl. et. Wört., p. 32) dont le radical serait celui de lat. ōcior.

ăc-; ăceō, ăcidus; ăcerbus; ăcies; ăcus; ācer. La racine ac- « être piquant, aigu, pointu » a servi à former des mots dont le sens propre ou dérivé, physique ou moral, est demeuré en général proche du sens originel.

1º Tout d'abord une série de mots s'appliquant aux sensations du goût : aceō. -ēs : être aigre ou acide (déjà dans Caton), acēscō, -is, (ex-) : s'aigrir ; et acor, -ōris m. (Colum., Pline), acidus (déjà dans Plt.), acidulus, -la (M. L. 104, 105; fr. oseille, B. W. s. u.); dérivés tardifs acido, -ās, aciditās f. (ā. λ. Marcellus), acidīua f. « aigreur .d'estomac » (Marc., Anthim.), acidônicus.

acētum, -ī: vinaigre (M. L. 98), peut-être neutre substantivé d'un adj. *acētus qui serait à aceō comme exolētus à exolesco, etc. Passé en germ. : got. akēt, akeit, ags. eced, m. h. a. ezzik « Essig » (de *atēcum), et de là en v. sl. octil; en irl. acat. - D'où acētō, -ās « s'aigrir » (très tardif); acētābulum: vinaigrier, puis mesure contenant le quart d'une hémine ; puis toute sorte d'objets rappelant par leur forme le vinaigrier : acētārium : salade, ou mets préparé au vinaigre; *acēteus M. L. 97 b.

acerbus: aigre, sur (souvent de fruits non mûrs), cf. Serv., ad Ac. 6, 429, quos (sc. infantes)... abstulit atra dies et funere mersit acerbo: acerbo, immaturo, translatio a pomis, cf. Thes. I 368, 5 sqq. Au sens moral, fréquent, « prématuré » et surtout « amer, aigu » et « cruel » ; mala acria atque acerba dit Plt., Ba. 628; cf. Cic., Brut. 221. Ancien, class., usuel. M. L. 94; celt., gall. agarw, irl. acarb. De là : acerbitas, et à l'époque impériale acerbo. -ās. exacerbō: acerbitūdō (Gell.). Semble formé comme probus, superbus.

2º Des mots désignant la pointe : aciës, -ei f. (dérivé en -vē-, cf. glacies) : pointe, faculté de pénétration (sens physique et moral), en particulier « faculté de pénétration du regard », et par métonymie « organe qui possède cette qualité, pupille » et même « œil ». Dans la langue militaire acies désigne le « front » d'une armée, la « ligne de bataille » considérée comme comparable au fil d'une lame (cf. cuneus et son opposé forfex; serra, globus; sur ces termes v. Kretschmer, Glotta 6, 30), et par extension le « combat » lui-même. - Ancien, usuel. Les représentants romans sont rares, v. M. L. 106-107.

acieris : mot de gloss., securis aerea qua in sacrificiis utebantur sacerdotes, P. F. 9, 7. Cf. acisculus (ou asciculus de ascia?; la forme est douteuse) : instrument de lapidaire, dolabre; acisculārius (et exacisclo, -ās). Le rapprochement de portisculus, lui-même obscur, n'enseigne rien.

al clciarium n.: ferrum durum (Gloss.; acciarum Orib.). M. L. 103 (et *aciāle également passé en germanique). acus. - us f. : aiguille (et « aiguille de mer » βελόνη). - Ancien, usuel. Les l. rom. attestent une flexion acus, -oris, et des formes de diminutifs, acula, acūcula et acŭc(u)la (d'où acuculărius?), *acucella, cf. M. L. 130, 120, 121, 123, 119, 118. A acus se rattache acia f. (sans rapport avec acies, cf. auus /auia, etc.); aiguillée de fil, ital. accia, M. L. 102. Cf. ab aciā et ab acū qui correspond à notre « de fil en aiguille ». De acus dérivent acuō, -is: aiguiser (sens physique et moral) et exacuō; acūtus, M. L. 135 (panroman, sauf roumain; irl. acuit), acūtulus, bisacūtus (M. L. 1122, cf. fr. besaiguē); et, tardif, acūtō, -ās et exacūtō; acūmen : pointe, perçant (sens physique et moral), a servi aussi à traduire le gr. ἀχμή, M. L. 128; acūminō (ex-), -ās; acūtus (sc. clāuus): clou. De acūtus : *acūtia; *acūtio, -ās, panroman, sauf roumain, M. L. 133-134, acūtiātor (gloss.). Sur la valeur substantive de acūtus, v. Sofer, p. 82.

Acu- sert de premier terme de composé dans acipenser, acu-dēns (= δξυόδους?), -pēs, -pedius; et acūpictus, acūpictūra, tardifs.

aculeus m. (aculea f., bas lat.) : aiguillon, épine, et aculeātus, M. L. 125-127. Les formes romanes supposent aussi aquileus, aculeo (Gl. Reich.), *aculeare, v. M. L. s. u. Cf. pour la formation equos /eculeus. Cf. B. W. sous

3º Un adjectif à voyelle longue : ācer, ācris, ācre : aigu, pointu; et en parlant du goût « piquant ». Pline 15, distingue dans les saveurs : saporum genera... dulsuauis pinguis amarus austerus acer acutus acerbus dus salsus... Du sens de « piquant, pénétrant » on se à celui de « prêt à foncer », acrem aciem dit Enn., ag. 325 ; d'où, au sens moral, « énergique, vif, ardent » violent ». De là : ācritās (arch., Accius, et b. latin), itudo (arch.), acrimonia (d'où acrimoniosus, Gloss.), s'emploient surtout au sens moral; peracer (Cic.), iculus. En bas-latin acror, M. L. 114; *acrumen 115. verbe : ācriter.

Acer est premier terme de composé dans acrifolium quifolium et aquifolia de *acu-folium) : houx. M. L. 3. La forme acrifolium semble, du reste, la plus ré-

nte. V. aussi occa.

La déclinaison de *ācer, ācris* est le produit d'une noralisation; Enn., A. 400, a un nom. masc. sg. ācris: mnus... acris; inversement Naevius dit, Ep. 54, fames er. De bonne heure apparaît une flexion ācer, ācra, rum (dans Cn. Matius, antérieur à Varron, cité par narisius, GLK I 117, 13) qui a dû se répandre dans l. populaire, cf. Thes. I 357, 2 sqq. Les formes romanes montent à acrus, -a, -um (agrus) qu'on lit dans Mum. Chir., cf. M. L. 92. Panroman. Celt. : irl. acher. Le groupe de acies, acer fait des difficultés à l'étymo-

giste, parce que le vocalisme en est hors des alterances employées par la morphologie; il ne paraît pas le la racine ait fourni à l'indo-européen des formes rbales; la forme grecque ἀκαχμένος est isolée; le lat. æð est un dérivé. De plus, les formations divergent resque d'une langue à l'autre, et, dans la plupart des ngues, les voyelles sont d'origine ambigue. Le grec a cρος, avec a initial; mais le vieux slave ostru a un o mbigu (ancien a ou o) ; de même lit. aštrus « tranchant ». 'ionien a δκρις « pointe (d'une montagne) » à côté de om. ἄκρις, et de même v. lat. ocris « colline », ombr. kar, ocar (gén. sg. ocrer, etc.), irl. ochar « coin »; mais osque a akrid « ācriter » et peut-être aussi l'ombrien ans peracri- « opimus » (sens contesté) ; dans skr. açrih côté coupant, coin », l'a est d'origine ambigue. Sur es dérivés celtiques de cette racine, v. J. Loth, Rev.

elt., 45, 191.

Il y a eu en indo-européen un thème *ak- « pointe », ui n'est pas attesté, mais dont on a des dérivés nomreux : lat, ac-ies est à *ak- ce que spec-ies est à spek-, tc.; on a aussi acia. Le présent aceo et l'adjectif acidus ont sans doute dérivés de ce thème nominal *ak- disaru à l'époque historique. Le grec a des dérivés muliples: ἀκίς (-ίδες)« pointe » et ἀκή; ἀκμή « pointe »; t surtout le groupe de formes à suffixe *-en- : ἄκων έκοντος) « javelot », et έκαινα « pointe, aiguillon », ρεανος « sorte de chardon » (gr. άρεανθα, άρεανθος, etc., ont sans doute des adaptations de mots étrangers), cf. kr. acanih : arme mythique. Le nominatif-accusatif corespondant à la forme en *-en- doit être en -r- ou -l-; e gr. бхорук « sorte de chardon », d'une part, l'arm. sein (gén. asian) « aiguille », de l'autre (cf. lat. acueus?), en sont peut-être des traces. Cf. Benveniste, Ori-

gines, p. 5. La forme en -u- de acus (avec le dérivé acuō, acumen, etc.) n'a pas de correspondant sûr ; v. sl. osŭ-tŭ « chardon » admet une autre interprétation ; cf. cependant it. ašutai « poils grossiers (de la crinière, de la queue) ».

La voyelle longue de accr, qui rappelle celle de sacris

en face de săcer, n'a pas de correspondant sûr ; le persan ās « pierre à moudre » a un sens tout autre : la glose gr. ἡκές δξύ est sans doute extraite d'un second terme de composé, où l'ā serait naturel. — Le dérivé acerbus

On est tenté de rapprocher des formes du type « populaire » à ak- (v. acus « balle de grain ») ou à -kk- (v. occa).

V. aussi accipiter et öcior.

acedia, -ae f. : anxiété, peine de cœur, dégoût. Emprunt de la langue de l'Église au gr. condia qui a donné les dérivés acēdior, -āris, acēdiosus. Les formes romanes (qui appartiennent à la langue savante) remontent à acidia, accidia, forme influencée par accidere qu'on trouve dans les Gloses, CGL IV 5, 32; M. L. 90. V. Ernout, Mel. Desrousseaux, p. 161 et s.

acer, -eris f. et n. : érable (Vg., Ov.). Adj. dérivé : accrnus (-neus) Vg.

Une slexion acer, -cris d'un nom de genre féminin était étrange; aussi Ovide et Pline font le mot neutre (d'après über, -eris, etc.); en outre, il s'est créé un doublet acerus (d'après populus, etc.). Frg. Bob. GLK V 559, 13 : acer σφένδαμνος licet quibusdam hace acerus nominativo dici debere placeat; cf. it. dcero. En outre, Ven. Fort. emploie acernus (cf. germ. v. h. a. ahorn). Dans les gloses apparaît une forme acerabulus, CGL V 340, 1, composé hybride dont le second élément est sans doute le gaulois *abolos qu'on restitue d'après le gall. cri-afol sorbier des oiseaux ». Les formes romanes remontent à acer, -eris; *acre (esp. arce), *acus, *acereus, cf. M. L. 91, 95; acerabulus (fr. érable), cf. B. W. s. u., M. L. 93.

L'existence du v. h. a. ahorn montre que le mot appartient au vocabulaire occidental de l'i.-e. Les autres rapprochements sont peu clairs. Les gloses grecques άκαστος ή σφένδαμνος et άκαρνα δάφνη sont lointaines pour la forme ou pour le sens. D'autres noms d'arbres, en partie anciens, ne sont pas clairs pour la plupart; v. fāgus, fraxinus, quercus, etc.

acer, acerbus : v. ac-.

acerra, -ae f. : - ara, quae ante mortuum poni solebat, in qua odores incendebant. Alii dicunt arculam esse turariam, scilicet ubi tus reponebant. P. F. 17. 3.

Ancien terme du vocabulaire religieux; peut-être étrusque (cf. Acerrônia), conservé surtout par la poésie. Sert aussi de surnom.

aceruus, -I m. : tas, monceau (de blé, de pierres, etc.). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : aceruo, -as « entasser » (non attesté avant T. L.); aceruātim, aceruātio, et coaceruo; *aceruāle M. L. 97 a.

Pour la formation, cf. caterua, -uātim. Étymologie

acia, acies, acieris, etc. : v. ac-.

acina?: nom d'un insecte inconnu dans Polem. Silv. (Chron. Min. 1), p. 544, 3. M. L. 109 (lorr. an « taon »?). Sans doute identique au suivant.

acinus, -I m. (pl. collectif acina employé par Caton, Agr. 112, 2 et 3; cf. H. Zimmermann, Glotta, 13, 224; d'où sans doute acinum n., et acina f., tardif) : grain de raisin, puis de tout autre fruit, grenade, sureau, etc. - Ancien, technique, M. L. 109 acina, 110 acinus.

Dérivés : acinărius : qui sert au raisin, nourri de raisin ; acināticius : de raisin (sec) ; acinōsus : en forme de grain. Pour duracinus, v. durus.

Sans étymologie : provient sans doute d'une langue méditerranéenne, comme pampinus.

acipenser (acipensis, cf. uomer et uomis, -eris, acci-, acu), -is m. (les graphies aquipenser, accipenser ont été déterminées par des rapprochements avec aqua, ou accipiō): poisson rare et renommé, sans doute l'esturgeon. Cf., dans Athénée, 7, 294, la description de l'ἀρχιπήσιος; et Plin. 9, 60: apud antiquos piscium nobilissimus habitus acipenser, unus omnium squamis ad os uersis contra quam in nando meant, nullo nunc in honore est, quod quidem miror, cum sit rarus inventu. - Attesté depuis Plaute; conservé dans quelques dial. du nord de l'Italie, M. L. 129, mais remplacé par le nom d'origine germanique sturio, cf. B. W., sous esturgeon. - Sans étymologie sûre; sans doute composé dont le premier terme serait du groupe de acies, acus,

acisculus : v. ac-.

aclassis: tunica ab [h]umeris non consuta, P. F. 18. 31. Pas d'autre exemple. Cf. peut-être CGL II 13, 49 aclassi, λώματα (-τε?).

aclys, -ydis f. : petit javelot. Premier ex. dans Vg. Ac. 7, 730 qui l'attribue aux Osques et aux Campaniens. Terme désuet d'après Servius ad loc.; rare et poétique. Vg. a un nomin. pl. grec aclydes (cf. aspides). Du gr. dyxulic, par un intermédiaire étrusque (les Étrusques ont manié cette arme)?

acnua, -ae (agnua, agna) f.? : nom en latin rustique de l'actus quadratus, « mesure de 120 pieds carrés ». Cf. Varr., R. R. I 10, 2, is modus acrua latine appellatur. Columelle, 5, 1, 5, attribue l'emploi du mot aux rustici de la Bétique ; cf. le gaul. acina (?). Rare et technique. V. Isid., Or., 15, 15, 5, et Sofer, p. 164.

acredula, -ac (agr- par étymologie populaire) f. : -ae ranae paruelae in sicco uel agro morantes, unde et nuncupatae, Isid., Or. 12, 6, 59. Désigne aussi un oiseau inconnu, correspondant à l'όλολυγών des Grecs, cf. Cic.. Diu. 1, 8, 44 et la note de St. Pease, dans son édition : pour le double sens, cf. būfō et būbō. Pour la forme, cf. ficēdula, monēdula, querquēdula (-tula), d'origine incertaine. Pas d'étymologie.

acridium (agridium), -In. : scammonia, quam Latini acridium uocant, herba suci plena... uenit ex Mysia Asiae, Isid., Or. 17, 9, 64.

Déformation de δακρύδιον « suc de la scammonée ». sans doute d'après acer. Cl. acrimonia (et agrimonia), de ἀργεμώνη « aigremoine ».

acrifolium : v. ac-.

acrimonia: 1º v. acer, sous ac-; 2º v. argemonia; et

acrisiola, -ae f. : pustule. Attesté dans Oribase VI 362, 5. Variante agressiola? v. Berliner phil. Woch., 1909, col. 1092. Rattaché à acer par A. Thomas, Mél. Havet, p. 505.

acroama, -atis n.: emprunt au gr. dxoógua «audition. concert », qui, outre ce sens, a également celui de « artiste, virtuose » (Cic., etc.).

actutum adv. : sur-le-champ : actutum derivatum est ab actu i. e. celeritate, Prisc., GLK III 76. Fréquemment ioint à des impératifs, et notamment à des verbes de mouvement, ce qui rend vraisemblable l'étymologie de Priscien, Neutre d'un adi. *actūtus (cf. astū. astūtus). Il est peu vraisemblable d'y voir l'ablatif-instrumental de actus accompagné de l'enclitique tum, comme dans etiamtum. Mot du langage familier, dont l'usage, fréquent chez Plaute, tend à disparaître après lui. N'est représenté dans la littérature impériale que par des exemples isolés, sauf chez Apulée, qui l'emploie cinq fois, par affectation d'archaïsme.

aculeus : v. acus, sous ac-.

acupedius : composé sans doute archaïque, qui n'est plus attesté que dans la glose : - dicebatur cui praecipuum erat in currendo acumen pedum, P. F. 9, 5. Les gloses ont, en outre, acupes ώκύπους, acupedium δξυποδία. Adaptation de όξύπους, comme celeripes de ώχύπους. V. accipiter. Pour la formation, cf. aequicrūrius.

acus, -eris n. : balle (du grain), purgamentum frumenti. - Ancien (Caton), technique (Colum., Plin.). M. L. 131. Colum. 2. 10, 4 confond acus, -eris, et acus, -ūs : durissimae quidem acus rejectae separataeque erunt a cudentibus, minutae uero... aliter secernentur. Les gloses ont un pl. aceres ; ces hésitations de genre proviennent de la répugnance qu'éprouvait la langue à employer au pluriel le neutre collectif acus, -eris.

Dérivés : aceratus : -m lutum cum paleis mixtum. P. F. 18, 30; acerosus: frumentum et panis non sine paleis acerosus dictus, P. F. 203, 7; et peut-être acerāle: λαβης δακτύλου, CGL II 529, 3 (ab acere quantum digito prendas?); ob-acero, q. u.

Pour le sens, cf. gr. axupov « balle », axvn « balle (de blé, d'avoine, etc.) » et got. ahana « balle », v. isl. ogn, v. h. a. agana, et, pour la forme, got. ahs « épi » (dérivé en *-o- du thème en -es-), v. h. a. ahir « Ahre »: en latin même, agna « épi » repose sur *aknā, cf. got. ahana pour la forme. La gutturale est un i.-e. *kh. que le baltique représente par k : v. pr. ackons (dans le Vocabulaire d'Elbing), lit. akutas « barbe (d'épi) ». Le kh intérieur, qu'établissent gr. x et balt. k, mais sur lequel le latin ne fournit aucune indication, n'a rien de surprenant dans un mot technique, populaire, comme le nom de la « balle » ; ce kh peut se trouver, par suite, à côté de l'ancien k du groupe de lat. acies, etc.

acus, -us : v. ac-

ad : préverbe et préposition. En composition, le d final s'assimile le plus souvent à la consonne qui suit, cf. Prisc., GLK II 47, 20; il s'élimine devant les groupes -gn-, -sc-, -sp-: agnitus, ascendo, aspicio. On trouve isolément dans les inscriptions de l'époque républicaine. surtout devant les labiales f et u, une forme accessoire ar, e. g. SC Bac., GIL I2 581, artuise, arvorsum, qui figure aussi sans doute dans arcesso et arbiter, cf. Thes. I 472, 48. Ar- est peut-être d'origine dialectale, cf. Ernout, El. dial. 111. Sens : « dans la direction de. vers. à. dans le voisinage de » (généralement avec idée de mouveent; d'où l'accusatif); se dit comme ab de l'espace et 1 temps. Distingué de in, comme ab de ex; cf. Diom. ui reproduit l'enseignement de Varron), GLK 1 415, « ad * et « in * quae et ipsae non unum idemque signicant, quia « in forum ire » est in ipsum forum intrare, ad forum autem ire » in locum foro proximum; ut « in ibunal » et « ad tribunal » uenire non unum est, quia ad ibunal uenit litigator, in tribunal uero praetor aut iudex. f. Plt., Cap. 43, reducemque faciet liberum in patriam ad atrem; Titius, Or., p. 204, inde ad comitium uadunt... eniunt in comitium. Toutefois, comme le note Probus, LK IV 150, 9, il y a des cas où la distinction entre

d et in est peu sensible; cf. Thes. I 485, 25 sqq. Lucilius, 1134, distingue ad et apud : sic (item) apud e longe ali[u]d est, neque idem ualet ad se : | intro nos ocat ad sese, tenet int(us apud se); et Servius, Ac. I 24, pud semper in loco significat; ad, et in loco et ad locum. Du sens de « dans la direction de, vers » sont issues liverses acceptions dérivées, ainsi : « en vue de, pour » aptus, nātus, idoneus ad); « auprès de, c.-à-d. en comparaison de, en proportion de »; « approchant », d'où environ » (par ex. dans l'emploi avec un nom de nombre homines ad centum); « à l'image de, en ce qui ouche à, concernant » ; sens qui a dû naître de locutions comme nil ad rem attinet, puis, par abréviation, nil ad em; et le souvenir du verbe s'étant perdu, ad a pu s'employer dans une phrase comme : ita ad Capuam res les affaires concernant Capoue) compositae consilio ab omni parte laudabili, T.-L. 26, 16, 11.

Comme préverbe, ad marque l'approche, la direction vers, et par suite le commencement d'une action (cf. Barbelenet, dans Mél. Vendryes, pp. 9-40), aussi est-il assez fréquemment joint à des inchoatifs : eð |adeð ; uenio |aduenio; amo |adamo « je m'éprends de »; adolesco « je grandis ». Même sens dans les adjectifs composés : uneus /aduneus ; edő /adēsus « entamé ». Il exprime aussi l'addition : dō, addō; iungō, adiungō; d'où provient sans doute le sens intensif signalé par Aulu-Gelle 6, 7, 5, quod 'ad' praeuerbium tum ferme acueretur, cum significaret knivagus quam intentionem nos dicimus, sicut « adjabre », et « admodum » et « adprobe » dicuntur. Cl. aussi apprīmē, adaugeo, etc. Enfin, il semble que ad serve à exprimer parfois un sens moyen; mais cette valeur est beaucoup moins nette; cf. Barbelenet, loc. laud.

Comme ab, ad se joint à des adverbes de lieu marquant un mouvement vers un but : adeō, adhūc (cf. abhine). Par extension apparaît à basse époque adubit toujours avec le sens temporel, M. L. 204. Ad a servi, en outre, à renforcer d'autres formes adverbiales; cf. adpost, ad pressum, ad prope, ad retro, ad satis, ad semel, ad subito; ad supra, ad tenus, ad trans, ad uix, M. L. s. u., et des formes verbales dont le préverbe s'était affai-

bli; v. F. Thomas, Recherches sur le développement du préverbe latin « ad », Paris, 1938.

Dans hien des cas, l'emploi de ad et de l'accusatif était voisin de l'emploi du datif; et, dès le début de la tradition, des verbes marquant les mouvements, tels que mitterre, adjerre, etc., se construisent des deux façons, suivant que l'on considérait soit à l'intention de qui l'action était faite (datif), soit vers qui elle était dirigée (ad et accusatif). Souvent, la distinction était fuyante. D'autre part, certains composés verbaux en

ad-étaient construits avec la préposition, e. g. accommodăre ad, sans qu'une idée de mouvement fût impliquée. Aussi, dès le début de la tradition, ad entre-t-il en concurrence avec le datif: CIL I² 756, 7, sei quod ad eam aodem donum datum donatum dedicatumque erit; Tér., Hec. 29, Hecyram ad uos refero; et dans le prologue [sans doute postérieur à Plaute] de la Casina 22, benigne ut operam detis ad nostrum gregem. Par contre, on trouve en poésie des phrases comme it clamor caelo. Cet état de trouble a favorisé l'extension de l'emploi de ad aux dépens du datif. — Attesté de tout temps. Panroman; M. L. 136.

L'osco-ombrien employait ad, de même que le latin, comme préposition, avec l'accusatif, et comme préverbe : ombr. -ař -a (postposé), et osq. ad-, ombr. ař-, ars- (préverbe). L'osq. adpud répond, pour le sens, à lat. quoad. L'osco-ombrien a des formes élargies par -s (cf. ab, abs) : osq. az húrtúm « ad lűcum » (table d'Agnone). Le traitement aberrant ar- de v. lat. aruorsum, etc., a des parallèles dans des traitements autres, mais aussi aberrants, de d final en ombrien, ainsi dans ař-putrati « arbitratů »; pour un échange entre d et r à l'intervocalique, v. caduceus et meridies. Hors de l'italique, ad- se retrouve en celtique, mais seulement comme préverbe, ainsi v. irl. ad-con-darc « j'ai vu » (v. H. Pedersen, V. G. d. kelt. Spr., II § 585, 1, p. 291), en germanique, got. at, etc., comme préverbe, et aussi comme préposition accompagnée du datif souvent, et aussi de l'accusatif, en phrygien (aбберет, abbaner, άδαμνεῖν). Hors de ces quatre langues, ad ne se retrouve pas; il y a ici un fait dialectal indo-européen; toutefois, on peut se demander si, dans skr. dechā « vers » et dans arm. c (suivi de l'accusatif; même sens), il n'y aurait pas une forme apparentée à ad, avec une particule analogue à ce que l'on trouve dans gr. tors et dans lat. usque. Le sens de lat. ad, etc., est à peu près celui de gr. προς, προτι et ποτι et des mots correspondants en indo-iranien, en baltique et en slave. - A en juger par v. h. a. z-ougen en face de got. at-augjan « montrer », peut-être aussi par lat. duco (v. ce mot) et donec, il y aurait eu une forme *d- qu'il serait possible de rapprocher de gr. 8c, v. sl. do « jusqu'à », etc.; de irl. to-/do-, et, par suite, du groupe de lat. et, etc. Mais ces rapprochements sont lointains et douteux. Cf. aussi Vendryes, Rev. Celt., 42, 401-403.

adagio, -onis f. (et adagium, -ī n.) : v. aio.

adamas -antis (et adamans par étymologie populaire qui le rapproche de adamare; pour l'extension de la terminaison participiale, cf. inciens, praegnans) m. : 1º fer (ou métal) très dur, solidoque adamante columnae, Vg., Ac. 6, 552; 2º diamant. Emprunt d'abord exclusivement poétique, puis répandu par la l. de l'Église, au gr. ἀδάμας. Mais au sens de « fer dur » du nom grec s'est ajouté celui de magnes, e. g. Plin. 37, 61 adamas dissidet cum magnete in tantum ut iuxta positus ferrum non patiatur abstrahi ; d'où fr. aimant à côté de diamant. Les formes romanes remontent à adamas, *adimas et *diamas, M. L. 142, v. B. W. sous aimant et diamant; l'irl. adamaint à adamantem. Adimas est le représentant phonétique attendu de ἀδάμας. Ce peut être la forme orale, tandis que adamas est une transcription savante, cf. elephantus. Diamas, d'après διαφανής, se comprend mieux si *adimas et adamas ont vécu côte à côte.

adarca, -ae (adarcē, -ēs) f.: écume de roseau, gr. καλαμογνοῦς, plante parasite employée en médecine; cf. Plin. 16, 167; 20, 241; 32, 140. Mot gaulois, mais sans doute passé dans Pline par l'intermédiaire du gr. ἀδάρκης, -κη. V. Frisk, s. u.

adasia: m. de gloss. — ouis uetula recentis partus. P. F. 11, 13; cf. CGL II 564, 18, adasa: pro (l. prae?) senectute sterilis. Non expliqué; sans autre exemple.

addax, -acis m. — sorte de gazelle. Mot africain, signalé par Pline, 11, 124.

adeo adv. : v. co.

adeps (adips), -ipis c. Le genre féminin semble avoir prévalu jusqu'à Celse et Columelle; puis le masculin domine, cf. Thes. I 630, 13 sqq.: s'emploie aussi au pl. adipēs; un doublet alipes blamé par l'app. Probi, et qui figure aussi dans les Gloses, cf. Ernout, El. dial., p. 98, a survécu dans les langues romanes, M. L. 161: graisse, et « terre grasse » ou « partie de l'arbre qui est pleine de sève ». — Ancien (Lucil., Varr.), technique et populaire. Formes romanes rares.

Dérivés : adipātus (class.) : gras ; adipālis, -peus, -pīnus (tardifs).

Se retrouve en ombrien afipes, afepes « adipibus », également au pluriel collectif. Peut être emprunté à un dialecte italique, qui lui même aurait emprunté le gr. Édauqu; cf. les flottements qui apparaissent en latin même, dans odor : oloc, sedec : solium, etc.

adfatim : v. fatis.

adminiculum (-clum Plt.), -In.: étai, échalas, appui (matériel ou moral). Dérivés: adminiculor et adminiculo étayer, appuyer, aider »; adminiculatió, -culābundus (tardifs); adminicula « servante » (Ven. Fort.). — Ancien mot de la langue rustique; usuel et classique. — Non roman.

Terme technique d'étymologie incertaine; mais le rapport avec le groupe de minae est plus probable que le rattachement à moenia.

admissārius : v. admitto sous mitto.

adoleo, -es, -eui, adultum (adultus dans les Gramm., cf. Thes. I 793, 41 sqq.; adolitus, adolētus dans les Gloss.), -ere: faire brûler, consumer par le feu. Appartient surtout à la langue religieuse; n'apparaît dans la langue commune que chez les écrivains de l'Empire, surtout chez les poètes. Verbe rare, de couleur archalque.

Le sens de « faire brûler » est bien attesté, tant dans les textes que par les Gloses; cf. Vg., B. 8, 65, uerbenasque adole pinguis; Ae. 3, 547; 7, 71, etc.; et, entre autres, Festus, 190, 24, Lacedaemonii in monte Taygeto equum uentis immolant, ibidemque adolent, ut eorum flatu cinis eius per finis quam latissime differatur. C'est ce sens qui est conservé aussi dans l'indigitamentum Adolenda et le composé adolefació (Acta Aru. 16, a. 224). Toutefois, en raison de la rareté et du caractère technique du verbe, le sens ancien a cessé rapidement d'être compris, et l'étymologie populaire a rattaché adoleó à adolècó, l'opposant à aboleo, sur le modèle fourni par les groupes adeo, abeo, etc. Ainsi Servius, Ae. 4, 57, et Nonius interprètent adolère par auctius facere, augère,

et Tacite écrit, A. 14, 30, captiuo cruore adolere penales. Inversement, adoleo semble avoir déterminé certains emplois de aboleo; v. Ernout, Philologica, I, 53 et s. Plus tard même, a été rapproché de oleo « sentir ».

Inchoatif: adolesco (Vg., G. 4, 379).

Ombr.: uretu « adoletum » indique que l'o intérieur de adoleo serait un ancien o (en face de l'a de altare). On rapproche souvent des mots germaniques isolés et tout différents, comme v. isl. ylr « chaleur ». V. altaria

Aucun rapprochement sûr. Le mot ne semble pas attesté en dehors de l'italique.

adolesco : v. aboleo, alo.

ador. -oris n. : sorte de blé : farris genus, P. F. 3, 19; frumenti genus, Non. 52, 20. La forme edor signalée par l'abrégé de Festus comme ancienne est sans doute une pure invention pour justifier l'étymologie « ab edendo ». Les grammairiens enseignent que l'o de adoris peut être long, ce qui est singulier. Priscien déià s'en étonne, GLK II 236, 21. En fait, la longue n'est attestée que dans un seul ex. (Gannius cité par Prisc., loc. laud.) et dans le dérivé adoreus e. g. Vg., Ac. 7, 109, instituuntque dapes et adorea liba per herbam, où elle sert à éviter une suite de quatre brèves. Les autres passages où figure adoris ont l'o bref : et adoreus peut être une licence métrique favorisée par l'étymologie populaire qui rapprochait ador de adorare, cf. Non. 52, 14 et Priscien, GLK II 236, 21. Mots rares et vieillis; cf. Plin. 18, 81, far quod adoreum ueteres appellauere. Non roman.

Le rapprochement, tentant, avec got. atisk « σπόριμα », v. h. a. ezzese, se heurte à l'isolement du mot germanique; gr. άθηρ « barbe d'épi, pointe » est loin pour le sens. V. Frisk. s. u.

adoria (adorea) f.: gloire ou récompense militaire. Terme rare et archaique, qui reparaît à basse époque. Les anciens, par étymologie populaire, le dérivent de ador « quia gloriosum eum putabant qui farris copia abundaret », P. F. 3, 22, ou de ladoro, e. g. Serv. auct., ad Ae. 10, 677, ueteres adorare adloqui dicebant; nam ideo et adorea (-ria F) laus bellica, quod omnes cum gratulatione adloquebantur qui in bello foritter fecit.

Sans étymologie. Îl n'y a rien à tirer de la glose isolée adorat, triumfat, CGL IV 483, 14, ni de Lyd., Mag. 1, 46, δδωράτορες, βετερανοί, τίρωνες; 1, 47 δδωράτορες οἱ Ῥωμαῖοι τοὺς ἀπομάγους καλοῦσιν.

aduersus : v. uerto.

adulor, -Iris, -Itus sum, -Iri (doublet arch. et postclass. adūlō, cf. Thes. I 877, 58 sqq.: le déponent peut être analogique de blandior, comme la construction avec le datif: cf. Quintilien, I. O. 9, 3, 1, « huic » non « hunc » adulor iam dicitur): flatter, caresser. Le verbe semble avoir eu à l'origine un sens concret, comme le gr. oalva, et s'être dit des animaux, notamment des chiens, qui, pour témoigner leur joie ou flatter leur maître, s'approchent (ad-) en remuant la queue, cf. par ex. Ov., M. 14, 46, perque ferarum / agmen adulantum media procedit ab aula (Circe), et id., ibid. 14, 259; et Non., 17, 2, adulatio: blandimentum proprie canum, quod et ad homines tractum consuetudine est; Gell., 5, 14, 12, leo caudam more atque ritu adulantium canum clementer et blande mouet, hominique corpori se adiungit. S'est en-

ite appliqué à l'homme. S'emploie absolument, ou ec un complément au dat. ou à l'acc. Ancien (Accius), uel et classique, mais non dans les comiques. Non

Dérivés : adülātiō (class.), -tor, -trīx, -tōrius (tous trois d'époque impériale); adülātus, -ūs m. (Gloss.); adūlābilis (Non., Amm.).

Dénominatif? On rapproche skr. vālah, vārah « queue », , valaī « queue de cheval ».

adulter : v. alter.

Aecetia : v. aequus.

aedēs (aedis: ancien aidēs), -is f.: est, pour la forme, un verbe *aedō, non attesté, cf. gr. αίθω (en latin aesus, aestōs) comme caedēs à caedō. Sens premier « foyer, ièce où l'on fait du feu ». Le singulier désigne spéciament la demeure du dieu, le temple, qui n'est à l'orime composé que d'une seule pièce, et a dû d'abord appliquer à l'aedēs Vestae, dont la forme ronde rapelle la hutte primitive avec le feu au milieu (cf. le sense aedicula). Le pl. aedēs, -ium a la valeur d'un collectif, comme forēs, et désigne l'ensemble d'une construction. A l'époque impériale, aedēs est devenu un terme rénéral sans rapport avec sa signification première : appellatione... autem aedium omnes species aedificii conimentur, Gaius, Dig. 47, 9, 9. — Ancien et usuel; non roman

Dérivés et composés : aedicula et aedicla ; aedilis : qui aedis sacras et prinatas procuraret, Varr., L. L. 5, 81, emprunté par l'osque : aidil ; et aedīlitās (pour la forme, cf. tribulis); aedilicius; aedifico, -as : olxoδομῶ, et ses dérivés, M. L. 229, et exaedifico; aedificium a donné irl. aicde (?); aedisumus (-timus), aedituus : « gardien de temple ». Le premier de ces mots est ancien d'après Varr., R. R. I 2, 1, et serait formé de même que finitumus, légitimus, comme l'a vu Servius Claudius ap. Cic., Top. 36; aedituus est récent et formé « a tuendis aedibus », cf. Varron dans A. G. 12, 10, 1. Lucrèce a une forme aedituentés, et Pomponius un verbe aeditumor; on trouve épigraphiquement aeditua, -ae, et aedituo, -as. L'abrégé de Festus distingue les deux mots : « aedituus, aedis sacrae tuitor. i. e. curam agens, aeditimus, aedis intimus », distinction établie uniquement pour justifier la coexistence des deux formes. Sur aeditumus est formé claustritumus (Laevius). Subacdanus (-dianus) : qui travaille dans la maison (Inscr.).

Le mot latin appartient à la famille que représentent skr. édhah et idhmáh « bois à brûler » et inddhé (3° plur. indhat!) « il s'allume », gr. ατθω « je brûle » et θαφός « clair », irl. ded « feu », v. angl. dd et v. h. a. eit « bûcher », racine représentée aussi en latin par aestas et aestus. Comme plébés à côté de plébe et nübés à côté de nübs, comme sédés dont on a l'ablatif séde et le génitif pluriel sédum, le mot aedés, aedis repose sur un ancien thème radical, de forme «(a)idh», etc. Ce thème n'est conservé nulle part, mais les dérivés grecs αθθηρ, αίθός, ατθων, ατθοψ, ατθουσα en supposent l'existence; le védique a sam-idham; sam-idhe « pour faire flamber » et su-şam-idh-ā « avec le fait de bien brûler (?) » en face de agnīdh- « qui fait brûler le feu ». En latin, l'élargissement -i- à été généralisé (abl. aedi, gén. plur. aedium,

acc. pl. aedīs, à côté de quelques aedēs, tandis que l'acc. pl. sēdēs est constant).

aeger, -gra, -grum : malade (en insistant sur l'idée de souffrance et de peine causée par la maladie).

De là : aegrum n. : peine, chagrin : Plt., Am. 640, plus aegri ex abitu uiri quam ex aduentu uoluptatis cepi; aegrē : avec peine, d'où « difficilement », opposé à facile, (cic., CM. 72; Sall., lu. 83, 1; aegrimonia (-nium n. arch. et rare) et aegritūdo : souffrance (surtout morale). Aegritās n'existe que dans Pseud. Cypr., adu. Iud. 5. Le malade, la maladie physique s'expriment par le dérivé de aeger, aegrotais (M. L. 231), d'où aegroto, tous deux anciens, aegrotaito et d'autres dérivés tardits et techniques; cf. Serv., Ae. 1, 208, aeger est et tristis et male ualens, aegrotus... siue aegrotans tantummodo male ualens; et Cic., Tusc. 4, 29, ut aegrotatio in corpore, sic aegritudo in animo nomen habet non seiunctum a dolore.

— Ancien, usuel. Non roman.

Aeger est l'adjectif de morbus; sur la différence entre aegrotatio et morbus, voir ce dernier.

Autres dérivés : aegror, -ōris (Lucr.), aegreō (id.), aegrešcō, -is. Les gloses ont aussi un composé aegripōmium fait sur le modèle de gr. φθινόπωρον.

La dérivation de aegrôtus est sans autre exemple en latin (sauf peut-être Caprôtinus). V. Gnomon 3, 657. L'influence du type grec en -ωτος semble difficile à admettre parce que les adj. en -ωτος ne s'appliquent pas (comme le type verbal en -ώσωω) aux maladies, et que, d'autre part, -ωτος ne formait de dérivés que de substantifs et non d'adjectifs. M. Manu Leumann a supposé, en dernier lieu (Die Sprache, Bd. 1, p. 211 et s.), qu'il fallait partir du verbe aegrôtō, hybride gréco-latin, formé sur aeger comme τυφλώσσω (-ττω) sur τυφλώς, qui serait un terme de médecine. Aegrôtus serait un adj. tiré secondairement du verbe.

Pas de correspondant en dehors de tokh. A ekro, B aik(a)re « malade ». Les noms de maladies se renouvellent souvent, et, par suite, on ne saurait s'attendre à leur trouver une étymologie indo-européenne commune. La diphtongue en a- se retrouve dans nombre de formes « populaires » exprimant une infirmité, caecus, scaeus, taeter, un malaise, taedet, etc.; cf. aussi caedo, laedo. V. de Saussure, Adj. i.-e. du type caecus, dans Recueil de publ. scient., 1922, p. 595 et sqq.

Aegyptus, -I m.: Égypte; emprunt au gr. Alyuntoc. De là aegyptus, aegyptius (aeguptius), aegyptiacus, *aegyptānus passés dans quelques dialectes romans avec des sens divers, M. L. 233-235.

aemidus, -a, -um : tumidus, inflātus. Non attesté en dehors de Festus et des gloses.

Cf. arm. aytnum « je m'enfle, je me gonfle », aytumn « enflure »; et, avec un autre vocalisme, gr. olδάω « je m'enfle, je me gonfle », olδος « gonflement », olδηα « gonflement des vagues »; le vocalisme de v. h. a. eiz « abcès, ulcère » est ambigu. On partirait de *aid-me/ou *aid-sme/o « enflure ». Pour la diphtongue, cf. aeger.

aemulus, -a, -um (adj. très souvent substantivé au masc.): émule, et « rival, envieux »; cf. Serv., Ae. 6, 173, — modo eiusdem rei studiosus... alias inimicus inuenitur. — Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : aemulor, -āris (aemulō) : égaler en imitant,

être émule ou rival de; aemulătiō (souvent avec un sens péjoratif, cf. Cic., Tusc. 4, 17; Non. 43, 7); aemulātor (un seul ex. de Cic.; tous les autres sont de l'époque impériale); aemulātus (Tac.).

Aucun rapprochement sûr. On pense naturellement à imitor, lui-même obscur. Formation de nomen agentis en -ulus, cf. bibulus, crédulus, etc. Pour la diphtongue, cf. aeger, aequus. Pour l'alternance ae i, cf. caedo et scindo, maereo et miser; gr. alow et loacoc.

aequor : v. le suivant.

aequus, -a, -um (aiquos CIL I² 581, 26 S. C. Ba.; aequos, aecus): uni, plan dans le sens horizontal, qui ne présente pas d'inégalités; cf. Dion. Hal., Ant. 15, 4, αίκον... ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων τὸ μηδεμίων ἔχον ἔξοχὴν καλετται, et in aequum locum deducere de Sall., Iu. 42, qui correspond au είς τὸ ἴσον καταδαίνειν de Xén., An. 4, 6, 18. De ce sens physique sont dérivés des sens moraux:

10 « égal, ne penchant d'aucua côté », et par suite « juste, impartial » (souvent avec nuance laudative et joint à bonum, cf. Thes. I 1041, 1); Serv. Ac. 2, 426, iustum secundum leges uel aliqua ratione constrictum, aequum iuxta naturam. C'est le sens aussi de aequitās, -ātis (I), cf. Don., Ad., p. 51, ius est quod omnia recta atque inflexibilia exigit, aequitas est quae de iure multum remititi.

2° dans la langue militaire, par opposition à iniquus, aequus a désigné un avantage de terrain pour l'un des partis et a pris le sens de « avantageux, favorable », cl. Caes., B. C. I 85, 2, qui etiam bona condicione et loco et tempore aequo confligere noluerit, sens qui s'est étendu aux personnes. Le fait que aequus a pris cette valeur par opposition à iniquus apparaît dans des exemples comme T.-L., 38, 40, 14, prout locus iniquus aequusue his aut illis, et Ov., Tr. I 2, 6, aequa Venus Teucris, Pallas iniqua fuit. — Ancien, usuel.

Dérivés : aequē adv. (sur la construction du type nullus me... aeque miser, v. H. Morland, Symb. Osloenses, 11, 77); aequor, -ŏris n.: surface plane; cf. Enn., A. 137, tractatus per aequora campi; Col., 8, 17, 3, maris aequor; d'où spécialement « surface de la mer », Enn., Praet. 4, et aequora salsa ueges ingentibus undis, peut-être d'après gr. πέλωγος, et généralement « mer ». Pour le genre, cf. röbur, röböris. Les deux noms sont neutres, parce qu'ils désignent des choscs, par opposition au type nigror, -ōris (m.), qui désigne des qualités. Aequor est surtout usité dans la poésie dactylique, où il remplace des formes amétriques de mare (mātā, etc.) ou fournit des dactyles commodes.

aequitās, -ātis 1.: presque uniquement employé au sens moral « équité », M. L. 239 a. Il y a en volsque un nom propre Aecetia qui correspondrait à un latin Aequitia. V. Thes. s. u.

acquō, -ās: aplanir, rendre égal, d'où « égaliser, égaler », M. L. 239; germ. Ikōn « aichen »; acquātiō, -tor. De là: ad-acquō, M. L. 138; exacquō, M. L. 2930; inacquō, 4330; inacquātus: non égalé; acquāmen (-mentum): niveau; acquālis, acquābilis, que la langue a différenciés dans l'emploi:

1º aequalis (de aequus, comme socialis de socius) : de même taille, de même grandeur, et par la « de même âge », puis « égal » (cf. pour le suffixe sodālis).

M. L. 238 et 237. *aequāliāre. Subst. aequālitās (class. = loότης, parfois ὁμαλότης, ὁμοιότης), M. L. 238 a adv. aequāliter.

Composés : coaequālis, inaequālis (époq. imp.); inaequālitās (Varr.).

2º aequābilis (de aequō) : égal dans toutes ses parties (avec idée de totalité ou de continuité), qui peut étre égalé à (Plt., Cap. 302) ; équitable, ou « toujours égal, constant » (joint à cōnstāns, perpetuus). De même, aequābilitās désigne l'égalité d'humeur, la constance. Varron l'emploie, en outre, pour traduire ἀναλογία comme il rend ἀνωμαλία par inaequābilitās, L. L. 9, 1. Adv. aequābiliter. Mots de la prose et de la langue écrite.

Le contraire de aequus est iniquus qui a le triple sens de : « inégal ; inique ; défavorable » ; de là iniquitās. M. L. 4438. 39.

Aequus sert de premier terme à de nombreux composés, appartenant à la poésie ou aux langues techniques, dont beaucoup ne sont que des calques de composés grecs en los- ou parsois en δμο- : aequanimis (-mus) : dérivé de la locution courante aequa animō « d'une âme égale », d'où aequanimitās, aequanimiter; aequaeuus = looxρονος; aequiangulus = looxρονος; aequicūrius = looxelyc; aequidiālis = lotheroc; aequidicus = looxelyc; aequiformus (-mis), aequilaterus (-latus) = looxelyc; aequiformus (-mis), aequilaterus (-latus) = looxelyc; aequilībritās = loovoula; aequilībrium = loostabula; aequimembris = looxelyc; aequilocitum, -ī = loovelyc; aequisonus = loopelis = loodelis = dequipoucus = duovuμος, etc.

aequiternus, -a, -um (Sid., Claud.) : formé d'après sempiternus.

aequipero, -ās et ses dérivés; qui ne peut être tiré de *aequi-paro, mais semble plutôt le dénominatif d'un adjectif *aequi-perus (cf. puerpera). C'est secondairement que aequipero a été couplé avec supero, cf. Corn. Nep., Them. 6, 1, ut ipsam urbem dignitate aequiperaret, utilitate superaret. Dans la basse latinité, on a dit aequipar d'après pār.

Aucun rapprochement sûr, comme pour la plupart des mots à diphtongue en -ae-.

äēr, āĕris m. : air ; emprunt à gr. ἀήρ, ἀέρος. Au temps d'Ennius, le mot était senti comme étranger, ainsi qu'on le voit par Ennius, A. 148 V3: uento quem perhibent Graium genus aera lingua, Toutefois, tout en attribuant encore le mot aux Grecs. Ennius emploie dans son Epicharme. Var. v. 56. l'accusatif latinisé derem; et, pour Plaute, le mot aër est courant, puisqu'il parle, dans l'Asinaria v. 99, de piscari in acre. Et Cicéron constate que đer est devenu latin (N. D., 2, 91; Acad. I 26); en revanche, l'effort fait depuis Pacuvius pour latiniser aethër n'a pas abouti (v. Cicéron, ibid.). Du reste, der a gardé, notamment dans la poésie dactylique, sa forme grecque dans acc. dera, d'où ital. aria; au contraire, fr. air repose sur la forme latinisée aerem. - Ancien, usuel. Panroman, M. L. 240; irl. der. britt. ayr. L'adj. dérivé derius, attesté à partir de Varron d'Atax, Catulle, Lucrèce, et surtout poétique, transcrit le gr. dépioc. On a aussi derinus : d'air, couleur d'air.

aera, -ae (ēra) f. (sans doute pluriel de aes, aeris considéré comme un féminin singulier): 1° nombre, chiffre (sens qu'avait le n. pl. aera, cf. Cic. ap. Non., 193, 11, soles, si aera singula probasti, summam... non probare?); 2° « ère », d'où irl. aer. — Mot de basse époque. V. Kubitschek, Grdr. d. antiken Zeitrechnung, p. 77; et Sofer, 116. M. L. 241.

acra, -ac f. : ivraie, mauvaise herbe, dans Plin. 18, 155. Transcription du gr. αΙρα.

geranis : v. aes.

aero, -onis (ετο, hēτο, -onis) m.: panier, corbeille servant à porter et à monter des matériaux. Terme technique, dérivé sans doute de gr. αίρω, ἀείρω. Cí. peutêtre aerumna, aerumnula. M. L. 2903. Dérivé : (a)erondlis.

aerumna, -ae f.: souffrance, épreuve. Aerumna est défini par Cicéron aegritudo laboriosa, Tu. 4, 8, 18, ct qualifié de tristissimum uerbum, Fi. 2, 35. C'est un terme plus expressif que labor ou dolor.

Dérivés: aerumnula: aerumnulas Plautus refert furcillas quibus religatas sarcinas uiatores gerebant... Itaque aerumnae labores onerosos significant; siue a Graeco sermone deducuntur. Nam alpev Graece Latine tollere dicitur. P. F. 22, 13; aerumnātus, -nōsus; aerumnātilis (Lcr.).

Comme on le voit par le diminutif, aerumna a dû désigner un faix, une charge, avant de prendre un sens moral (cf. le sens pris par le fr. traeail, de bas latin *tripalium « instrument de torture formé de trois pieux »); de là, aerumnās ferre, gerere (Ennius), sustinēre, leudre; aerumna graueseit (Lcr.). Il est archalque et poétique; et, en prose, il garde un cachet particulier. Toutefois, sous l'Empire, l'usage s'en raréfie dans la poésie (Vg. l'ignore), pour devenir plus fréquent dans la prose. On le trouve dans la Vulgate. Ammien l'emploie avec le sens de « défaite ».

Aerumna est généralement expliqué, d'après Festus, comme venant de aloquéva, mais il n'y a pas d'exemple en grec d'emploi substantivé de ce participe féminin. Un emprunt à l'étrusque n'est pas impossible, v. Ernout, Philologica, I, p. 33.

aeruscō -āre: quémander; verbe archalque (Liv. Andr.) cité par des glossateurs, notamment Festus, et par Aulu-Gelle, qui le rattachent, par étymologie populaire, à aes: aeruscare: aera undique, i. e. pecunias colligere, P. F. 22, 23. Un dérivé aeruscâtor est dans Aulu-Gelle 14, 1, 2.

La forme rappelle un thème, de type unique en indoiranien, plusieurs fois attesté dans les găthă de l'Avesta, celui de išasă « je cherche à obtenir »; pour la forme, cf. gr. ἀρέσκω. Il s'agirait du dérivé d'un thème aisos-ke/o-, de la racine représentée par v. h. a. eisoōn et lit. ĕikoti « désirer » (avec le même procédé de dérivation qu'on observe dans lat. aeruscāre), arm. aye « recherche » et par skr. icchdie, av. isaiti il désire » (alternance ais /ii», comme dans aemulus, imitor?). L'ei de ombr. eiscurent « arcessierint » est ambigu; de quelque façon qu'on l'interprète, ce mot atteste l'existence de la racine en italique. Pour la forme, cf. coruscāre.

aes (anc. ais), aeris n. : « cuivre » et « bronze ». A. fac-

tum « bronze travaillé » et a. infectum « quod in massis est »; a. graue « bronze au poids », première forme de la monnaie (cf. per aes et libram) remplacée par l'a. signātum « bronze estampé »; a. candidum « laiton ».

Ancien, usuel. — Spécialisé bientôt dans le sens « monnaie, argent », de là aerārium « trésor public »; aes aliènum « argent d'autrui, dette », cf. Ulp., Dig. 50, 16, 213, 1, aes alienum est quod nos aliis debemus, aes suum est quod alii nobis debent; obaerātus, cf. Varr., L. L. 7, 105, et aerātor : débiteur (gl.); aesculor : amasser de la petite monnaie (tardif). Aussi le sens de « bronze » a-t-il finalement été réservé aux dérivés aerāmen, aerāmentum, proprement « objet de bronze », cf. gr. χάλχωμα. Aerāmen, arāmen est demeuré dans les l. romanes. M. L. 242; B. W. sous airain.

L'ancien adjectif dérivé est denus, ahēnus, issu de *ayes-no-s, cf. ombr. ahesnes ahenis ». L'allongement de la seconde voyelle à la suite de l'amuissement de l's (*aesnos > *aeznos > aēnus) a eu pour conséquence le maintien de l'a initial, d'où denus en face de aes; en latin comme en ombrien, ceci a été marqué par l'introduction d'un h purement graphique : ahenus (cf. ahala. ctc.). L'étrangeté de la forme a frappé les érudits, cf. Serv. Ac. 1, 357, solutio dicenda est guomodo dicimus aena (l. aera?) et aena. Hoc autem solum huiuscemodi uerbum in Latio invenitur. Sous l'insluence du type en -eus des adjectifs indiquant la matière, on a fait a(h) ēneus; cf. terraneus. La dérivation aes | a(h)ēnus était inintelligible en latin : d'après ferrum | ferreus, etc., sur le thème aer- du génitif a été créé l'adj. aereus, non attesté avant Varron. Virgile emploie conjointement la forme ancienne et la forme nouvelle, Ac. 1, 448-449 : Aerea cui gradibus surgebant limina nexaeque | Aere trabes foribus cardo stridebat ahenis. De aenus (aeneus) dérive aenator (aëneātor) « joueur de trompette ».

Autres dérivés : aerātus : bronzé, aerōsus « πολύχαλκος », aerārius « concernant le bronze, ou la monnaie,
le trésor »; et peut-être aerānis? qu'on lit dans Isid.,
Or. 12, 1, 53, ceruinus est color equi, quem uolgo gauranem dicunt. Aeranem idem uolgus uocat, quod in modum
sit aerei coloris; mais, dans le lib. Gloss., le mot est donné
sous la forme aeramen, cf. Thes. s. u. et Sofer, 21 et s.
M. L. 242 (ac- et *aramen); aerāmentum (v. Loſstedt,
Phil. Comm. z. Peregr. Acth., p. 231); aerāgō (avec un
doublet aerūca, -ae): rouille de cuivre, vert-de-gris; cf.
jerrūgō, lānūgō, rōbīgō; d'où aerūginōsus; les formes
romanes remontent à aerūgo et aerīgo (ce dernier sans
doute d'après rōbīgō); M. L. 243. Sur aesculor « χαλκολογῶ», v. Samuelsson, Glotta, 6, 229.

Composés: ahēnobarbus: surnom de la gens Domitia, avec un vocalisme o au lieu de i, étonnant, mais non sans exemple, cf. Prīmogenia (influence du type grec en -o?; cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr.⁵, p. 248). — En outre, nombreux composés poétiques en -aeri traduisant pour la plupart des adjectifs grecs en χαλχο-: aericrepāns χαλχόκροτος; aeripes χαλχόποις; āerisonus χαλχό-κτυπος.

Un verbe adaerő, -ās « taxer, évaluer en argent » est également attesté, avec son dérivé adaerátió, dans la basse latinité. Pour aestumó, v. ce mot.

Ce nom indo-européen du « cuivre » ou du « bronze » est aussi conservé en germanique : got. aiz (gén. aizis), etc., et en indo-iranien : skr. dyah (gén. dyasah), av. ayō

(gén. ayanho). Ainsi que le pense M. Niedermann, aes repose sans doute sur *ay(o)s, avec syncope, comme rūs sur *rew(o)s.

Aes a les deux sens « cuivre » et « bronze » (cf. Plin. 34, 1 aeris metalla). Le nom du « cuivre » cuprum n'apparaît que tardivement; v. cc mot.

aesculus, [†]-I (aesclus, esculus) f.: variété de chêne, peut-être celle qui produit le gland doux, qui dissère du quercus, du rōbur et de l'îlex. Ce serait le Quercus Farnetto d'après P. Fournier. Attesté depuis Veranius. Rattaché à esca par étymologie populaire, cf. Isid., Or. 17, 7, 28; et esculentus. Conservé en ital., M. L. 244. Celt.: irl. escal.

Dérivés: aesculeus, aesculinus, aesculneus (pour la formation, cf. populus: populnus, -eus); aesculētum: chênaie; nom d'une place de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 152 (esculētum).

Le rapprochement avec gr. αlγίλωψ « sorte de chêne » et avec v. h. a. leih, v. isl. eik « chêne » ne se laisse pas préciser. Mot méditerranéen? Cf. H. Schuchardt, Die roman. Lehnw. i. Berber., p. 16 et s., et Bertoldi, Ling. stor. 3, p. 191, qui rapprochent berb. ikšir, basq. eskur, gr. ἀσιορα (v. Frisk, s. u.)

aestās, -ātis f.; aestus, -ūs m. Cf. aedēs. Aestās semble issu par haplologie de *aestitās, comme honestās de *honestitās, cf. honestus. La parenté des deux termes était sentie des anciens, « ab aestu aestas » dit Varr., L. L. 6, 9. La langue les a différenciés dans l'emploi, bien qu'à l'origine ils aient désigné l'un et l'autre une chaleur brûlante:

1º aestās: été. — est pars anni, aestus calor [temporis]. Aestus a nimio calore nomen accepit, aestas nomen non amittet (l. amittit?), etiam si temperata est, GLK VII 521, 21. De là aestītus « d'été » (de *aestātītus?) et au n. pl. aestītus: quartiers d'été (opp. à hīberna); aestītuō, -ās; aestītuālis. — Ancien, usuel. M. L. 245, 248.

2º aestus: chaleur brûlante, provenant d'une substance enslammée, notamment du soleil; comporte souvent une idée d'excès: cui dubium est quin, si aestus malum est, et aestuare malum su? Sén., Ep. 117, 18.

L'agitation des slots de la mer peut être comparée au bouillonnement produit par la chaleur, et l'écume des slots à l'écume qui se sorme sur un liquide bouillant. Aussi aestus a-t-il désigné l'agitation des slots (cf. Serv. auct., Ac. 11, 627, aestus proprie est maris incerta commotio), la marée, les courants marins, et finalement la mer. Cf. Pacuv., Trag. 416, feruit aestu pelagus; Varr., L. L. 7, 22, quod in fretum saepe concurrat aestus atque efferuescat. Aestus a pris aussi un sens moral de « bouillonnements de l'âme, trouble, sureur ». — Ancien, usuel.

Dérivés: aestuő, -ās (exaestuő); aestuātió, -tuābundus (tardifs); aestuōsus (Plt.); aestuārium, conservé en fr. (étier, étiage) prov., et dans les l. hispaniques, cf. M. L. 250. Composés: aestifer; aestifluus.

Les mots aestās et aestus ne peuvent s'expliquer que comme des dérivés du thème en *-es- attesté par skr. édhah « bois à brûler », avec av. aēsmō et pers. (arsacide) hēzum « bois à brûler », v. isl. eisa « cendre brûlante », gr. atθoc, n. On ne saurait préciser l'histoire de la formation. Pour la racine, v. aedēs.

aestumo (aestimo), -as, -aul, -atum, -are : fixer le

prix ou la vulcur de, estimer (à); parul, magni aestimāre « estimer comme étant d'un petit, d'un grand prix »; litem aestimāre. Par suite, « faire cas de »; puis, par affaiblissement de sens, « juger, penser » (comme arbitror, cēnseō, putō, reor, tous verbes qui avaient aussi à l'origine un sens technique, concret et fort). Un rapport avec aes a été senti par les anciens; cf. P. F., 23, 1, aestimata poena ab antiquis ab aere dicta est, qui eam aestimauerunt aere, ouem decussis, bouem centussis, hoc est decem uel centum assibus. — Ancien, usuel. M. L. 246.

Les dérivés de aestimo n'appellent pas de remarque, sauf aestimobilis, création de Cicéron pour rendre le terme stoicien grec étien trou, et le mot technique aestimium (-mia) « estimation ».

Le composé existimo (attesté depuis Plaute) et ses dérivés ont seulement le sens de « juger, estimer ». Les l. rom. attestent aussi *adaestimo, M. L. 139.

L. Havet, MSL 6, 18, a expliqué aestumo comme étant un dénominatif de *ais- temos « celui qui coupe le bronze » et rapproché l'expression juridique per aes et libram expendere atque aestimare. Mais la racine *tem-« couper » n'est pas représentée en latin. Aucune des autres explications proposées ne comporte un commencement de preuve.

actas : v. accus.

aethēr, -ēris n.: éther, puis « ciel ». Emprunt savant, déjà dans Ennius, A. 472 (acc. gr. aethera) au gr. αθήρ, d'où aetherius. Irl. aeder, ethiar. V. aēr.

acuus m., acuum, -I n.: « temps » considéré dans sa durée, par opposition à tempus, qui désigne, tout au moins à l'origine, un aspect ponctuel de la durée. De là des acceptions particulières, étendues ou restreintes, de acuus : 1º durée de la vic, âge, génération ; 2º éternité.

Le genre masculin est attesté chez les auteurs archalques (Plt., Poe. 1187; Lucr. 2, 561; 3, 605); c'est aussi celui de gr. alóv, de got. auss; il correspond une conception « animée » de la durée; le triomphe du neutre acuom, qui est également ancien; a pu être favorisé par l'influence de tempus. Terme archalque, conservé à l'époque impériale par la langue écrite, surtout poétique, et qui, à basse époque et chez les écrivains ecclésiastiques, a été remplacé partiellement par sacculum, qui a servi à traduire alóv (v. sacculum). Pas de pluriel. Non roman,

Dérivés: aetās (aeuitās, Lex XII Tab., cf. osq., aítateis « aetātis », pél. aetatu « aetāte », formes peut-être empruntées au latin; sur la dérivation, voir plus bas): âge, vie (au sens de « temps à vivre » agere aetātem). Aussi « période de la vie »: aetātēs hominis (cf. en fr. l'âge viril); aetātula: âge tendre. Puis « génération »; et « époque, temps ». — Terme courant qui tend à remplacer aeuom. Panroman, sauf roumain. M. L. 251. Certaines formes romanes supposent encore ae(u)itās, ae(u)itā (cf. iuuentās et iuuenta).

aeuiternus, puis aeternus: qui dure toute la vie, éternel (opposé à mortălis, e. g. Gic., Ac. 2, 124). De là: aeternităs peut-être créé par Cicéron; gr. alovion; (Gl.); aeternō, -ās (Varr.), coaeternus (lat. eccl.). Le suffixe de aeternus se retrouve dans hesternus, sempiternus, et rappelle les formations analogues: diur-

nus, nocturnus, hibernus, hodiernus, modernus, qui servent également à l'expression du temps.

D'après mortālis, la langue de l'Église a créé aeternālis (déjà signalé par St Augustin), qui a remplacé aeternus. Les gloses ont aussi aeuitāneus : qui in aeuo durat; aetāneus : ἡλιξ; et à basse époque coaetāneus traduit ὁμῆλιξ, συνῆλιξ. Composés : longaeuus = δηναίος; grandaeuus = μακραίων; grandaeuiās.

Le latin conserve ici, sous forme d'un dérivé en -o- qui se retrouve dans got, aiws, le nom indo-européen de la « durée » (en général la « longue durée », la « durée sans limite »); ce nom était de la forme *ayu, *yu- et comporte des suffixes de dérivation variés. Le védique offre : avuh (masc.) « génie de la force vitale », avec les dérivés ayuh, gén. ayuşah (neutre) « force vitale » et un locatif ayuni (même sens), ce qui est sans doute le sens le plus ancien du mot, si, comme l'a proposé M. Benveniste, BSL 33, p. 103, il faut en rapprocher les mots du type iuuenis (de *yu-uen-), avec le degré zéro de la racine devant suffixe de dérivation, comme il est normal. L'Avesta a le neutre gath. auu « durée »: les cas obliques sont, dans les gatha, de la forme gén. yaos, dat. vavoi, instr. vava; du datif yavoi (av. réc. yave), employé adverbialement, est dérivé l'abstrait : uavaētāt-« perpetuitās »; l'emprunt arménien à l'iranien vamet « toujours » et le persan javed « éternel » sont des dérivés du datif *yavai. Le grec a, d'une part, αἰών (αἰωvoc) « durée » et l'adverbe hom. αlév « toujours »; et, de l'autre, les anciens locatifs de thème en -es- : lac. alec, Ther. dec, hom. alel, att. del; acc. v. att. ala: la forme du datif-locatif de thème non pourvu d'un élargissement est attestée en éolien et en arcadien : lesb. & (de *aifi), thess. aiv, béot. ai, arc. ai (le au de Milet doit être une survivance d'un parler antérieur à l'ionien); cf. la flexion avestique. C'est sur une forme adverbiale telle que ce *aiwi, attesté par l'éolo-achéen, que reposent les dérivés lat. aetas et aeternus, qui ne peuvent guère s'expliquer par le substantif aeuom. L'adverbe got. aiw (dans ni... aiw « οὐδέποτε », suns-aiw « εὐθέως », etc.) peut reposer sur *aiwi; rien n'oblige à v reconnaître l'accusatif. Le got. aims « alon » n'a pas de correspondant exact dans les autres langues germaniques; ainsi l'on a v. h. a. ēwa (féminin); tout le germanique a des représentants adverbiaux du type ain: v. isl. ei, oe, v. angl. a, o, v. h. a, eo; de cet adverbe est dérivé l'abstrait v. h. a. ewido « éternité ». D'autre part, le gotique a in ajukdup « είς τὸν αίωνα », cf. v. angl. ēce « éternel ». L'irlandais a deux mots dis (óes), l'un neutre et thème en -o- (gén. dis Sg. 63 b 5), l'autre masculin et thème en -u- (gén. desso). L'un signifie « vie, âge », et l'autre désigne les gens qui vivent ; gail. oes f., « age, vie », et oed m., « age, moment ».

af : v. ab.

Cf. apinae. M. Graur, Mél. ling., p. 18, suppose que le sens de afannae est « chose embrouillée » et il en dérive le verbe *afannāre « se donner de la peine » (it. affanarsi, v. fr. ahaner) que supposent les langues romanes; cf. M. L. 252. Sans doute tiré de εἰς ᾿Αράνας, locution grecque en jeu de mots avec ἀρανής, employée à propos de choses obscures (avec géminée expressive?); cf. Thes. s. u.

afer, -ra, -rum: africain, d'Afrique; africus, -a, -um -uentus. Cf. M. L. 272.

affatim : v. *fatis.

africia, -ac f. : sorte de gâteau. Un ex. dans Arnobe 7, 24. V. Glotta 15, 274, et cf. M. L., 271.

afrütum, -I n.: transcription du gr. ἀφρωτόν « spümeum », influencé par dēfrūtum. Dérivé : afrūtābulum. Mots de basse époque (Anthime, Gloss., Isid.).

agaga, -ae: entremetteur? Un seul ex. dans Pétr. 69. On trouve aussi dans les gloses agagula: lenocinator, fornicator. Proviendrait d'un gr. *ἀγαγᾶς d'après W. Heraeus, Kl. Schr. 106, qui rapproche gr. προαγωγός « lēnō ».

agāsō, -ōnis m.: écuyer, palefrenier; cf. P. F. 23, 18, agasones equos agentes, i. e. minantes. Les anciens le rattachent à agō, mais ce type de dérivation est sans exemple; equisō semble formé d'après agāsō. Transcription d'une forme dorienne: 'Ηγήσων? Archaīque et postclassique; appartient à la langue vulgaire d'après Servius; sur ces formations en -ō, -ōnis, v. Cooper, Wordformation in the roman sermo plebeius, p. 54, et Fisch, Die lat. nomina personalia auf -ō, -ōnis. — M. L. 274.

age : v. agō.

ag6ž, -ae f. (et agēum, -ī?): — uia in naui dicta, quod in ea maxime quaeque res agi solet, P. F., 9, 24; — uiae sunt uel loca in naui per quae ad remiges hortator accedu, Isid., Or. 19. 2, 4. De là agēātor: hortātor (Gloss.). Un seul ex. dans Ennius, A. 492, en dehors des gloses. De gr.ldγυα; v. Ernout, Elém. dialectaux, p. 96.

ager, -grī m. : « champ », et par suite « domaine » (public ou privé, a. pūblicus, a. prīuātus), « territoire » (a. Campānus). S'oppose à urbs, e. g. Enn., Tr. 112, inter se sortiunt urbem et agros, et à domus. Spécialement « terre cultivée », cf. Serv., in G. 2, 412, agros incultos « rura » dicebant, i. e. siluas et pascua, « agrum » uero qui colebatur. Les anciens rattachent ager à agere, cf. Varr., L. L. 5, 34, mais n'ont pas été sans voir la parenté avec ἀγρός. — Usité de tout temps. Panroman (souvent dans des sens dérivés, cf. campus). M. L. 276.

Dérivés : agellus, M. L. 275 b, agellulus ; agellarius : petit fermier (tardif); agrārius (agrāris, -lis, tardifs) au f. pl. agrariae : postes militaires dans la campagne, et agrārienses naues; agrestis (sans doute dissimilé de *agrestris, cf. terrestris; v. ce mot), siluestris, campestris et sur lequel semble avoir été formé caelestis). M. L. 295; sur la déformation, très tardive, de argestes gr. άργέστης « vent d'ouest », en agrestis, v. Isid., Or., 13, 11, 10, et Sofer, p. 88; agraticum: impôt établi sur les terres (cod. Theod.). Il n'y a pas de verbe dérivé de ager; agro est une formation unique et de basse époque (Marius Victorinus) d'après peragro, verbe tiré de per agros (ire, ambulare). Ager est premier terme de composé dans agricola, etc., agrifolium : bryonée (Ps. Ap.), agrimensor calque du grec γεωμέτρης, agripeta = κληρούχος, mot de Cicéron.

Pour peregre, peregri, v. ce mot.

Cf., avec la même forme et le même sens, ombr. ager, véd. ájrah « champ (non cultivé) », gr. ἀγρός (la place du ton ne concorde pas en sanskrit et en grec), got.

akrs, ainsi chez Homère, ρ 182 ἐξ ἀγροῖο πόλιν δὲ... ltναι ου α 185 ἐπ' αγροῦΙνόσοι πόληος. Mais le mot est inconnu à l'iranien, au slave, au baltique, au celtique. L'arménien a art (gén. artoy), avec un t au lieu du c attendu. — Le nom i.e. *agro-désignait la «campagne», un terrain de parcours qui s'oppose aux endroits habités. Le grec désigne par ἀγριος ου ἀγρότερος un animal qui ne vit pas à l'état de domesticité; l'adjectif latin équivalent est agrestis, où apparaît sans doute (avec dissimilation) un suffixe dérivé de *-tero-, -tro-.

agger, -ris m. - matériaux apportés ou entassés. amas de terre; d'où « terrasse, rempart, digue, route pavée, etc. », le sens variant suivant les emplois technioues. Terme surtout militaire et rural, attesté depuis Incilius, peut-être postverbal tiré de aggero, dont il serait l'ancien impératif de commandement substantivé, comme biber, biberis m. : « boisson » a été tiré à hasse époque de l'expression biber dare, où biber est la forme syncopée de l'infinitif, v. Thes. II 1959, 40 sqq. Toutelois, agger pourrait être un composé du type redux, etc. Cf. Eutychus, GLK V 481, 18, aggero, -is... ex quo uerbo nomen fit agger, et ab eo uerbum derivatum aggero, -ās. Le dénominatif aggerō, -ās a eu un composé exaggero, -as a entasser des terres » et, au sens moral, «exagérer, grossir»; de là exaggerātio, qui, dans la langue de la rhétorique, traduit αὔξησις et δείνωσις.

L'existence de arger, attribué aux « antiquissimi » par Priscien, est douteuse; cf. Indog. Anz. 39, 32 et ALLG, 13, 37; l'accusatif arginem supposé par ital. argine, esp. arcén, cf. Meyer-Lübke, 277, et Einf., p. 187, est de toute façon une forme récente, du reste obscure.

agilis : v. agō.

agīna, -ac (les formes romanes attestent l'ī) f.: châsse d'une balance; — est quo inseritur scapus trutinae, i. e., in quo foramine trutina se uertit, unde aginatores dicuntur qui paruo lucro mouentur. P. F., 9, 12; cf. Rich, s. u.

Féminin d'un adj. *aginus, dérivé de agō (cf. coquō, coquina) au sens de « peser », proprement « entraîner le fléau de la balance », cf. gr. ἄγω, et les sens spéciaux de exigō, exăgium « pesée, balance », exāmen « curscur vertical ». Conservé dans un parler sarde, M. L. 282.

agīnō, -ās, -āre (ī, cf. agīna): « se démener » (comme le curseur vertical oscille dans l'agīna); un ex. dans Pétr., 61, ēgī, agīnāuī. De agīnō a été tiré à basse époque un subst. postverbal *agīna « effort, hâte » supposé par les langues romanes, cf. M. L. 281 et cf. aussi agīnātor dans la glose de Festus.

agmen: v. agō.

agna: « pennatas inpennatasque agnas in Sal\(\)i\(\)ari carmine spicas significat cum aristis et alias sine aristis », P. F., 231, 5. Lirc acna?

Pour l'étymologie, v. acus (aceris).

agnus, -I m. (commun dans l'ancienne langue; pour indiquer le sexe on ajoute mās ou fēmina; le téminin agna (cf. ἀμνή, ἀμνίς), quoique déjà dans Caton, au témoignage de Priscien, GLK II 85, 5 et 257, 17, est relativement récent (cf. Thes. I 1361, 75 sqq.): agneau, agnelle. Usité de tout temps. M. L. 290; B. W. sous agneau. Souvent remplacé par des diminutifs, agnulus, agnellus (-a) [on attendrait *agellus, qui aurait l'incon-

vénient de se confondre avec le dérivé de ager], M. L. 284; agniculus, la, agniculus, agniculus, ces derniers attestés à basse époque. Autres dérivés et composés: agnīnus, M. L. 287; agnellīnus; agneus (Greg. Tur.); agnīle (Gloss. d'après outle; cf. M. L. 286).

ambiegnus: vieil adjecțif du rituel (ambegnus, ambignus); cf. Varr., L. L. 7, 31, ambiegna bos apud augures quam circum aliae hostiae constituuntur; et P. F., 4, 26, ambegni bos et uerbix appellabantur, cum ad corum utraque latera agni în sacrificium ducebantur; Fulg., Serm. ant. 6. Cf. ambō, ambi.

V. aussi auillus et aububulcus,

Des deux mots indo-européens pour « agneau », l'un, celui que représente gr. Γαρήν, Γαρνός, se retrouve en arménien et en indo-iranien (cf. ueruex), l'autre, celui que représente gr. ἀμνός, de *ἀβνός < *agwnós, se retrouve dans agnus. A la différence des noms spécifiques, comme celui du « mouton » (v. ouis), les noms de jeunes animaux varient d'une langue à l'autre; l'agneau est le seul dont on ait des noms remontant à l'indo-européen. Les formes celtiques, irl. uan et gall. oen, ont un o initial; sl. agne at agnicit offre une voyelle longue initiale, *ō ou *ā; le dérivé germanique représenté par v. angl. ēanian « agneler » a un représentant d'un *k* ou d'un *g*h intérieur, mais exclut un ancien *g*. Ailleurs il y a des mots isolés, ainsi en germanique avec got. lamb, etc., ou en baltique avec lit. eras. Mot de forme instable, comme beaucoup de noms de ce genre.

agnus castus: gattilier (Scrib., Plin.). Du gr. ἄγνος avec influence de ἀγνός « pur, saint »; cf. all. Keuschlamm. V. André, Lexique, et Frisk, s. u.

ago, -onis : v. le suivant, p. 16.

ago, -is, egi, actum, agere (ancien optatif en -s-, āxim; et adāxint): pousser devant soi (par opposition à ducō, qui signific « marcher à la tête de, guider »). Ancien terme de la langue pastorale, cf. agolum : pastorale baculum quo pecudes aguntur, P. F., 27, 7 (cf. gr. άγέλη: troupeau); Gaius, Dig. 50, 16, 235, proprie dicimus agi ea quae animalia sunt (opposé à ferrī et portārī); Ov., F. 1, 324, pars quia non ueniant pecudes sed agantur, ab actu | nomen Agonalem credit habere diem. Cf. agere praedam; ferre agere, qui a un correspondant dans le gr. άγειν και φέρειν. Se dit aussi des hommes, avec le sens de « pousser, poursuivre, mener », et des choses : agere uineās, cuniculos. Ago s'emploie absolument dans le sens de « se diriger, avancer, aller » : Plt., Pc. 216, quo agis?, à côté de Amp. 450, quo agis te? et de agor dans Vg., Ac. 7, 384; cf. agmen « marche » et « armée en marche », classique, usuel ; agilis « qui avance vite, agile, rapide » (conservé en roumain, M. L. 280), d'où agilitas, qui semble créé par Cicéron, cf. ad Att. 1, 17, 4; āctuārius (v. plus loin). C'est à cette valeur absolue qu'il faut rattacher l'emploi de age, seul ou renforcé de la particule dum, agedum, qui, comme le grec άγε, αγε δή, a une valeur exhortative : avance, allons. Bien que le pluriel ague, aguedum soit attesté, age a pu être joint à un verbe au pluriel : age... non est modo uerbum imperantis, sed hortantis adverbium adeo ut plerumque « age facite » dicamus, et singularem numerum copulemus plurali, Serv., Ac. 2, 707. Sur cette valeur de l'impératif singulier, voir Wackernagel, Vorles., I, p. 85, qui

— 17 —

ละถึ

compare les emplois grecs de ἄγε, εἰπέ, ἴθι, ὅρα, φέρε, ou allemands de siehe, wart einmal. Il y a chance, d'ailleurs, étant donné que beaucoup d'exclamations latines — ainsi apage, euge — sont empruntées au grec, que cet emploi de age soit dû à l'influence du grec ἄγε.

Le sens original de agō « pousser en avant » le désignait pour exprimer l'activité dans son exercice continu, tandis que facere exprime l'activité prise sur le fait dans un certain instant. Ouid agis? signifie : à quoi vous occupez-vous? Quid facis? quel acte exécutez-vous? Agere s'oppose à quiescere. Cic., N. D. II 53 : aliud agendi tempus, aliud quiescendi. Il n'y a point de terme auquel facere puisse s'opposer directement. Varron remarque que inficiens pour dire « inactif » est « impropre » (Bréal-Bailly). — Agō est essentiellement « duratif »; faciō, presque « déterminé ». Cette distinction est confusément sentie par les anciens. Varron note, L. L. 6, 77, propter similitudinem agendi et faciendi et gerendi quidam error his qui putant esse unum. Potest enim ali (quis) quid facere et non agere, ut poeta facit fabulam et non agit, contra actor agit et non facit; et, 6, 78, qui quid administrat, cuius opus non exstat quod sub sensum ueniat, ab agitatu... magis agere quam facere putatur. - Agere se dit d'une activité qui se déploie, facerc d'une chose qui se fait : de là agere uitam, aeuom, aetatem ; custodias agere. uigilias agere, paenitentiam agere, toutes expressions qui sont des sortes de présents intensifs, et dans lesquelles la langue familière a tendu à remplacer agere par son fréquentatif agitare.

Ge sens général du verbe rend compte des acceptions particulières qu'il a prises dans les différentes langues techniques : dans la langue religieuse, agere signifle «accomplir les rites du sacrifice, sacrifier », cf. hoc age; agōn? de *agō.ne? cf. Ov., F. I 317 sqq.; Sén., Contr. 2, 3 (11) 19; agō, -ōnis m. « le sacrificateur » (cf. Schol. Stat., Theb. 4, 463); agōnius, a, um; Agōnālēs (diēs) : dies agonales per quos rex in regia arietem immolat, dicti ab agon, ct les noms propres mons Quirīnālis Agōnus,

collīna porta Agönēnsis.

Dans la langue du droit, agere s'emploie absolument : agere lēge « mener une affaire, agir, procéder; agir conformément à la loi », agere dē « discuter de », agere cum « discuter avec », ou avec un complément : agere rem, agere litem, agere causam; āctiō « procès, poursuite judiciaire » (cf. Thes. I 1934) : d'où dans la langue courante ācta rēs est, āctum est dont le grammairien Donat signale Porigine juridique, ad Ter. Ph. 419, Eu. 54, An. 465 (Thes. I 1394, 83; 1395, 5 sqq.). Dans la langue du barreau, agere a été employé pour « plaider, de là āctor « avocat »; āctiō (attesté depuis la Rhetor. ad Herenn.) « fait de plaider, plaidoyer » et « action oratoire ».

Dans la langue théâtrale, agere a signifié « représenter tout au long », d'où « jouer » a. fābulam; a. partēs « tenir un rôle » (d'où āctus « fait de jouer un rôle, action d'une pièce », et « division de cette action, acte »; āctor, déjà dans Plaute avec ce sens, Ba. 213) et a pris ainsi

le sens de ὑποκρίνεσθαι et de ses dérivés.

Dans la langue de la grammaire, agere « être actif » s'est opposé à pati « être passif », agens, actituus à patiens, passiuus, cf. Gell. 18, 12 tit.; morem istum ueteribus nostris fuisse uerba patiendi mutare ac uertere in agendi modum.

Enfin, on a vu par agīna que agō a dû désigner,

comme gr. ἄγω, l'action de peser, sens dont il s'est dépouillé au profit de son composé exigō.

Malgré la fréquence et la multiplicité de ses emplois, n'est représenté dans les langues romanes que par des emprunts de la langue écrite.

De agō existe un fréquentatif-intensif déjà signalé agitō, -ās « pousser vivement ou avec force » : stimulō bouēs agitāre; d'où « agiter, poursuivre » au sens physique comme au sens moral (cf. iactāre, uexāre) « ne pas laisser en repos, remuer sans cesse (dans son esprit animō, mente; cf. cōgitō), débattre », conservé dans quelques formes romanes, M. L. 283. Le nom concret agitātor désigne le cocher, le jockey : — asellī Vg., G. 1, 273; agitātiō a surtout un sens moral « agitation », et « méditation, pratique constante ».

Agitō a fourni à son tour des composés: cōgitō de *co-agitō, spécialement au sens de « agiter des pensées », Varr., L. L. 6, 43, cogitare a cogendo dictum; mens plura in unum cogit, unde eligere possit; P. F., 58, 6, cogitatio dicta uelut coagitatio, i. e. longa ciusdem rei agit(at)io in eadem mora consilii explicandi. Ancien, usuel; panroman, M. L. 2027 et 2028, cōgitātus.

Dérivés : cogitatio, etc.

Bien qu'à l'origine les anciens cussent le sentiment d'un verbe composé, ils ont traité $c\bar{o}git\bar{o}$ comme un verbe simple, de là les composés con, ex- (fréquent), in- (£. λ . d'Hor., Ep. 2, 1, 22, traduisant t-m $\delta outeoure$, t-voé ω), prae-, re- $c\bar{o}git\bar{a}re$ avec les dérivés usuels; et les formes avec in- privatif : $inc\bar{o}git\bar{a}ns$, -tantia, $-t\bar{a}tus$, $-t\bar{a}bilis$ (sans doute d'après gr. dv $\delta \eta$ r $\circ \varsigma$, etc.).

Exagitō, -ās « poursuivre sans relâche, exaspérer », M. L. 2931. Un composé a subi l'apophonie : subigitō, -ās, -āre souvent employé comme submittere avec le sens de « conduire la femelle au mâle »; à moins — ce qui est plus vraisemblable — que le verbe n'ait été formé directement sur subigere. Dérivé : subigitātiō.

A agō se rattachent un certain nombre de noms concrets et abstraits et d'adjectifs, déjà signalés en partie. On a vu agō, -ōnis, agmen, -inis, agilis et les sens spéciaux de āctus et de āctiō. Actus (attesté depuis Térence et Pacuvius) a d'autres sens techniques, plus voisins du sens premier de agere: il signifie « marche, mouvement, impulsion » (cf. le sens de āctuārius dans āctuāria nāuis, et l'adverbe āctūtum, q. u.), et « passage». Dans la langue rurale, il désigne une mesure d'arpentage, « in quo boues aguntur cum aratur, cum impetu iusto», dit Pline, 18, 59 (cf. le sens « rural » de uersus). On voit par là comment il est possible de rattacher ager à agere. Ce n'est qu'à l'époque impériale que āctus est employé pour āctiō. De āctus provient irl. acht.

Actiō, -ōnis différencié dans l'usage de āctus a surtout le sens philosophique secondaire de « façon d'agir, action (abstrait et concret, d'où āctiōnēs), activité (= πρᾶξις, ἐνέργεια) ». A ces noms se rattachent des formations dérivées, l'adj. āctīuus, terme de la langue philosophique (Sénèque) ou grammaticale (Charisius) qui traduit le gr. πρακτικός par opposition à θεωρητικός, et son substantif attesté tardivement āctīuitās (Probus); āctuālis (Macroba) = πρακτικός, d'où irl. achtāil; le frèquentatif āctitō, qui dans la bonne langue (Cic.) ne signifie que « plaider souvent » ou « jouer souvent » et n'a pris le sens de « faire souvent » qu'à l'époque impériale (Tacite), par suite d'une confusion avec factitō. Le neutre

de l'adj. verbal āctum, -ī « ce qui est accompli, acte », est fréquemment au pluriel dans la langue politique : ācta senātūs, populī Rōmānī pour désigner tout ce qui concerne l'activité du Sénat ou des assemblées et des magistrats; puis, par métonymie, il a désigné les documents écrits (journaux, livres, etc.) qui relataient cette activité : ācta diurna, que Dion Cassius traduit par τὰ δημόσια ὑπομνήματα. De là : āctuārius (āctārius).

Enfin, de la racine ag- existe un mot-racine *ag- qui figure comme second terme de composé, par ex. dans rēmex « celui qui pousse les rames, rameur », formation exactement semblable à auspex, artifex, etc. Phonétimiement, le nominatif devrait être *rēmāx, l'a du mot racine *ag- devant s'allonger, comme celui de actus, en héritant des vibrations du g devenu sourd devant s; cf., du reste, aureax sous aurīga, où l'a s'est maintenu par suite d'une différenciation due à l'e précédent. Remex a été refait sur remigis, pour éviter une flexion aberrante *rēmāx rēmigis, et le mot est entré dans la catégorie des mots en -ex, -icis ou -igis. Un phénomène d'analogie comparable se constate dans index, iūdex, cf. s. dīcō. Rēmex a eu à son tour un dénominatif rēmigō. un abstrait rēmigium; cf. aussi nāuigō, -ās, nāuigium; lītigō, lītigium, où, du reste, il n'y a pas de *nāuex, *lītex attestés; iūr(i)gō, iūr(i)gium. De ces formes la langue a extrait un suffixe $-g\bar{o}$ ($-ig\bar{o}$) qui a servi à former des verbes dérivés, ainsi de *fatis, fatīgō, de flamma, flammigō; de fūmus, fūmigō, etc.

Une forme à voyelle longue apparaît dans les compo-

sés ambāgēs et indāgō: v. ces mots.

Agō précédé de préverbes a fourni de nombreux composés, la plupart en -igō; quelques-uns sont contractés

(cōgō, dēgō).

abigō: (formé comme skr. apājāmi, gr. ἀπάγω) « éloi-gner en poussant, chasser »; d'où « faire avorter » (cf. abiga, féminin de *abigus, -a, -um, désignant l'ivette, sorte de germandrée: chamaepitys latine abiga uocatur propter abortus, Plin. 24, 29). S'emploie souvent d'animaux domestiques qu'on emmène ou qu'on enlève, e. g. Cic., Verr. 3, 5, 7, familiam abduxit, pecus abegit; d'où abigeus, -ī (abigeius) « voleur de troupeaux », qu'Ulpien définit et oppose au fūr, Dig. 47, 14, 11, et ses dérivés: *abigō, -ōnis, qui subsiste en portugais, cf. M. 1. 27

adigo: mener, pousser vers; spécialement « amener à prêter serment » alqm all iūs iūrandum adigere. A l'époque impériale, le sens premier s'étant effacé, on trouve adigere au sens de « contraindre » suivi de l'ablatif-instrumental: populum iure iurando adegit. M. L. 137 a, adactum.

ambigō: pousser de part et d'autre; et « mettre sur les plateaux de la balance », d'où « laisser en suspens, douter ». De là ambiguus (pour la forme, cf. exiguus), -a, -um: -m est quod in ambas agi partes animo potest. Huiusmodi apud Graecos ἀμφίδολα dicuntur, P. F. 15, 27; ambiguitās. Cf. ambiaxium. sous ambi.

cōgō, -is, coēgī (trisyllabe), coāctum (sur la graphie quactum, v. Isid., Or. 20, 2, 35, Sofer, p. 151; et cf. coaxāre, quaxāre), cōgere: mener ensemble, réunir dans un même lieu, rassembler (= συνάγω); cōgere pecus (joint à condūcere dans Cés., B. G. 1, 4, 2, etc.). De là, dans la langue rurale, a pris le sens de « condenser, épaissir, réduire »: frigore mella cogit hiems, Vg., G. 4,

36, et spécialement « cailler » (caseus a coacto lacte, Varr., L. L. 5, 108), d'où coāgulum et son dérivé coāgulāre et, de coāctus, de nombreux dérivés techniques ayant trait à la fabrication du fromage et demeurés dans les langues romanes (cf. M. L. 2026 cōgere; 2005-2006 coāgulāre coāgulum, et en celt.: britt. caul; 2003 coactus; 2000 *coactūare). Coāgulum présente le même ā que ambāgēs, indāgō.

D'autres formations se rattachant au sens de « serrer, presser » sont attestées par les verbes du type français cacher, de *coacticāre, v. B. W. s. u. ou catir, de *coactire, cf. M. L. 2001, coāctilis « foulé » (dē lānā), noté qu(o) actilis, 2001 a coactile. Ces formations, qui ne figurent dans aucun texte, montrent l'importance de cōgere, coāctum dans les langues techniques. — Cōgere « pousser ensemble » impliquait souvent l'idée de force employée; aussi le verbe a-t-il signifié « forcer à, contraindre », cf. le ius cogendi coercendi, et l'expression inuitus et coactus d'où incoāctus dans Sén. et excōgō (Grom.) = praecipiō; *coctāre, M. L. 2015. Ce sens apparaît dans coāctor « collecteur d'impôts », gr. χομάχτωρ, cf. comāctōrēs, argentāriī (∃l.

De coactus Lucrèce a dérivé coactō, -ās, conservé en logud. cattare « presser ». M. L. 1999.

dēgō: verbe assez rare, qui a deux sens. Dans l'un, le préverbe marque l'idée de séparation et le verbe signifie « enlever » (sens archaïque), Pl., Aul. 165, laborem degam et deminuam tibi; Epid. 65, degetur corium de tergo meo (deagetur Linds.). Dans le second, dē-marque seulement l'idée de continuité, d'achèvement : dēgere uŭam, aetātem, bellum.

exigō: pousser, chasser (= ἐξάγω): exacti reges; puis « faire sortir de », exigere pecunias a ciuitatibus ; exigere poenas, et par suite « exiger » de quelqu'un ; de là exāctio, exactor. Dans un second sens, ex- marque l'achèvement (comme dans efficio) et le verbe signifie « achever, mener à terme » : Vg., Ae. 1, 78, omnes ut tecum... annos exigat; Hor., C. 3, 30, 1, exegi monumentum aere perennius. Enfin, exigere a le sens de peser (achever une pesée, peser exactement : Suet., Gaes. 47, margaritarum pondus sua manu exigere), d'où « fixer, déterminer »: Vg., Ae. 4, 476, decreuitque mori : tempus secum ipsa modumque | exigit, M. L. 3014. De là : exagium glosé pensātiō « pesée » (bas latin), M. L. 2932, cf. aquagium, periagium « rouleau »; exactus, -a, -um : exactement pesé, précis, exact, d'où *exactāre, M. L. 2928 a ; et exiguus (v. l'article spécial).

inigō (= εἰσάγω): terme qui est resté de la langue rurale, « pousser, mener [le bétail] dans ou vers ». Sur indigō, v. Niedermann, dans Emerita XII (1944), p. 72.

prōdigō: pousser devant soi; Varr., R. R. 2, 4 prodigere pecus (= προάγω); d'où « jeter devant soi, dissiper, prodiguer » (cf. profundere, auquel Cic. joint prōdigus, Off. 2, 16, 55: prodigi qui..., pecunias profundunt in eas res...). Prōdigus a fourni des substantifs dérivés prōdigitās (un ex. de Lucilius ap. Non. 159, 36); prōdigālitās (très rare, formé d'après līberālitās); prōdigentia, mot de Tacite. Un adj. prōdigus est également attesté: -ae hostiae uocantur, ut ait Veranius, quae consumuntur; unde homines quoque luxuriosi prodigi, F. 296, 22.

Pour prodigium, voir ce mot.

redigō: ramener en arrière, réduire (sens physique et moral) (= ἀνάγω).

: conduire sous, soumettre (= ὑπάγω); dans e rustique: mener la femelle au mâle (cf. subiaussi « retourner la terre, labourer », d'où subācour; subactus modo significat mollitus; modo modo compulsus; ut cum dicimus pecus sub arbactum; modo coactus. P. F. 405, 1. Conservé langues romanes sous la forme subagere, M. L.

 $g\bar{o}$: pousser à travers; et mener à terme, ache-L. 4510, 8853.

apophonie : $mag\bar{o}$: mener autour ($=\pi$ εριάγω). Ancien juxta-

ircum n'est pas préverbe.

ō: mener à terme, achever (d'après *perficiō*?). ans Ennius, mais au perfectum. Classique; cf.

résent agō offre le même thème que irl. -aig « il », gr. ἀγω, arm. acem « je conduis », skr. ájati, iti « il conduit », v. isl. aka « uehī »; seul, le précette racine est indo-européen; le perfectum ce son ē, n'a d'équivalent nulle part. Le verbe ique commun: osq. acum « agere », actud, ombr. gitō ». Pour le sens, on remarquera que gr. ἀγέλη une « troupe », un « troupeau »; cf. agolum. ubstantif agmen répond pour le sens et pour la à véd. djma n. « marche dans la bataille, ordre

aille ».

tre part, agilis rappelle skr. ajirāh « rapide ».

tre part, agilis rappelle skr. ajirāh « rapide ».

e certains usages religieux qu'on entrevoit seu, le développement de sens italique est condipar le fait que l'italique n'a pas conservé la racine

verg'- « agir », de got. waurkjan, gr. ἐξζω, ἔρδω

zayeiti, arm. gorcem. Le groupe indien n'a pas

us trace de cette racine, si bien représentée en
; et, en iranien même, où la racine est représendes formes verbales, le substantif correspondant

[β] ἐγογ et v. h. a. werk n'est pas conservé. Le

te et le slave n'ont pas trace de *werg'- non plus

a *ag'-. En celtique, où *k''el- n'a pas survécu,

représenté par gr. ἀμφίπολος et lat. anculus (v. ce

tét remplacé par ambactos, bien attesté en gau-

ljonction de préverbes a servi à former des mots s technique, qui se sont détachés du verbe simple formé des groupes indépendants.

lum : v. agō.

nia, -ae f.: emprunt qui apparaît à basse époque, tout dans la langue de l'Église, au gr. ἀγωνία ble » avec agōnizō, -zātio (Greg Tur.). M. L. 291 ιōniō, -ās 292.

esta, -ae f. (Cael. Aurel. 4, 3, 66): raisin vert, ou, as André, « chiendent », latinisation de ἄγρωστις? assé dans les langues romanes (it. agresto) et, par ns les langues slaves et en lituanien, où il désigne seille à maquereau; cf. Berneker, Slav. etym. Wört. M. L. 295.

s étymologie sûre; sans doute non i.-e. Même que dans arista, genesta.

i**mŏnia** : v. argemōnia.

ippa, -ae m. : conservé seulement dans l'onomas-

tique. Le sens est donné par Pline, 7, 45: in pedes procidere nascentem contra naturam est, quo argumento eos appellauere agrippas, ut aegre partos...

Dérivés : Agrippīna, -nus ; agrippiānus, -pīniānus, -pīnēnsis.

Ce nom a été employé comme praenômen et surtout comme cognômen. Il appartient à un type de noms familiers en -a (v. Vendryes, MSL 22, 97 et suiv.); rapprochant skr. agre-gáh « qui va en avant », agre-páh « qui boit le premier », etc., M. W. Schulze y a reconnu une forme hypocoristique d'un composé dont le premier terme est apparenté à skr. agram « pointe », av. ayrō « premier », lett. agrs « qui arrive de bonne heure ». Le second terme, mutilé, est le nom du « pied ». La gémination de p caractérise un mot expressif. Survivance solée d'un mot attesté seulement en indo-iranien et un peu en baltique.

Aiāx, -ācis m.: transcription du gr. Alας, -ντος, rapproché par étymologie populaire des adjectifs en -āx, -ācis. Une influence de Alακός est peu probable; de même un intermédiaire osque *Aias, *Aiakeis (Schwering, IF. 30, 220; 32, 364 sqq.).

aio (prononcé aiio, cf. Quintilien, I. O. 1, 4, 11, et Marius Victorinus, GLK VI 27, 9, d'où la scansion longue de la première syllabe comme dans mai(i)or, etc.). Verbe défectif : les formes les plus usitées sont $ai(i)\bar{o}$, ais (scande $\bar{a}is$, $\check{a}is$, ais monosyllabe, cf. Sommer, Hdb.2, p. 545), d'où ain interrogatif (monos. généralement; diss. chez Plt., Am. 284); at imperatif (diss.; cf. plus bas); ait (ăit et ait); ai(i)unt; aicbam et aibam. ai(ē)bat, ai(ē)bant; aiās, 2 p. subj. prés., est isolé (Plt., Ru. 427), de même auentibus, Cic., Top. 49; les formes aiere, aieret sont des reconstructions artificielles qu'on trouve seulement à basse époque (Arnobe, St Aug.); comme le montre ais, le verbe est en -ire; cf. Thes. I 1452, 66 sqq.; Neue-Wagener III3 633 : sens premier « dire oui », cf. Naeu., Com. 125, an nata est sponsa praegnans? uel ai uel nega. Par suite « affirmer », et, par affaiblissement de sens, « dire », synonyme de dīcō, inquam. Souvent en incise, seul ou précédé d'une conjonction comme ut, ou dans une interrogation destinée à appeler l'attention de l'interlocuteur : [sed] quid ais? Mais s'emploie aussi avec un complément (pronom, ou prop. complétive). Les grammairiens essaient de distinguer dans l'emploi aiō de dīcō; cf. Thes. I 1453, 42 sqq., e. g. Donat, in Ph. 380, ait dicimus de eis qui uana loquontur; dicere autem dicimus de eis qui ualidiora. La distinction n'est pas fondée; Plt. juxtapose Mi. 60 dixerunt; 61-63 inquit, inquit; 66 aibant; cf. Am. 759, Ru. 1025, etc.; Thes. I 1457, 20 sqq. Une fois le sens confondu avec celui de dīcē, aiē n'avait plus de raison de subsister, et, bien qu'attesté à toutes les époques de la littérature, il a disparu des langues romanes, comme l'autre défectif inquam.

A aiō se rattache le nom de l'ancienne divinité Aius Loquēns, Aius Locūtius, qui avait révélé aux Romains l'invasion prochaine des Gaulois: Aius deus appellatus araque ei statuta est, quae est (in) infima noua uia, quod in eo loco divinitus uox edita erat, Varr. ap. Gell. 16, 17, 2. Sur Aius Locūtius, v. Wissowa, Religion u. Kultus d. Rōmer³. p. 55.

Aiō représente un ancien *ag-yō; la forme ag- est

conservée dans ad-agium (adagiō, -ōnis, Varr., L. L. 7, 31; Don. in Eun. 428), synonyme de prōuerbium, où la conservation du timbre a a fait supposer que l'a aurait été long comme dans indāgō, ambāgēs vis-à-vis de agō.

L'ancienne langue religieuse a gardé la trace d'un désidératif en -s-, azāre, glosé nōmināre P. F. 7, 27, d'où azāmenta: dicebantur carmina Saliaria, quae a Saliis sacerdotibus componebantur, in uniuersos homines (lege deos?) composita. P. F. 3, 12.

La glose anaxant, δνομάζουσι, CGL II 17, 2 (cf. anxati, nominati, uocati, ibid. IV 206, 28), semble être une corruption de la glose de Festus, cf. CGL I 28, 156, 359; et il n'y a pas lieu d'y voir, avec M. v. Planta, Gr. d. Osk.-Umbr. Dial. II 456, une forme avec le préverbe an-.

Enfin, certains rattachent à aiō le substantif prōdigium, dont le sens premier serait, en ce cas, « parole
prophétique ». Mais il n'y a rien dans l'usage du mot à
l'époque historique qui témoigne de ce sens, et, d'autre
part, prōdigium serait étrange en face de adagium, si
dans ce dernier l'a était long.

Du groupe de $ai\bar{o}$, on peut rapprocher deux groupes, l'un grec, l'autre arménien, tous deux peu clairs. Le grec \bar{i} « di-il » peut reposer sur * $\bar{e}g$ -t; le χ de $\bar{i}\chi \alpha \nu \nu$ « $\bar{e}l\pi \nu$ peut provenir des flottements qui se produisent à la fin des thèmes du type athématique; le sens de $\bar{e}\nu$ - $\alpha \nu \alpha$ (ie pousse à, j'ordonne » est aberrant. En arménien, le substantif $\bar{a}r$ -ac « adagium » peut se couper en $\bar{a}r$, préposition qui pour le sens équivaut à lat. ad et -ac, nom verbal au second terme d'un composé; le verbe asem « je dis » ne se laisse rapprocher qu'en supposant qu'il serait fait sur une forme *as « dit-il », altérée de *ac, comme ac « moi » est altéré de *ac, comme ac « moi » est altéré de *ac, cf. lat. ac ego, etc. Ni l'un ni l'autre rapprochement n'est clair.

āla, -ae (cf. le cognomen Ahala; et Cic., Or, 153, quomodo uester Axilla Ala factus nisi fuga litterae uastioris? Pour l'emploi de Ahala « aisselle » comme cognomen, cf. P. Cornelius Lentulus Sūra « mollet ») f. : proprement « point d'articulation de l'aile ou du bras (cf. axis) ». d'où « aisselle, épaule », cf. Plt., Ps. 738 hircum ab alis ; T.-L. 30, 34, ala deinde et umbonibus pulsantes. Puis, le sens de « aisselle » ayant été réservé au diminutif axilla (M. L. 842), irl. ochsall, asgell, britt. ascall (d'une forme vulgaire avec métathese ascilla, à laquelle remonte it. ascella), āla n'a plus désigné que « l'aile », cf. Isid., Or. 11, 1, 65; Pl., Pseud. 738; Pers. 307 (Thes. I 1467. 57 sqq.), aux sens propre et figuré : 1º aile d'oiseau, puis de tout animal volant; 2º ailes d'un bâtiment (deux parties qui de chaque côté s'adjoignent au corps principal), Vitr. 4, 7, 2, cf. gr. πτερά; ailes d'une armée; cf. Cincius ap. Gell. 16, 4, 6, alae dictae equitum ordines, quod circum legiones dextra sinistraque tanquam alae in auium corporibus locabantur. Comparer l'emploi de tergus (T.-L. 25, 21, 19). Toutefois, ālipilus (Sén., Inscr.), ālipilārius (Gloss.) « épilateur (des aisselles) » (v. pilus, pilare), ont conservé le sens ancien : cf. aussi subala, Mul. Chir., M. L. 8346; subālāris, Sofer, p. 17. — Attesté de tout temps. Panroman, sauf roumain. M.

Les dérivés et composés se rapportent tous au sens (propre ou dérivé) de « aile » : āles, -itis (d'abord adj...

cl. angues alites, Pac., Trag. 397, puis subst.) formé comme eques, itis, M. L. 333 b; *ālituus attesté seulement sous la forme ālituum a été formé sans doute d'après perpes, perpetuus: ne se rencontre que dans la poésie dactylique pour éviter le crétique dans *ālitūm genus par ex.; ālātus, ālāris (-rius); ālātor « rabatteur » (Serv. auct., Ae. 4, 121); ālipēs = gr. πτερόπους; *exālāre?, M. L. 2032 a.

Lat. āla répond à v. isl. oxl, v. angl. eaxl, v. sax. ahsla « articulation de l'épaule »; cf., avec ā et sans le suffixe l, v. h. a. uochisa et v. angl. ōxn « aisselle »; emploi particulier du mot attesté en latin par axis; dans l'Avesta, le génitif duel ašayā désigne l'articulation de l'épaule, et, inversement, pour « essieu », le gallois a echel. V. axis. I

ala? inula quam rustici alam uocant, radice aromatica, Isid., Or. 17, 11, 9. V. Sofer, p. 96 sqq.

alabaster, -trī m.: albātre. Latinisation du gr. ἀλάδαστρος; depuis Cic. M. L. 306.

alabrum : v. alibrum.

alacer (et alacris), -eris (et alacer), -e: vif, plein d'ardeur, ou d'enthousiasme; joyeux. Opposé à tristis, Tér., Eu. 304; joint à lactus, Cic., Verr., 1, 17; Mur. 49; à promptus, Cés., B. G. 3, 19, 6. Uni par le sentiment populaire à acer, cf. Flor., Epit. 4, 2, 46 numquam acrior neque alacrior exercitus... fuit; cf. impetu alacri, Plt., Amp. 245, et impetus acer, Lucr. 6, 128. Terme expressif; se dit des hommes et des choses. — Ancien, usuel. Représenté dans les langues romanes, dont quelques formes supposent le doublet à a bref phonétiquement altéré: *alicer, *alecris, cf. M. L. 307, et Einf.³, p. 137 et 139. B. W. sous allègre.

Dérivés : alacritas, alacriter, alacrimonia (Gloss.).

L'élément radical de cet adjectif se retrouve sans doute dans ambulāre. Mais le détail de la formation est obscur. L'a intérieur s'est maintenu par un phénomène d'harmonie vocalique, comme dans alapa, anas, calamitās, etc.; v. Devoto, Riv. di Filol. Class. 54, 518 sqq.

alapa, -ae f.: soufflet, gifle. — Mot de la langue populaire, non attesté avant Phèdre, Martial et Juvénal; fréquent dans la langue de l'Église. M. L. 310, 310 a, 311. B. W. aube III.

Dérivés : alapus, $-\bar{\imath}$ m. : qui propter mercedem alapas patitur, CGL., Scal. V 589, 24 ; alapor, $-\bar{a}$ ris (alapō) : $-\bar{r}$ iest alapas minari, CGL., Plac. V 4, 11 ; M. L. 311 ; alapātor (Gloss.) ; alapizō = $\text{xolapa}(\zeta\omega)$; ezalapō, $-\bar{a}$ s (S† Aug.). Le composé subalapa ($-p\bar{o}$) que certains lisent dans Pétr. 38, 11, est des plus douteux. — Noms propres : Alapa, Alapōnius.

Sans étymologie connue. Le gr. ἀλαπάζω « ruiner, détruire » est loin pour le sens. L'étrusque alapu est obscur

alapiciosus: caluus (Gloss.). Déformation de alōpeciosus, lui-même dérivé de alōpecia, qui est emprunté au grec. Les gloses ont une autre forme apiciosus: caluus, caluaster, qui semble un doublet influencé peutêtre par apica.

alaternus (alternus), -I f.: bourg-épine ou nerprun, alaterne, plante (Col., Plin.). M. L. 312.

Sans etymologie. V. Battisti, St. Etr. 5, 648, 4; André, Lexique, s. u.

ālātor : v. āla.

alauda. -ae f. : alouette. Mot gaulois : auis galerita quae Gallice alauda dicitur, Marc. Emp. 29 in.; Plin. 11, 121. — M. L. 313; B. W., s. u.

Dérivé : alaudārium (-lo-), Schol. Bern. cod. 165 ad Verg. G. 1, 140.

alausa, -ae f. : alose (Ausone); sans doute mot gaulois. M. L. 314; germ. : v. h. a. alosa « Alsen ».

albus, -a, -um : blanc (mat), même sens que gr. λευκός. Cf. Serv., G. 3, 82, aliud est candidum esse, i. e. quadam nitenti luce perfusum, aliud album, quod pallori constat esse uicinum. Toutefois, la confusion est fréquente; cf. Lucr. 2, 731, 771. S'applique entre autres au soleil, à la lumière, à l'étoile du matin, d'où fr. aube, esp. alba, cf. aussi inalbō « s'éclaircir » (en parlant du temps), M. L. 4332; à certaines plantes, alba spīna (Colum., Plin.) « aubépine », M. L. 323; B. W., s. u. Dans la langue de l'Église, alba désigne une robe blanche (aube); ailleurs, il peut désigner une perle blanche. Le n. album désignait primitivement un fableau peint en blanc sur lequel on inscrivait à l'encre les noms des magistrats, les formules de droit, les fêtes solennelles, etc. : album praetōris. Le nom s'est étendu à toute espèce de registre. - Ancien, usuel. Panroman, avec des sens divers. M. L. 331. Mais concurrence par une forme germanique; v. B. W. sous blanc.

Nombreux dérivés, dont quelques-uns ont dans des langues techniques des sens spéciaux : albeō, -ēs, albēscō, -is, M. L. 320; exalbēscō, exalbidus; inalbēscō, M. L. 4333; albor, -oris m., M. L. 324; albidus; albo, -as (de-, exalbō. -ās, M. L. 2933) «blanchir, crépir », d'où albātus, M. L. 319 a; inalbo « blanchir », M. L. 4332; albico, -ās, M. L. 321; albēdō, albitās (tous deux tardifs), albitūdō (Plt.), albūgō « leucôme » (Plin.), M. L. 327 a (d'après ferrugo); albuginosus (Vég.); albumen, -mentum (albamen, -mentum) lat. méd. « blanc d'œuf » (d'après ferrūmen), M. L. 328 a; albāris (-rius) « fait en crépi, en stuc », M. L. 317; albīnus, -ī « stucateur » et sorte d'herbe dite en grec γναφάλλιον; albulus et subst. albulus, -ī « ablette », M. L. 328, cf. néerl. alft, elft « poisson blanc »; et albala emprunté par le germ. m. h. a. albel, all. mod. Albe; alburnus, M. L. 329 (d'après eburnus?) alburnum: aubier; exalburnātus (Plin.); albarus, CGL III 264, 33 (cf. *albarus « peuplier blanc », M. L. 318); albūcus, -ī (et albūcium n.) « asphodėle », M. L. 326; albuēlis « sorte de vigne », M. L. 327, dont la formation rappelle carduēlis (cf., toutefois, Andre, Lex., s. u.) et albēna; cf. peut-être aussi les noms propres Albula, nom du Tibre « ab albo aquae colore » aquae Albulae, près de Tibur, aujourd'hui Acque Albule; Alba (douteux), Albius, Albirus, Albīnouānus; la forme dialectale Alfius (cf. ombr. alf-) et ses dérivés, peut-être le nom propre osque Alafaternum « Alfaternörum». Les langues romanes attestent *albānus, M. L. 316, *albaster 319, *albicellus 322, *albifolium 322 a, albūca 324 a et 325, albispīna 329, albūra 328 b. CGL III, 439, 13.

Composés en albi-, albo-, traduisant souvent des composés grecs en λευκο-; albicolor = λευκόχρους; albicomus = λευκόκομος; albicērus (-cēris, -cērātus); albipe-

dius, etc.; albogalērus, -ī m.: bonnet blanc du flamen

L'f de ombr. alfu « alba » pl. n. montre que le b de albus repose sur une sonore aspirée. Cf., en effet, gr. άλφούς λευκούς et άλφός « éruption blanche »; άλφι, άλφιτόν « farine d'orge ». De plus, sans doute, le nom germanique du « cygne » : v. h. a. albiz, etc.; les formes slaves, pol. labedz, tch. labud, mais russe lebed', ne sont pas claires. — Sauf pour « rouge », les noms de couleurs ne sont d'ordinaire pas indo-européens : niger n'a pas d'étymologie connue. Cet adjectif est donc exceptionnel et l'extension en est médiocre. Il est probable que *-bho- y est un suffixe (ancien second terme de composés), comme dans probus; cf. alica (v. ce mot) et olor: car le grec a άλωφός à côté de άλφός. Cf. alpus.

alcana, -ae f. : nom d'une plante (l'oronce?) dite aussi canis cerebrum ou digitus Veneris (Ps. Ap. 87, 7 adn.). Égyptien?

alce, -es (ou alces?) et alx, alcis, pl. alces m. : élan, espèce de cerf. Mot germanique (cf. all. Elch) cité par César, B. G. 6, 27, et Pline. A cette forme Venantius Fortunatus substitue un mot grec helix, cf. Keller, Lat. Volksetym. 48 et 353.

Dérivé : alcinus, comme ceruinus, hircinus, etc.

alcēdo (cas obliques non attestés) f. : alcyon ; d'où alcēdonia, -ōrum « jours de calme » = gr. ἀλκυονίδες ἡμέραι (où l'alcyon était censé faire son nid sur les flots). Emprunt au gr. ἀλκυών, ou au mot méditerranéen qui a fourni ἀλκυών, cf. Varr., L. L. 5, 79, arrangé sous l'influence des mots en -ēdō (du reste, le grec a un doublet ἀλκυδών). Sur un rapport possible établi par l'étymologie populaire entre ἀλχυών et ἀλγηδών, à cause de la douleur d'Alcyone après le naufrage de son mari, v. Keller, Lat. Volksetym. 53. Pacuvius emploie la forme grecque: alcyonis ritu, cf. Varr., L. L. 7, 88. Alcedonius est fait d'après alcyonius = αλοκυόνειος; la quantité de l'o est incertaine; dans Plaute, Cas. 26, il peut être bref ou long.

ālea, -ae f. : sorte de jeu de dés (qui se joue avec des tālī sur une tabula, cf. Plt., Cu. 355), jeu de hasard, et par image « hasard » (opposé à ratiō, Varr., R. R. 1, 18, 8). — Ancien, usuel. Isolé en italien. M. L. 333.

Dérivés : āleārius Plt. (-āris Cael. Aur.); āleātār (Plt.), -tōrius (Cic.); āleō, -ōnis m. (cf. gāneō, lustrō), formation populaire en -ō, -ōnis.

Sans étymologie. Mot sans doute emprunté, dont la façon rappelle ganeum, ganea. Le rapprochement de ālucinor n'enseigne, en tout cas, rien, et l'hypothèse d'un emprunt au féminin de l'adj. gr. ἡλεός, -ἡ « fou » par un intermédiaire dorien *& za n'a aucun appui dans le sens.

āles : v. āla.

alga, -ae f.: algue, varech. Ancien (Turpilius). M. L. 334.

Dérivés : algēnsis ; algōsus.

M. Liden, Stud. z. ai. u. ogl. Sprachgesch., p. 29 et suiv., a rapproché skr. rjīsáh a glissant, visqueux », norv. ulka « moisi, mucus, glaire », etc. Les sens diffèrent beaucoup. Un mot de ce genre a toutes chances de n'être pas indo-européen.

algeo, -es, alsi, alsum, algere : avoir froid (opp. à aesmo. différent de frigere « être froid »).

Formes nominales, dérivés et composés : algor. -ōris m. (de Plaute à Ennodius) et algus, -us p. (rare, surtout arch.) : froid (glacial) ; terme plus expressif que trique : implique souvent une idée de souffrance, peut-être due au fait que le verbe correspondant a été rapproché de λλγώ, cf. P. F. 5, 22 algeo ex graeco άλγώ ducitur, i. e. doleo, ut sit frigus dolor quidam membrorum rigore con-

algēscē, -is (rare et tardif); algidus (depuis Naev.); algificus, &. A. dans Aulu-Gelle 19, 4, 4, où il traduit ψυγροποιός; alsius (a. λ. dans Lucr.) « frileux »; dérivé de alsus, cf. noxa et noxius, angō, anxius; d'où alsiōsus (Varr., Plin., avec des variantes tardives alsosus et algiōsus, ce dernier refait sur algeō), alsitō. - Mots assez rares, bien qu'attestés durant toute la latinité. Un seul représentant de algere dans les langues romanes. M L. 335.

La ressemblance de algus et de gr. άλγος est fortuite : la forme ancienne du mot grec est *άλεγος, cf. Aleyeuvos, etc. Le rapprochement avec un mot germanique isolé (v. isl. elgiar gén. « neige gelée »), que propose M. Liden, Stud. z. altind. u. ogl. Sprachgesch. p. 66, est indémontrable. V. Walde-Pokorny I 91.

alibī: v. alius.

alibrum, -ī; alabrum, -ī n. : dévidoir, alibrum quod in eo librantur fila, i. e. uoluuntur, Isid., Or. 19, 29, 2. Le latin médiéval ne connaît que alabrum et alabrare. Sur ce mot, obscur et de basse époque, v. Sofer, p. 116.

alica. -ae f. (sans h, d'après Verrius, quoique Lucilius semble écrire halicarius; l'abrégé de Festus écrit alica: - dicitur quod alit corpus, P. F. 7, 10, et alicarius, 7, 11): 1º épeautre, sorte de blé; 2º bouillie ou boisson préparée avec ce grain. Attesté depuis Varron. Conservé en sarde, en sicilien et en espagnol, cf. M. L. 337 alica, -e. -um.

Dérivés : alicastrum : même sens ; alicarius : de meunier, ou de brasseur; cf. alicariae meretrices ap. Fest: 1. 1.

On est tenté de rapprocher le nom de la « bière », v. russe olu, v. pr. alu, lit. alus, v. isl. ol, surtout si, avec F. de Saussure, ce mot est rattaché au groupe indoeuropéen de gr. άλέω, άλευρον. Mais le groupe de άλέω semble dialectal, limité à grec, arménien et indo-iranien : M. V. Bertoldi, Studi italiani di fil. class., VII (1929). p. 251 sqq., a rapproché gr. άλιζα ή λεύκη τῶν δένδρων et άλήπορον λευκόν τὸ άνθος, ainsi que divers substantifs de la région gauloise. V. aussi lat. olor.

Peut-être simplement emprunt au gr. άλικα, acc. de άλιξ « gruau d'épeautre » (Chrys. Tyan. ap. Athen.). Le mot, d'usage récent selon Pline, NH 22, 128, aurait été introduit à Rome, avec la chose, par les médecins grecs. V. Frisk, s. u.

alicula, -ae f. : vêtement à manches courtes (Pétr.

Peut-être à rapprocher de thess. ἄλλιξ΄ χλαμύς, Hes.; aurait été refait d'après āla.

alienus : v. alius. ālipilus : v. āla.

aliquis, alioqui : v. alius.

ālium. -ī n. (ālius: on trouve aussi, à l'époque impériale; allium, allius, auquel peuvent remonter les formes romanes, et une forme campagnarde āleum, āleus, cf. Porphyr. ad Hor. Epod. 3, 3): ail. Panroman, M. L. 366.

alius

Dérivés : āliārius ; -um compitum : marché à l'ail ; āliātus (āle-, Plt., Mo. 48); āliāmentum: mets à l'ail; al(l)iterium (Gloss.): mortier à ail (de terō).

Le rapprochement avec anhēlāre, qui supposerait un ancien *anslo-, n'est pas probable, car en latin anhēlāre n'éveille pas l'idée de « odeur forte »; au surplus, il semble écarté par la forme osque allo- (cf. άλλην λάχανον Ίταλοί Hes. et gr. άλλᾶς), si on en admet l'authenticité. Le skr āluh « sorte de plante bulbeuse » n'a pas de correspondant hors du sanskrit, et l'on ne voit pas pourquoi ce nom de plante aurait subsisté seulement en italique et en indo-iranien. Un mot de ce genre a de grandes chances de n'être ni indo-européen ni dérivé de quelque mot italique hérité de l'indo-européen. Le rapport avec halus, alum est indéterminable; la quantité de l'a dans ces formes est inconnue et le sens incer-

a) alius, -a, -ud (il y a quelques exemples d'un doublet alis, alid à l'époque républicaine; Lucr. emploie. notamment, le groupe alid ex alio pour éviter le tribraque, cf. Thes. I 1623, 41 sqq.; d'après quis, quid?). Comme alter, suit la déclinaison pronominale : gén. alius (c.-à-d. aliius), dat. aliī (alī). Toutefois, la langue évite ces formes et tend à remplacer le gén. alīus par alterius ou par l'épithète alienus, ou encore par un génitif alie. et le datif aliī par aliō m. n.; aliae f. A côté de aliud, la langue vulgaire a créé un n. alium, d'après alterum. Sens : « autre » en parlant de plus de deux. Il arrive quelquesois que la distinction entre alius et alter et ceterus ne soit pas rigoureusement observée : alius, aliī (p.) traduisent άλλος, άλλοι et ὁ άλλος, οἱ άλλοι, Tér., Hau. 456 ut alia (= cētera) omittam; T.-L. 7, 26 alia multitudo (= ὁ ἄλλος στρατός de Xén., Cyr. 6, 4, 1) terga uertit; et l'on trouve aussi alius en corrélation avec alter. comme en grec ἔτερος μέν... ἄλλος δέ... Alius répété sert à opposer un individu ou un groupe à d'autres individus ou à d'autres groupes. Alius aliud dicit « l'un dit une chose, un autre en dit une autre » a son correspondant dans le gr. άλλος άλλο λέγει, Xen., An. 2, 1, 15. En fin, comme άλλος, alius a aussi le sens de « différent ».

Alius est traité syntaxiquement comme un comparatif : il est précédé d'adverbes à l'ablatif en -ō : multō, etc.; et son complément est à l'ablatif ou accompagné de quam (en dehors de l'emploi ordinaire de ac, atque). A basse époque, alius est construit avec ab comme alienus, cf. Thes. I 1636, 59 sqq.

Formes adverbiales : aliō, aliā, aliās, aliter, alibī (aliubī, d'après alicubī?, aliunde). Aliter est peut-être le type sur lequel se sont formés les adverbes en -ter, cf. Stolz-Leumann-Hofmann, Lat. Gr. 5, p. 299. De alio avec adjonction de l'ablatif de l'indéfini quis, quid dérive aliōqui (cf. atqui, ecqui, ceteroqui) : de quelque autre manière, d'ailleurs, autrement. La forme alioquin est récente (époque impériale) et a dû subir l'influence de quin, cf. atquin, cēteroquin. Cf. encore aliorsum (-sus) de *aliō uorsum.

cf. aboleō.

Le nominatif sans désinence ali-sert de premier terme de composé à des formations pronominales et adverbiales auxquelles il donne ou dont il accentue la valeur indéfinie : aliquis, -qua, -quid « quelqu'autre que moi, quelqu'un » et ses adverbes dérivés : aliquando, aliquamdiū, aliquot, aliquoties; aliquantum, M. L. 344 a; aliquantisper; alicubi, alicunde, aliunde.

aliuta adv. archaïque qui a conservé dans son second

terme la forme uta (v. ut) correspondant à ita.

Alius est peu représenté dans les langues romanes, où alter en a pris la place; aliquis s'est maintenu à l'acc. aliquem et au n. aliquid; un composé de aliquis. *alicūnus, a eu une assez grande fortune; enfin, des formes adverbiales alicubi, aliōquī, aliōrsum, aliquandō, aliubi, aliunde se sont maintenues sporadiquement. Cf. M. L. 315 b, 338, 339, 342, 345, 347, 349; B. W. sous ailleurs; et aucun, aussi sous si.

b) alienus, -a, -um, dérivé de alius, « qui appartient à un autre, d'autrui, étranger », correspondant au gr. άλλότριος. S'oppose à suus, cf. aes alienum, ou, absolument, alienum; à proprius : aliena uerba. Peut être accompagné d'un complément précédé ou non de ab, « étranger à ». Par extension, du sens de « étranger » on passe aussi au sens de « hostile » : aliena mens. De là : aliēnō, -ās, -āre (= ἀλλοτριῶ) « éloigner, rendre étranger » (avec tous les sens du mot français ; dans la langue médicale, alienātus « aliené »), ses dérivés, et son composé abaliēnō = ἀπαλλοτριῶ. M. L. 339 a.

Aliënigena (et -genus) d'après indigena; aliënilo-

quium, latinisation savante de άλληγορία.

Alienus est conservé en sarde et dans les langues hispaniques, M. L. 340. La formation de l'adjectif n'est pas claire; v. Stolz-Leumann, Lat. Gr.5, p. 224 : de *ali-īnus avec dissimilation?

c) alter, -tera, -um (rac. *al- + suffixe de comparatif *-tero-, cf. gr. έ-τερος), a pris, d'après alius, la flexion des démonstratifs, gén. alterius, dat. alteri (osq. altrei). Mais le neutre est resté alterum. La langue populaire emploie le gén. alterī et le dat. alterō, alterae, cf. Thes. I 1730, 52 sqq. : « l'un des deux; l'autre (en parlant de deux) »; « l'un... l'autre » et « le suivant » (dans les computs de temps, die altero « le lendemain », T.-L. 3, 33, 1, anno trecentesimo altero quam condita Roma erat). Souvent en corrélation avec unus, dans le sens de « le second ».

Alter signifie souvent « un autre » par opposition à un individu déterminé, c. g. Lex XII Tab. ap. Gell. 21, 1, 12, si iniuriam alteri faxit. Ce sens explique l'emploi du pluriel alteri dans un exemple comme Acc., Trag. 345, quod miser est, clam esse censet alteros, où alteros a le même sens que cēteros. D'autre part, dès l'époque impériale, alter s'emploie comme alius, et concurremment avec lui, ci. Thes. I 1741, 35 sqq., de même qu'alius remplace alter, e. g. Carm. Epigr. 52, 6, horum (scil. gnatorum duorum) alterum in terra linquit, alium sub terra locat. Aussi alter, qui avait plus de corps, s'est-il substitué généralement à alius dans les langues romanes, cf. M. L. 382; B. W. s. u. Sur l'ensemble de l'évolution, v. Meillet, lat. alter, Homenaje a M. Pidal, p. 109 sqq.

Enfin, alter se dit souvent par euphémisme pour indiquer qu'une chose arrive autrement qu'elle ne devrait : alter et pro non bono ponitur, ut in auguriis altera cum

appellatur auis, quae utique prospera non est; sic aliter nonnumquam pro aduerso dicitur et malo, P. F. 6, 16.

De là : altero, -as : alterer, falsifier, M. L. 383; et le composé ancien adultero « altérer, corrompre », puis spécialement « corrompre une femme », adulterare matronas Suét. Aug. 67; et puis absolument « commettre l'adultère », μοιγεύω (le sujet étant le plus souvent un homme). M I. 206.

Sur adultero ont été faits adulter, a, que l'étymologie populaire explique par quod et ille ad alteram, et haec ad alterum se conferunt. P. F. 20, 5, et adulterium. M. L. 205 et 207, irl. adaltair; adulteratio a altération »; adulterīnus « faux »; -a signa dicuntur alienis anulis facta, P. F. 25, 26.

Autres dérivés et composés : alternus : alternatif, un sur deux ; et ses dérivés, dont alternitas, terme de grammaire transcrivant le gr. ἐπαλλότης; alternamentum

(Claud. Mamert.).

altercor, -āris (et arch. alterco, -ās; la forme déponente est peut-être faite d'après rixor), sans doute dénominatif d'un adjectif *altercus, doublet de alternus (cf. unicus, canus et cascus), verbe de la langue juridique, indiquant les propos que les plaideurs échangent et les dispositions qu'ils font tour à tour; d'où le sens de « se quereller, se disputer »; cf. Quint. 6, 3, 4, Cicero et in altercationibus et (in) interrogandis testibus plura quam quisquam dixit facete, et P. F. 6, 25, altercatio: iurgatio. Tardifs : altercābilis, -cātōrius.

alterās, adv. arch. remplace par aliās; altrimsecus (encore en deux mots dans Plaute), puis altrinsecus = ἐτέρωθεν, arch.; altrouorsum (arch.); alteritas: formation de basse époque sur le modèle de éreporne.

alter uter « l'un des deux, l'un ou l'autre », juxtaposé (correspondant, pour le cas de deux personnes, à aliquis) dont les deux termes se déclinaient à l'origine et qui a tendu à devenir un composé dont le second terme seul s'est décliné.

Le composé alterplex glosé duplex ne figure que dans

Festus : création de grammairien?

Lat. alius, ombr. arsir, osq. allo fem. « alia » ont leurs correspondants dans v. irl. aile, got. aljis, gr. άλλος, tous mots signifiant « autre » par rapport à plusieurs. Le nominatif-accusatif neutre aliud est ancien, cf. gr. έλλο, got. aljata. On a une forme avec l, élargie par un suffixe, également en tokharien : tokh. A ālak m., ālyak f., tokh. B alyek a alius quis », cf. Pedersen, Groupement des dial. i.-e., p. 26. Pour arm. ayl (gen. ayloy), l'explication par *alyos n'est pas certaine. - En grec et en germanique, l'adjectif signifiant « autre » par rapport à un seul, et pourvu du suffixe *-tero-, a pour radical n-, et non l-; on a ainsi got. anpar, gr. ἄτερος (qui a été altéré en Éτερος en attique et en ionien, cf. Meillet, BSL, 68, p. 95) de *nteros; ces adjectifs ont des correspondants en indo-européen oriental : lit. añtras, v. sl. vătoră. Mais la forme alter n'a de correspondant qu'en italique : cf. osq. alttram «alteram», atrud « altero », qui doit être un ancien *al-tero-; rien, en tout cas, n'oblige à partir de *ali-tero-. Cette formation italique tient sans doute à ce que l'italo-celtique, qui a largement tiré parti du radical î- pour indiquer l'objet éloigné (v. ille), n'a gardé aucune forme claire du radical n- de sl. onu, etc.; le celtique n'a non plus aucun représentant du groupe de got. anpar, etc. Inversement, l'indo-iranien, où l ser-

vait à désigner l'objet éloigné, n'a, en face de lat. alius. que le type à radical n : skr. anydh, etc. Le suffixe *-tero- a cessé de bonne heure d'être clair en latin : uter n'v est plus analysable, non plus que cēterī; et les formes analysables telles que ul-te-rior, ci-te-rior, etc., ont recu le suffixe du « comparatif » latin ; c'est ce qui fait que. en latin vulgaire, alter a pu aisément perdre sa valeur propre et céder à la pression qui résultait des formes telles que alterius, alteri substituées à alīus (gén.), alii (datif) ambigus. - Quant à ali- de v. lat. alid et de ali-quis, ali-cubī, etc., on n'en a pas, hors du latin, de correspondant certain, sauf gall, eil « autre » : cependant. il y a là quelque chose d'ancien; cf., au premier terme de composés, medi- en face de medius, le -i- n'ayant pas nécessairement une communauté avec -yo-; cf. skr. rirá-, mais rji- au premier terme de composés.

aliuta : v. alius.

allec, allex : v. hallēc.

alleluia: transcription du gr. biblique άλληλουία, dont a été tiré à basse époque alleluiaticus, -cum.

allers : v. ars.

almus : v. alō.

alnus, -ī f. : aune, et, par métonymie, objet fait en aune, spécialement « barque » (poét., cf. abies). - Ancien; l'adjectif alneus est dans Accius. Panroman (souvent sous des formes dérivées ou altérées). M. L. 376; B. W. s. u.

Dérivés : alneus, -a, -um; *alneus, -i, M. L. 375; alnētum : aunaie, alnētānus (CGL VI, 205, 51, conservé en italien et dans les dialectes italiens, M. L. 374; alnīnus (tardif), M. L. 375 a.

Cf., avec même sens, v. angl. alor; v. h. a. elira (d'où erila > Erle); lit. elksnis, alksnis et aliksnis; v. serbe jeltxa; pol. olcha. Le détail du mot diffère d'un groupe linguistique à l'autre, comme dans la plupart des noms d'arbres : v. acer.

alo, -is, -uī, altum (alitum), -ere: nourrir (dē nūtrīce. sens ancien, mais rare ; dē cibō, dē terrā). Souvent joint à ēducāre, augēre; s'emploie au propre comme au figuré, à l'actif comme au médiopassif. - Ancien et usuel ; mais a subi la concurrence de nūtrio, qui l'a remplacé dans les langues romanes. — Le pcp. altus s'est spécialisé dans le sens de « haut » (qui a grandi) et n'a plus de rapport sémantique avec le verbe; aussi a-t-il été remplacé par alitus, cf. Diom., GLK I 375, 14, alor, aleris, altus sum. Sallustius (Iu. 63, 3) « Arpini altus ». Melius est autem dicere uitandae ambiguitatis gratia « alitus ». Nam et alimenta dicuntur. Les auteurs anciens n'emploient que altus, cf. Thes. I 1706, 37 sqq.

Dérivés : almus : nourricier, d'où « bienfaisant » (cf. gr. τρόφιμος). Épithète de déesses (Vénus, Cérès, Maia), de parēns, genetrīx, nūtrīx; joint aussi à ager. uitis, übera, cf. Thes. I 1704, 27 sqq.; alumnus; alumna (ancien pcp. médiopassif substantivé) : nourrisson (= Ιτροφιμός, cf. Serv., Ae. 11, 33); et à basse époque « nourricier, -ère », cf. Non. 242, 32 ; et aussi « esclave né dans la maison » (= θρεπτός, et remplace uerna); de là alumnula f.; alumnor, -āris (tardif); alimentum (surtout au plur.) : aliment, nourriture,

d'où alimentarius; alimento, -as (Chir.); alimo, -onis (Gloss., Plac., Anth.); alimonia (-monium) « nourriture » (Varr. et 11e s. de l'Empire); alitudo, -inis (ale-) f., corporis pinguēdō, P. F. 25, 10 (de Caton?); Gloss.; alitura (Gell.); aleber (-bris), -bris, -bre (Gloss. et P. F. 23, 17 -bria, bene alentia; cf. salūber); alibilis; altor, altrix : rares et surtout poétiques, uerba... accommodata... historico aut poetae, Fortun., Rhet. 3, 4, p. 123 (ni al(i)tio, ni al(i)tus n'existent); altilis : qu'on nourrit. qu'on engraisse (se dit surtout de la volaille); de là altilia, -ium; altilitas (Gloss. Plac.), altiliārius

alō

De alō il y a un inchoatif alēscō « se nourrir », d'où « grandir, croître », attesté par Varr., Cens. 14, 2, adulescentes ab alescendo sic nominatos, et dans le composé coalesco. -is. -lui, -litum « grandir ensemble, se coaliser ». C'est également de alēsco que dérive alētūdo.

En composition, le verbe a le vocalisme o, u: abolēscō, adolēscō, adulēscō, etc.; de même, un substantif -olēs figure dans ind-olēs, sub-olēs, prolēs. Les anciens, pour expliquer ces formes, supposent l'existence d'un închoatif olesco; ainsi Festus. 402, 19, suboles ab olescendo, i. e. crescendo, ut adolescentes quoque, et adultae et indoles dicitur...; et P. F. 5, 12, exoletus qui excessit olescendi, i. e. crescendi, modum; et inoleuit, i. e. creuit; cf. aussi olesco. Thes. Gloss. emend. s. u. Mais adolēsco, adulēsco peuvent représenter phonétiquement *adalēscō, comme indolēs, subolēs, prolēs peuvent être composés de *ind-alēs, *sub-alēs, *pro-alēs; *alēs étant à alō, comme caedēs à caedō. Il est donc inutile, et sans doute erroné, d'admettre des simples *oles, *oleo (cf. aboleō), *olēscō qui ne se rencontrent pas dans les textes. abolēsco, -is, -ēuī, -ere : vieillir, se perdre, être aboli;

adolēsco, -is, adolēuī, adultum, adolēscere : grandir. Le vocalisme u est plutôt réservé à adulēscēns substantivé « jeune homme » et à ses dérivés adulescentulus et adulescentia, qui désigne une période intermédiaire entre pueritia, et iuventus, qui chez les hommes va de quinze à trente ans environ. Le fait que adulescentula sert de féminin à adulēscēns s'explique d'abord par ceci qu'un participe tel que adulēscēns ne comporte par lui-même aucune forme féminine, mais on a aussi remarqué que gr. παιδίσκη sert de féminin à παῖς, lit. tarnáité à tarnas, et même lat. ancilla, puella à *anculus, puer. Le participe adultus signifie « qui a grandi, adulte ». M. L. 189 a.

exolēsco, -is, -ēuī (T.-L., -uī Charis.), -ētus, -ēscere : 1º cesser de grandir; 2º tomber dans l'oubli, devenir hors d'usage; mourir (Colum., Apul.). L'époque républicaine ne connaît que exolētus (avec vocalisme différent de celui de abolitus et de adultus, d'après crētus, cf. obsolētus?); cf. P. F. 70, 17, exoletus qui adolescere, i. e. crescere desiit (cf. 5, 12, cité plus haut) ; exolēta uirgō, dit Plt. d'après Prisc., GLK II 490, 1. C'est seulement à l'époque impériale qu'on voit apparaître des formes personnelles du verbe (Tite-Live, Tac., Plin., Suét.). -Il semble qu'il y ait eu contamination avec obsolesco et que exolētus ait été rattaché dans le sens de « passé de mode » à soleō. C'est par ce sens de « passé de mode, vieilli » qu'on serait arrivé à celui de exolētus « mignon » (e. g. Cic. Mil. 21, 55), cf. scortum exolētum, Plt., Poen. 17. C'aurait d'abord été une épithète injurieuse, appliquée à un mignon, ou une prostituée « hors d'âge », qui ensuite aurait servi à désigner l'espèce entière. Mais d'autres influences sont possibles, notamment celle de aboleō; et il est difficile de retracer l'origine et l'histoire d'un terme d'injure comme exolētus.

inolēscō, -is, -lēuī, inolitus, -ēscere : 1° se développer dans, s'enraciner ; 2° implanter, enraciner (transitif). Ne semble pas attesté avant Vg. et Colum.

On trouve aussi, mais rarement, perolesco « achever de grandir » (Lucil.) et subolesco « naître à la suite, former une lignée ».

Indolēs a signifié d'abord « accroissement ». Il est glosé incrēmentum dans P. F. 94, 12. Il a pris le sens de ingenium « nature intime ». Il se dit des hommes et des plantes (i. frāgum, pecudum, Tite-Live 38, 17, 10; i. arbōrum, Gell. 12, 1, 16). Mot classique, mais rare. Les gloses montrent que l'étymologie populaire le rapprochait de dolor, indolēns; elles l'expliquent, en effet, par actas iuuenalis quae dolorem nescii. D'autre part, *indolēsco (correspondant à adolēscō) se serait confondu avec indolēscō « souffrir ». Aussi le verbe n'est-il pas attesté.

Subolēs (écrit aussi sobolēs avec assimilation régressive) désigne « le rejeton » (= surculus), puis « la descendance ». Proles est synonyme de progenies « descendance, progéniture ». Subolēs et proles sont tous deux rares, archaïques et poétiques, cf. Cic., De Or. 3, 38, 153. Mais proles a un dérivé ancien proletarius (pour lequel il n'est pas nécessaire d'imaginer, avec Bréal et Bailly, un intermédiaire *proletum hypothétique; proletarius, comme sālitārius, est analogique des autres adjectifs en -tārius dont le t appartenait au radical, et la formation est la même que dans fr. cloutier, ou lat. diuturnus d'après nocturnus), qui est resté vivant grâce à son emploi dans la langue politique, où il a servi à désigner les citoyens de la dernière classe, qui ne fournissent à la cité d'autre ressource que leur progéniture, cf. P. F. 253, 6; Gell. 16, 10; Cic., Rep. 2, 22, 40. — Les gloses ont aussi improles ou improlis, -lus « qui nondum uir est », cf. P. F. 96, 7, synonyme de impüber.

alo a des correspondants exacts en celtique, où le vieil irlandais a, par exemple, no-t-ail « qui te nourrit ». et en germanique, où l'on a le verbe v. isl. ala, v. angl. alan « nourrir », got. alands « ἐντρεφόμενος »; l'adjectif v. angl. eald, v. h. a. alt « ancien », qui a le même vocalisme, montre que l'a de lat. alō et de v. angl. alan est un ancien a; le gotique a, de plus, un participe alips « σιτευτός ». Le sens de got. alpeis, v. sax. ald « vieux » ne concorde pas exactement avec celui de lat. altus; mais on voit par là que l'adjectif en *-to- tendait, au moins dialectalement, vers une spécialisation de sens; cf., du reste, lat. ad-ultus et le verbe ad-olesco. Il n'y avait ni ancien parfait ni ancien aoriste; car l'irlandais a le prétérit ro alt « il a mangé », tandis que le latin à aluī. Le rapprochement de l'épithète hom. αν-αλτος « insatiable » est incertain. Mais on ne saurait séparer les formes bâties sans doute sur des thèmes verbaux à *-dhe/o- et à *-de/o- suffixé : hom. ἤλ-δ-ανε (et att. ἀλδαίνω), hom. άλ-δ-ή-σκοντος « croissant », hom. άλ-θε-το « il a guéri » et ἀπ-αλ-θ-ή-σεσθον « vous guérirez », ion. άλ-θ-αίνω et άλ-θ-ήσκω L'-ē- qui figure dans lat. ad-ol-ē-scō est du même type que celui qu'on a dans hom. ἀλ-δ-ή-σκοντος; la constance de -ē- dans les formes latines exclut l'hypothèse d'un ancien causatif du type de moneo, monui, monitus. - Les formes latines

alimentum, etc., indiqueraient une racine dissyllabique; mais altus ne concorde pas.

alogiō, -ās, -āre : a rationis tramite deviare (Aug., Ep. 36). Emprunt tardif au gr. ἀλογέω.

aloxinum, -ī (aloxanus, alosanus) n.: absinthe. Mot très rare et de basse époque, sans doute étranger. M. L. 377; B. W. sous absinthe; germ. v. h. a. alahsan.

alpha indécl. : transcription du gr. τὸ ἄλφα, usité dans la latinité impériale (Mart. 2, 57, 4) au sens de

alphabētum, -i n.: transcription du gr. ἀλφάδητος, employé dans la langue de l'Église à côté de abecedārius.

alpus: album... Sabini tamen alpum dixerunt. Vnde credi potest nomen Alpium a candore niuium uocitatum, P. F. 4, 8. La forme alpus dénonce peut-être une pronociation étrusque. Le rapport entre alpus et Alpēs est sans doute imaginaire.

alsius, alsitō : v. algeō.

_ 24 _

altāria, -ibus (sg. altāre rare et tardif; sur altāria ont été refaits altarium [langue de l'Église] et même altar et altāris) n. pl. substantivé d'un adj. *altāris, -e ou *altārius, de alo? : autel sur lequel on brûle les offrandes. Altaria sunt in quibus igne adoletur, P. F. 5. 14; altāria est joint a adolēre, Lucr. 4, 1237; Vg., Ae. 7, 71, castis adolet dum altaria taedis, etc., cf. Thes. I 793, 80 sqq. Le rapprochement avec altus est dû sans doute à l'étymologie populaire et au fait que les autels élevés aux dieux d'en haut étaient surélevés : « — ab altitudine sunt dicta quod antiqui diis superis in aedificiis a terra exaltatis sacra faciebant; diis terrestribus in terra, diis infernalibus in effossa terra », P. F. 27, 1; cf. Serv., ad Ae. 2, 215, superorum et arae sunt et altaria, inferorum tantum arae. De là vient que altare désigne parfois la partie supérieure de l'autel et est glosé ἐπιδωμός. Pour la différence avec āra, v. ce mot. — Ancien, usuel, adopté par la langue de l'Église et panroman, cf. M. L. 381, B. W. s. u., et celt. : irl. altoir, gall. allawr.

On rapproche la racine de adoleō. Le suffixe est -āli-, avec la dissimilation normale de l.

altellus: — Romulus dicebatur, quasi altus in tellure, uel quod tellurem suam aleret; siue quod aleretur telis; uel quod a Tatio Sabinorum rege postulatus sit in conloquio pacis, et alternis uicibus audierit locutusque fuerit. Sicut enim fit diminutiue a macro macellus, a uafro uafelus, ita ab alterno altellus, P. F. 6, 29. Origine et sens également obscurs.

alter, alterā : v. alius.

altercum, -I (altercus?), et alterculum n.: jusquiame (Plin.); glosé aussi ἀνεμώνη, CGL II 15, 20. — Altercum, quod Graeci ὑοσκόαμον uocant, qui biberunt... mente ablienantur, cum quadam uerborum altercatione: inde hoe nomen herba trahit altercum, Scrib. Larg. 181. Étymol. pop.?

altus, -a, -um: proprement participe passé de alō; altus ab alendo dictus, P. F. 7, 5. Mais de tout temps l'adjectif signifie seulement « haut » et « profond », en face de excelsus, qui désigne seulement la hauteur. Parroman dans ce sens, M. L. 387, B. W. sous haut (d'après

all. hach), et celt.: irl. alt, gall. alt. De là altitūdō, -inis f., remplacé en roman par *altitia, M. L. 386.

Le n. altum désigne la haute mer ; de ce sens dérive altānus, -ī m. : autan, vent qui vient de la haute mer, M. L. 380. B. W. s. u.

En bas-latin apparaissent altō, -ās, remplacé, du reste, en roman par altiō, -āre (cf. M. L. 385, et Thes. s. u.); altēscō, altificō (Ital.).

Alté est peut-être tiré de exaltő « exhausser, relever », qui semble un peu plus ancien (Col., Sén.), d'où exaltātiō (langue de l'Église), exaltātīuō (Cassiod.). Altiāre est sans doute bâti sur le comparatif, cf. leuiāre, ampliāre; d'où *exaltiāre, M. L. 2935.

altiusculus: un peu plus haut (Suét.); peraltus (T.-L.). Composés en alti- dont la plupart traduisent des composés grecs en ὑψί- (comme altithronus = ὑψίθρονος); quelques-uns sont proprement latins, par exemple le terme de rituel altilāneus: de haute laine.

Pour l'étymológie, v. alō.

alucinor, -āris, -ārī (et hal(l)ucinor, graphie tardive; l'h initial semble adventice comme dans honera, honustus, cf. Gell. 2, 3, 3; la quantité de l'a et de l'u n'est pas connue): dormir debout, rêver, divaguer. Verbe rare; non attesté avant Cic., ne reparaît plus avant Colum. — Dérivé de gr. àlveu par Cloatius Verus, cité par Gell. 16, 12, 3. Formé sans doute comme uāticinor, ratiocinor, etc.

Dérivés : alucinātio et alucinātor (dans Festus).

alueita, -ae (f.?): moucheron, cousin (un seul exemple attribué à Pétrone par Fulgence).

alueus, -I m. (et alueum n. tardif, cf. Thes. I 1789, 18 sqq.): vase de bois, cuve, auge; cf. CGL V 439, 3, lignum excauatum in quo lauantur infantes; Plin. 16, 53, alueis ualidi roboris; 24, 67. Puis « cale d'un vaisseau, lit d'un fleuve, table à jeu (cf. alueolus) ». A basse époque, confondu parfois avec aluus. Ancien (Gat.), usuel. M. L. 392 (alueus, albeus, -uea, -bea), B. W. sous auge.

Dérivés: alueolus (alueolum, P. F. 7, 17), M. L. 391; alueāria, -ium n. pl., d'où alueārium, -ī n.: ruche, M. L. 390 a; alueātus: creusé en forme de canal; alueolātus. Cf. aussi M. L. 393, *alvīna.

Pour l'étymologie probable, v. aluus. — Pour l'emploi au sens de « ventre », on verra sous uenter que les noms de cette partie du corps sont sujets à beaucoup de renouvellements.

alum, -I n. (alus [ha-] m.): plante mal identifiée (cotonea chez les Vénètes, σύμφυτον πετραῖον chez les Grecs), peut-être la grande consoude (cf. Philologus 91, p. 449 sqq.). Sur les différents noms de cette plante, v. Scribonius Largus, 83: symphiti radix (= conferua, soldago, herba consolida) quam quidam inulam rusticam uocant, quidam autem alum Gallicum. André, s. u.

V. it. alo, vén. luganico. V. ālium et halus.

alümen, -inis n. : alun. Non attesté avant Claudius Quadrig. Panroman, sauf roumain, M. L. 389, et germ. : ags. alifne; celt. : irl. ailim, gall. elyf. Cf. bitümen, et comme celui-ci sans doute mot étranger.

Dérivés : alūminārius, -ī; alūminātus (ex-), -minō-

sus. Peut-être faut-il y rattacher alūta, -ae f.: cuir assoupli avec l'alun, peau souple (déjà dans Caton?), M. L. 390, d'où alūtācius, -a, -um.

Le seul terme qui se laisse rapprocher est un mot grec occidental : ἀλύδ (ο) ιμον πικρὸν παρὰ Σώφρονι Hes.
Terme technique d'origine obscure.

alumnus : v. alō.

alūta : v. alūmen.

alutiae, -ārum?, mot obscur (ibérique?) qui figure dans un seul passage de Pline, 34, 157, in aurariis metallis, quae alutias (alutia codd. deter., aluta Hardouin), uocant. Cf. talutium.

aluus, -I f. (m. anté- et postclass.): 1º ventre ou plutôt cavité intestinale (de l'homme et des animaux), cf. Gic., N. D. 2, 136; Isid., Diff. 1, 38, aluus interius receptaculum cibi est quo sordes defluunt, et CGL II 351, 41, aluus: χοιλία ἡ ἔσω A ce sens se rattache aluīnus: qui a le flux de ventre (Plin.) Se dit aussi pour uterus, cf. P. F. 17, 18, aluus, uenter feminae; 2º ruche. Mais, dans ce sens, aluārium (singulier rare et refait sans doute secondairement sur le pluriel), aluāria, -ium est plus fréquent. — Ancien, usuel, technique. Non roman. Cf. alueus.

Sans doute apparenté à gr. αὐλός, αὐλών, lit. aulȳs, avilŷs « aluus apium ». Pour la métathèse, dans un mot de caractère technique et populaire, cf. neruus et νεῦρον, et les articles paruus, taurus.

ama (ha-), -ae f.: vase, récipient; en particulier, seau à incendie. Emprunt ancien (Caton) au gr. ἄμη. L'h, sporadique, est dû sans doute à l'influence mécanique de hamus. Diminutif: (h)amula (Colum.).

Le simple subsiste dialectalement en français sous la forme aime; hamula dans les dial. ital. et en provençal, M. L. 4014 et 4024; les deux en germ. : m. h. a. âme « Ohm », v. angl. amol.

amāracus, -ī m.: marjolaine; adj. amāracinus. Emprunt (depuis Lucr., Catul.) au gr. ἀμάροχος, M. L. 398.

amārus, -a, -um: amer, sens physique et moral. Traduit πικρός et δριμός. Souvent joint à tristis, opposé à suāuis, dulcis. En jeu de mots fréquent avec amor, amāre, cf. Plt., Ci. 48, an amare occipere amarumst? — Ancien, usuel. M. L. 406.

Dérivés : amārulentus, renforcement de amārus (Gell., Macr.), d'après lutulentus, etc.; amāror, -ōris m. (rare, arch.); amāritūdō (fréquent), M. L. 405; amāritia (Gloss.), M. L. 403; amārittēs (ά. λ. Catul.), amaritās (Vitr. et Gloss.). M. L. 402 c; B. W. sous amertume.

Apparaissent en bas latin: amāriter, amārō, -ās; amārēfaciō; amārēscō, -is, M. L. 400; amāricō, -ās (Itala, trad. παραπακραίνω), id. 401, d'où amāricōsus, id. 402, *amāricus, id. 402 a; amāritōsus; amarizō (hybride latin-grec de Plin.-Val. d'après πακρίζω); amārificō; amāricidō (Diosc.); amārifolium (Gloss.), M. L. 402 b; examāricō (cf. exacerbō); amārola f., v. André, s. u.

On rapproche skr. amlah « aigre », suéd. et v. néerl. amper « aigre » (all. Ampfer « oseille »). Comme le remarque déjà Aulu-Gelle, 10, 5, 3, la formation rappelle celle de auārus à côté de aueō; elle n'est pas représentée autrement.

amāta, -ae f.: « uirgo uestālis ». Cf. Gell. 1, 12, 19, amata inter capiendum a pontifice maximo appellatur, quoniam quae prima capta est hoc fuisse nomen traditum est. Cf. le nom de la femme de Latinus et mère de Lavinie Amāta, le gentilice Amātius auquel on peut comparer l'étrusque amôni.

Certains voient dans amāta le participe passé passif de amō et dans la formule prononcée par le pontife « ita e, amata, capio » une sorte de prise de possession de l'épouse par l'époux; interprétation qui s'accorde mal avec le sens de capiō et, du reste, avec l'âge où l'on choisit les vestales (entre six et dix ans, cf. Gell. ad 1.). Du reste, capiō se dit également du choix des prêtres masculins, flamines de Jupiter, pontifes, augures. L'explication d'Aulu-Gelle est la meilleure: capi autem uirgo propterea dici uidetur, quia pontificis maximi manu prensa ab eo parente, in cuius potestate est, ueluti bello capta abducitur.

ambactus, -I m.: — apud Ennium (A. 605) lingua gallica seruus appellatur, ... seruus ambactus, i. e. circumactus dicitur, P. F. 4, 20; dans César, B. G. 6, 15, 2, il est également appliqué aux Gaulois. Mot étranger — non pas mot d'emprunt.

Sont à rapprocher ambascia, qu'on lit dans la lex Burg, et la lex Sal., cf. M. L. 408 a, ambactia et abantonia, synonyme de ancilla, qu'on lit également lex Sal. cap. VI 5. V. B. W. sous ambassade.

Substitut gaulois de i.-e. *ambhi-k**olos; v. sous anculus

ambāgēs, -um f. pl. (le singulier n'apparaît qu'à partir d'Ov., à l'ablatif ambōgē): « sinuosités, détours » et, au sens moral, « circonlocutions, ambages », cf. Plt., Ps. 1255, quid opust me multas agere ambages? Doublet tardif ambōgō, -inis; adj. ambōgiōsus, Gell. 14, 1, 33.

De $amb + \bar{a}g$ -, forme à voyelle longue de la racine de $\ddot{a}g\ddot{o}$, sans doute élargissement d'un ancien nom racine; cf. cont $\ddot{a}g\ddot{e}s$, cont $\ddot{a}gium$ en face de $tang\ddot{o}$ avec \ddot{a} . Même forme dans $ind\ddot{a}g\ddot{o}$. V. $ambig\ddot{o}$ sous $ag\ddot{o}$. — Ancien, usuel, mais ignoré de la prose classique. Le sens propre n'est pas attesté avant Virgile. Sans doute ancien terme technique. Non roman.

ambar, -aris n. : ambre gris. Un exemple tardif dans Carm. Epigr. 796. Venu sans doute de l'arabe. Cf. nectar.

ambascia : v. ambactus.

ambi-, amb-, am-, an-: particule attestée seulement comme premier élément de composé. Une trace de son emploi comme préposition est encore dans Charisius, GLK I 231, 11, qui cite am fines, am segetes (cf. P. F. 19, 16, amsegetes dicuntur quorum ager uiam tangit). Pour le sens, cf. P. F. 4, 22, am praepositio loquelaris significat circum, unde supra seruus ambactus, i. e. circumactus dicitur. Le sens est plutôt « de chaque côté de » que « autour » (circum et gr. περί) proprement dit.

Ambi- ne figure plus que dans des mots archaïques conservés par les grammairiens et les glossateurs : ambiaxium (l. ambaxium?) dans P. F. 24, 11; ambiaxioque circumeuntes cateruatim, de ambi- + axium, apparenté à agere ou à axis?; ambiegnus (ambignus Fulg.), cf. agnus; et sans doute ap. Varr., L. L. 7, 43, ancilia ab

ambecisu (qu'il faut vraisemblablement lire ambicisu); ambilustrum (Servius); cf. Ambiuius.

Ambidēns semble une création de Festus faite pour expliquer bidēns sur le modèle de ἀμφόδους; ambidexter est une transcription tardive de ἀμφοτεροδέξιος; ambifūrius, riam (d'après bifūriam) ne sont attestés qu'à partir d'Apulée; ambigenus est dans Eugène de Tolède, ambimanus dans les gloses. Ces formes se rattachent à ambō, et non à ambi-.

Amb- est la forme normale devant voyelle: ambāctus, ambāgēs, ambaruālēs, ambegnī, ambedō, ambiguus, ambiō, ambulō, amburbiālēs, ambustrs; am-, an- s'emploie devant consonne: ancīle (?), ancīsus, anculus, ancilla, amfāriam, anquīrō, amiciō, amplector, ampterminī, amputō. Pour anceps, v. ambō.

Le préverbe latin amb-, de amb-ūrō, amb-ustus, etc., est évidemment apparenté à gr. ἀμφι. A côté de *ambhi, ainsi attesté, le celtique et le germanique ont *mbhi : v. irl. imb-, imm-, v. h. a. umbi « autour ». Le skr. abhi est ambigu pour la forme et pour le sens (cf. lat. ob); le gotique a bi « près de »; le sens de « autour » n'est net et constant que dans les formes comprenant une nasale visible comme gr. ἀμφί et v. h. a. umbi. — Le b de ombr. amb-oltu « ambulātō » est issu de f, comme on le voit par osq. amfret « ambiunt », en face de ombr. amprehtu « ambītō », ambretuto (plur.); v. anfractus; toutefois, Vetter, Hāb., p. 11 et 183, explique amfret par *am-feret et amprehtu par *am-prae-itō. Une forme am- est dans osg. amnúd « circuitū ».

ambieus : poisson inconnu (Polem. Silu.). Peut-être

ambigō; ambiguus, -a, -um: v. -agō.

ambiō, -īs, -īuī, -ītum, -īre : aller autour, faire le tour de ; spécialisé dans la langue politique en parlant de candidats qui briguent une magistrature et font leur cour aux électeurs, cf. Varr., L. L. 5, 28, qui populum candidatus circum it, ambit. Cette restriction du sens a contribué à détacher le verbe de eō, dont îl est un composé, pour le faire passer à la 4e conjugaison. Cf. Prisc., GLK II 547. 2. ambio ab « eo » compositum solum mutauit paenultimam e in i; itaque in -io quidem desinentium regulam seruauit in participio et supino, quippe producta paenultima; ambītus; in nomine autem differentiae causa in -eo terminantium regulam seruans corripuit paenultimam: ambitus. Ov., Tac., Plin. emploient ambibat. Pline a encore ambībunt; mais dès Velléius se répand l'imparfait ambiebam, et Sénèque, dans Œd. 505, a un futur ambiet. Mais ambitus, ambitio ont gardé l'i de itus,

Ambitus et ambitiō se sont différenciés dans l'usage: ambitus est surtout employé au sens propre « chemin qui fait le tour de; pourtour » (cf. Varr., L. L. 5, 22); sens resté dans la langue des arpenteurs et géomètres, e. g. CIL V 506, 8 suppl., locus cum ambitu datus, cf. Pomp. Dig. 47, 12, 5; P. F. 5, 6; 15, 20; et M. L. 410. Le sens de « brigue » est rare, quoique attesté (ad Herenn. 2, 27, 43). — Ambitiō, dans toute la langue classique, n'a d'autre sens que « brigue, ambition ». Le sens propre n'apparaît qu'à basse époque, chez les archasants, et semble recréé par affectation étymologique.

 D_e même pour ambitiosus, qui signifie presque uniquement « intrigant, ambitieux ».

On trouve en bas latin ambītor, -ōris m.; ambitādō, inis f. «évolution»; et en roman *ambitāre, M. L. 409; esp. et port. andar, etc.; *ambitānus, fr. andain, B. W. s. u.; un composé exambiō dans la langue de l'Église. V. les formes osco-ombriennes sous ambi.

ambō, -ae, -ō: collectif duel, employé à l'origine pour désigner deux individus ou deux objets envisagés comme un ensemble dont les deux éléments sont conjc.ints, au contraire de uterque, ce qu'indique, inexactement, d'ailleurs, le passage de Charisius, GLK I 65, 26, ambo... non est dicendum nisi de his qui uno tempore quid faciunt, ut puta Eteocles et Polynices ambo perierunt, quasi « una ». Romulus autem et Africanus non ambo triumphauerunt, sed uterque, quia diuerso tempore. Le sens est donc « tous les deux, les deux ensemble », e. g. Lex XII Tab. ap. Gell. 17, 2, 10, cum perorant ambo praesentes. Mais a été souvent confondu avec uterque, c. g. Vg., B. 7, 4, ambo florentes aetatibus, Arcades ambo (d'après Théocr. 8, 3); Ov., F. 6, 287, utraque nupserunt, ambae peperisse feruntur.

Ancienne forme de duel, que le latin a rendue commune aux trois genres (ambō fém. dans Plt., Gi. 525); le nominatif ambae peut, comme duae, être ancien; cf. le nominatif-accusatif féminin (et neutre) skr. ubhé, v. sl. obē. Mais l'influence analogique des autres adjectifs a déterminé la création d'un accusatif masculin ambōs, d'un féminin ambōs, ambōbus (cf. duās, duābus). La scansion ambō qui apparaît à partir de Valérius Flaccus est due à l'influence de duō. A basse époque apparaît même une forme ambī (comme duī), cf. Nips. Grom., p. 288, 12, in ambis lapidibus, et Virg., Gramm. Ep. 6, p. 46, 11. On trouve aussi ambō joint à duo; ainsi ambaduae dans le scoliaste d'Aratus, p. 296, 8; forme conservée en roman, cf. M. L. 411.

Au premier terme de composés, ambi- dans ambidēns, ambifāriam, ambiformiter (Arn.), ambiuium d'après les formes correspondantes en bi-; avec syncope, anceps.

Ambō répond à gr. ἄμφω et a aussi un correspondant en tokharien (tokh. B. ant-api « tous deux »). Le mot se laisse couper en *ambh-bhō. Pour le premier terme, v. lat. amb- dans amb-igō, amb-ulō, etc. Quant au second terme, got. bai « tous les deux », qui est passé à la flexion du pluriel parce que le germanique a perdu les formes nominales du duel, montre que i.-e. *bhō- désignait par lui-même « tous les deux »; les dialectes germaniques ont élargi cette forme simple de manières diverses. Le baltique et le slave mettent devant le représentant de *bhō les formes de la préposition qui répond pour le sens à gr. ἀμφι, lat. amb-, d'où lit. abù. v. sl. obā. L'indo-iranien a un autre renforcement, u-, d'origine obscure, d'où véd. ubhá, gâth. ubā. - Au premier terme des composés, ambi- = gr. άμφι-, comme $bi-=\delta(F)\iota-(v. sous duo).$

ambrices pl.: — regulae quae transuersae asseribus et tegulis interponuntur, P. F. 15, 16; lattes transversales introduites entre les chevrons et les tuiles d'une toiture. Technique.

Rappelle *imbrex*, *imbricēs*, dont il pourrait être, comme le suggère M. Niedermann, un doublet dialectal : *ambricēs* en face de *imbricēs* rappelle osq. *ana*-

friss =lat. imbribus (v., toutefois, imber). Pour le b en face de l'f, cf. $r\bar{o}bus$ en face de $r\bar{u}fus$.

ambrones, -um: — fuerunt gens quaedam Gallica, qui subita inundatione maris cum amisissent sedes suas, rapinis et praedationibus se suosque alere coeperunt... Ex quo tractum est ut turpis uitae homines ambrones dicerentur, P. F. 15, 29; cf. Thes. Gloss. emend. s. u. Sans exemple dans les textes.

ambūbāia, -ae f.: joueuse de flûte syrienne, par suite « femme de rien, prostituée »; cf. Porphyrion ad Hor. Sat. 1, 2, 1.

Le mot est originaire de Syrie, comme les femmes qu'il désigne : syr. abbūb « flûte », abbūbaj « joueur de flûte ». Non attesté avant l'époque impériale. Pour l'm de amb-, cf. sambūcus et sābūcus sambatus et sabbatus.

ambūbāia (-(e)ia), -ae f.: chicorée sauvage (Cels., Plin.). Autre nom de l'intubus (intuba). Ainsi appelée sans doute par mauvais jeu de mots: intubus intibus rapproché de tībia, tuba et par là de ambūbāia. V. André, s. u.

ambulo, -as, -aui, -atum, -are: composé ayant pour premier terme le préverbe amb-, et glosé, correctement au point de vue étymologique, περιπατώ ou circumeo. Le sens premier était « aller autour, faire un tour », d'où « se promener », encore fréquemment attesté depuis Plaute, cf. Thes. I 1872, 59 sqq. Dans la langue familière, à laquelle le verbe appartient spécialement (malgré l'emploi assez fréquent qu'en fait Cic., cf. Thes. I, 1870, 76 ; la poésic épique l'évite absolument peut-être en raison du crétique qu'il forme le plus souvent), s'emploie comme synonyme de eō, gradior, uādō avec le sens de « marcher (au pas) », « cheminer », « aller », et s'oppose à stō, sedeō, currō, cf. Gell. 16, 18, 14. Usité dans la langue juridique (cf. la formule in ius ambula), militaire et médicale (Thes. I 1874, 21 sqq.). Se dit quelquefois d'objets inanimés, cf. Cat., Agr. 1, 3, mare aut amnis, qua naues ambulant. Fréquent à basse époque, notamment dans la langue de l'Église (Itala, Vulg.), au sens physique et moral : a. in « marcher dans la voie de », a. in deo. - Bien représenté dans les langues romanes, où il a, avec uādō, suppléé īre. M. L. 412; B. W. sous aller.

Dérivés et composés : ambulus, conservé comme second terme de composé dans $f\bar{u}n$ -ambulus; ambulātio: promenade (abstrait et concret); ambulātiun-cula (Gic.); ambulātiun-forius (M. L. 413), -tūra f. « amble » (Vég., Chir.), -tus (Arn.), -tītus (n. pl. tītua); ambulācrum, ambulābilis (Boèce, trad. sans doute $\beta\alpha\delta\omega\tau\iota\iota\iota\acute{c}\wp)$, -tīlis (Vitr., St Aug.); ab-, ad-, de-, ex-, in-, ob-, per-, red-ambulō rarement attestés, et leurs dérivés (deambulācrum, etc., tardīfs).

amb-ulāre est un verbe durātif en -ā- précédé de préverbe, comme ē-ducāre, oc-cupāre. L'ombrien a une forme verbale sans le suffixe -ā- dans amb-oltu « ambulātō » (T. E. VI b. 52, sens contesté par Vetter, Hdb., p. 261) et le latin a alacer (v. ce mot). La forme radicale *el-apparatt en second terme de composé : ex-ul. Hors de l'italique une racine *el- « aller » est attestée en celtique (m. gall. el « qu'il aille », etc.; cf. Pedersen, Vergl. Gr. III 353). On a, en outre, rapproché gr. Δλάομα, lette aluōt

« errer », dont les sens sont trop différents, et, mieux. le groupe de gr. ἐλαύνω, ἐλάσαι, avec les formes élargies hom. ήλυθον, ion.-att. ήλθον (thèmes *el-u-, *el-u-dhe-, *el-dhe-), peut-être arm. eli « je suis monté, je suis sorti ».

amburbium. -bāle : v. urbs.

amellus, -ī (amella, -ae) f. : amelle, μελίφυλλον. Attesté depuis Virgile. Étymologie populaire dans Serv... G. 4. 278. Mella fluuius Galliae est, iuxta quem haec herba plurima nascitur, unde et amella dicitur. Gaulois?

amentum: alumen scissum (Theod. Prisc.). Sans explication.

ames, -itis m. : perche ; perche à oiseleur ; manche d'outil, levier. Le pluriel amites désigne les brancards ou les bâtons d'une chaise à porteur, les traverses horizontales d'une barrière à claire-voie, etc. Cf. Rich, s. u. - Attesté depuis Horace, Technique, M. L. 419, A chance d'être emprunté, comme beaucoup de termes techniques en -es, -itis : cf. termes.

amfractus: v. anfractus.

amicinum: utris pediculum ex quo uinum defunditur. P. F. 14, 8, et Gloss.

amicio, -īs, amicuī (amixī), amictum, amicīre : jeter un vêtement autour de soi (cf. la glose amicio : περιβάλλω Ιμάτιον et, pour le sens, cf. aussi αμπεγόνη et l'emprunt tardif amphibalum). — Ancien, usuel.

Le rapport étymologique avec iació est encore senti dans Varron, L. L. 5, 131, amictui dictum quod amiectum, i. e. circumiectum (cf. P. F. 26, 4, amiculum... a circumiectu dictum); et le même Varron écrit primum indutui, tum amictui quae sunt tangam, distinguant le « fait de jeter autour de soi un manteau », amictus, du « fait d'enfiler un vêtement », indūtus, Amictus a désigné ensuite le vêtement lui-même, comme amiculum. -ī n. Toutefois, par suite de la spécialisation de sens. le rapport avec iacère s'est généralement essacé et amicio est passé à la 4e conjugaison, comme les autres verbes en -iō dont le suffixe est précédé de deux brèves, cf. parere/reperire (amicirier, Plt., Cas. 723; amicibor, Pe. 307) On voit même apparaître tardivement un parfait amicii et un participe amicitus. Autres dérivés : amictorius : amicimen (Apul.); amictor, -āris (tardif). Cf. aussi, sans doute, redimiculum et redimiō.

De amb- et iaciō, mais avec un traitement singulier.

amīcus : v. amō.

amiddula, -ae f. : amande, amandier. Emprunt populaire et latinisé au gr. άμυγδάλη que la langue écrite se contente de transcrire : amydala, -dalum. Outre amiddula, condamné par l'App. Probi, on trouve aussi amandola, -dula, d'après amandus, plutôt que d'après mandere. Le mot apparaît diversement déformé dans les langues romanes; v. M. L. 436, et B. W. sous amande. Passé en germ. : v. h. a. mandala « Mandel ».

amilum (amylum), -I n. (sur la forme, v. Meyer-Lübke, Litbl. f. germ. u. rom. Philol., 1917, 241 sqq.): amidon; M. L. 437, B. W. s. u.; germ. v. h. a. amal, etc.

Emprunt au gr. ἄμυλον, d'abord attesté sous la forme amilum, puis amylum, amulum et aussi amolum, par un faux rapprochement avec mola, cf. Thes. s. u. De là le

dénominatif (tardif) amylō, -ās (et amolō). Cf. molucrum et μύλαχόον.

amiō : v. hamiō.

amita, -ae f. : sœur du père, tante paternelle. Ancien bien que non attesté avant Cic., Clu. 39. M. L. 424: B. W. s. u.; irl. ammait? De là : amita magna « grand'tante », M. L. 424 a, maior, maxima; abamita (cf. abauus): amitinus : cousin germain.

Amita est à rapprocher de amma, comme auunculus de auus. La tante du côté maternel se dit matertera. mais la distinction n'a pas été maintenue dans les langues romanes, où ne sont gardées que les formes familières et tendres : amita, au(u)nculus.

Ces formes de noms familiers et enfantins se présentent avec consonne intérieure simple ou géminée : v. sous anus. Le type est comparable à celui de lit. anuta « belle-mère », en face de lat. anus : mais, à la différence du lituanien, le latin a une voyelle intérieure brève. V. amma.

amma, -ae f. : oiseau de nuit. V. le suivant.

amma, -ae f. : maman. Mot du langage enfantin, non attesté directement (tandis que mamma existe dans les textes), mais dont l'existence est supposée par le témoignage des langues romanes, cf. M. L. 425, et par la glose d'Isidore, Or. 12, 7, 42, haec auis (strix) uulgo amma (cf. amma, auis nocturna, Lib. Gloss. et Thes. Gloss. emend. s. u.) dicitur ab amando paruulos, unde et lac praebere fertur nascentibus. Cf. les noms propres Amma, Ammius, Ammia, Ammianus, osq. Ammai « Mātrī », nom d'une divinité, etc. Mais amma, dans Palladius. Hist. monac. 1, 21, p. 3006, n'est que la transcription du gr. ἀμμᾶς « mère (spirituelle) ». Même géminée expressive que dans anna (?), atta, pappa. De amma dérivent amita (comme de atta, atauus, de auus, au(u)nculus) et peut-être amāre.

Cf. v. isl. amma « grand'mère », v. h. a. amma « maman (qui nourrit) ». Ces mots populaires, expressifs, constamment refaits, ont des formes variées; cf. gr. arra et τέττα, τατᾶ, sous atta, etc. Il y a lieu d'en considérer le type plus que de tenter de restituer des prototypes. Cf. mamma et amita.

ammentum, (amentum), -i n. : courroie de javelot, lacet de soulier. Ammenta quibus ut mitti possint uinciuntur iacula, siue solearum lora; ex Graeco, quod est άμματα, sic appellata, uel qui aptantes ea ad mentum trahant, P. F. 11, 3.

Les manuscrits anciens ont la graphie ammentum (MPR de Vg., Ae. 9, 665; a de Cés., BG 5, 48, 5, tandis que la famille \(\beta \) a amentum); les formes romanes remontent à amentum, amentare; cf. M. L. 417.

Dérivés : amentatus (Cic.), d'où amento, -as (époque impériale) : amentatio (Tert.).

Sans doute de *ap-men-tum, cf. apiō; non de *ag-

amnis, -is m.; fém. à l'époque archaïque. Le masculin est dû peut-être à l'influence de fluuius (sur la répartition des formes d'ablatif en -ī et en -e, v. Thes. I 1942, 57 sqq.) : fleuve, cours d'eau (souvent personnifié et divinisé; cf. Thes. s. u. 1948, 11 sqq.). Mot surtout poétique et du style noble, cf. Thes. I 1943, 5 sqq., usité

aux époques archaïque et classique et dans la latinité d'argent, mais qui disparaît ensuite à peu près totalement de la littérature. César l'ignore, alors qu'il emploie dumen plus de 200 fois ; Cornélius Népos également ; de même Suétone; Salluste n'en a qu'un exemple (contre vingt-deux de flumen). Tite-Live est le seul des historiens qui en use souvent, en raison du caractère poétique de son style. Même rareté des dérivés et composés : amnālis, CIL XIV 364, d'après fluviālis; amniculus (a. λ. de T.-L.); amnicus (non attesté avant Pline): amnicola, amnigenus, composés poétiques de la langue impériale; amnēnsis (urbs) dans P. F. 16, 5. V. en dernier lieu, K. Van der Heyde, Mnemos. 60, 146 sqq.

Cf. les noms de ville Interamna (d'un adjectif *interamnus), Antemnae, dont Varr., L. L. 5, 28, a bien vu

l'étymologie ; le cognomen Interemnia.

Motlitalo-celtique ; cf. le substantif féminin irl. abann, gall. afon « rivière » et le nom de rivière, v. brittonique Abona (l'irl. amhain semble emprunté au latin). Le rapprochement avec le nom, du genre animé, de l' « eau » en indo-iranien, ap- (skr. apah, etc.) est probable, mais non sûr. Le mot baltique correspondant, v. pruss. ape, lit. upe, signifie « cours d'eau »; cf. arm. get « fleuve », de la famille du sl. voda « eau », etc. L'opposition entre le p indo-iranien et baltique et le b italo-celtique a beaucoup d'analogues et s'expliquerait aisément à la fin d'un thème de type athématique. Pour l'-i-, cf. le rôle de -idans canis, iuuenis, etc., et apis, unguis, etc. V. agua.

amo, -ās, -āul, -ātum, -āre : aimer. Terme général. qui s'emploie dans toutes les acceptions du verbe, transitif et absolu : « faire l'amour », e. g. Sall., Ca. 11, 6, ibi primum insueuit exercitus populi Romani amare, potare; « être amoureux », « avoir une maîtresse » (d'où amāns, amātor), cf. Tér., An. 185, meum gnatum rumor est amare; puis, d'une manière générale, « aimer », d'amour comme d'amitié, « aimer à » (avec un infinitif), comme grec φιλέω (cf. Quint. IX 3, 17). Se dit des dieux (cf. la formule courante ita me di ament), des personnes et des choses; usité aussi dans les formules de politesse, amō tē, amābō, où le sens est très affaibli. Traduit φιλέω comme ἐράω; différencié de diligere, cf. Non. 421, 28, amare uim habet maiorem; diligere est leuius amare, et Cic., ad Brut. 1, 1, Clodius ualde me diligit, uel, ut ἐμφατικώτερον dicam, ualde me amat; Isid., Diff. 1. 17, amare nobis naturaliter insitum, diligere uero electione. Mot expressif, et affectif, particulièrement usité dans la langue familière et parléc, qui l'emploie, entre autres, comme synonyme de verbes de sens plus abstrait laudo, probo, grātus sum, cf. J. B. Hofmann, Lat. Umgangsspr., p. 141. Usité de tout temps, panroman, sauf roumain. M. L. 399; B. W. s. u.

Dérivés et composés : amor m. « amitié » et « amour », traduit ἔρως et φιλία. Nom de genre animé (cf. sopor); personnifié et divinisé, correspond à gr. "Epos; le pluriel amores a le sens abstrait et concret : amores et deliciae tuae, Cic., Diu. 1, 36. M. L. 427; B. W. sous amour. Dérivés et composés : amorābundus (Laber. ap. Gell. 11, 15, 1); amorātus, GIL VI 10185; amorifer, amorificus, tardifs et rares.

amīcus adj. (arch. ameicus, cf. Thes. I 1902, 36; et amecus d'après P. F. 14, 13 : ab antiquis autem ameci et amecae per E litteram efferebantur) ; ami (de) ; subst.

amicus, amica, ce dernier, dans la langue érotique, avec le sens de « maîtresse, amante »; M. L. 422; amīcitia : amitié (et non amour, sens réservé à amor), remplacé dans les langues romanes par *amīcitās, M. L. 421; amīcālis, tardif, sans doute fait sur φίλιος, φιλικός; amīcābilis, tardif et rare; amīculus, -a, diminutifs familiers attestés depuis Cicéron ; amīcārius, -cosus (Diom., GLK I 326, 17).

A amīcus s'oppose inimīcus, -a, -um « ennemi » (d'abord « ennemi privé », cf. hostis), M. L. 4435, qui a aussi des dérivés, inimicitia, etc.

A amō se rattachent : amāsius (Plt.), dont l's semble dénoncer le caractère dialectal; amāsiō (tardif); amāsiunculus (Pétr.); amātor (classique, attesté depuis Plaute, qui l'emploie seulement au sens de « amant, galant », tandis que Cic. l'emploie en bonne part), M. L. 407; amātrīx f., M. L. 408; amātiō (Plt.); amātōrius = ἐρωτικός, d'où amātōrium n. = φίλτρον. Αmātor suivi d'un génitif a servi à traduire des composés grecs en φιλο- : a. cīuitātis = φιλοπολίτης; a. frātrum = φιλάδελφος; a. pecūniae, uerbōrum = φιλάργυρος, φιλόλογος; amāscō,-is (rare, Naevius, Gramm.), amāturio, -īre (Gramm.); adamo, -ās : « s'eprendre de », non attesté avant Ciceron, usité le plus souvent au perfectum; a surtout la valeur inchoative, a dû se substituer à un ancien *adamāscō; cf. Thes. s. u. Dérivés tardifs et rares : adamātor, -tōrius.

deamō : uehementius amō; cf. dēpereō. Mot de la langue comique et familière.

redamō, -ās : création de Cic., Lael. 49 (cf. Laurand, ad loc.), pour traduire ἀντιφιλώ.

Cf. la glose d'Hesychius : άδαμνεῖν το φιλεῖν καὶ Φρύγες τὸν φίλον ἄδαμνα καλοῦσιν, glose confirmée par d'autres témoignages. Or αδ- est un préverbe connu du phrygien. L'étrusque amin0 « Amor » (divinité), rapproché par Kretschmer, est, de toute façon, lointain. On peut se demander aussi si amare, qui a la forme d'un dénominatif, ne serait pas un mot populaire expressif à rapprocher de amita, amma; cf. cacare en face de gr. κακκή.

Le marr. amatens « amauerunt », Vetter, Hdb., nº 218, est obscur.

amoenus, -a, -um : aimable, agréable. Se dit surtout des choses et des lieux, comme le gr. ἐραννός. Mais amoenitās a un sens plus large que l'adjectif et se dit également des personnes. - Ancien (Enn., Plt.), classique. Nom roman; irl. aimind. Dénominatif tardif amoenō; composé amoenifer (Ven. Fort.).

Rapproché de amare par les anciens : amoena loca... quod solum amorem praestent et ad se amanda alliciant, Varr. ap. Isid., Or. 14, 8, 33; cf. P. F. 2, 19. Mais la dérivation est obscure. Zimmermann, K. Z. 44, 368 sqq., 47, 174, suppose l'adjectif dérivé d'un mot enfantin *amoi (thème en -oi) et compare Mamo(i), Mamoena, CIL X 5532, Mammona, X, 4213, gr. Μαμώ (?).

Le rapprochement de moenus, mūnus (cf. Verrius Flaccus ap. Isid., Or. 14, 8, 33) n'est qu'un mauvais jeu de mots (cf. Plt., Tru. Prol. 2). Mais la diphtongue oe, au lieu d'aboutir à \bar{u} , s'est maintenue devant n comme dans poena, Poenus, moenia. Cf. lagona.

amolocia (ama-), -ae f. : synonyme de chamaemelon, sorte de camomille, campanien d'après le Ps. Ap 23, 11 sqq.: Itali beneolentem, ... Campani amolocia. Tusci abiana, Daci amolusta (ama-)... - Passé avec diverses déformations dans quelques dialectes romans, cf. M. I. 395 et 396. La forme latine est elle-même mal fixée. La finale de amolusta fait penser aux mots en -esta, -ista, -usta, du type genesta, etc.

ampendicēs : v. pendeō.

amphora. -ae f. : amphore. Emprunt ancien (déjà dans Caton et Naevius) et latinisé au grec m. άμφορεύς avec un changement de déclinaison qui a amené un changement de genre, comme dans beaucoup d'emprunts populaires, cf. glaucuma. Amphora doit être fait sur une forme d'accusatif contracté, toutefois la seule forme attestée est ἀμφορέα; cf. Debrunner, IF 46, 1928, p. 91. L'origine étrangère a toujours été sentie; ainsi Cael. Aurel., Chron. 2, 2, 23, testea uascula, quas Graeci amphoras uocant, siue uitrea.

Dérivés tardifs : amphorārius, amphorula.

Une trace d'une prononciation ancienne ampora est conservée dans l'appendix Probi : amfora, non ampora. Il semble que - dans la mesure où elle avait le mot la langue populaire ait gardé la forme sans aspirée (cf. purpura) qui est la seule attestée pour le diminutif :

ampulla. -ae (qui n'a pas suivi le sort de amphora, parce que le lien des deux mots n'était plus senti à l'époque classique) « petit vase de terre ou de cuir ; ampoule de verre »; puis, comme gr. λήκυθος et à son imitation, « mots sonores; style ampoulé »; d'où ampullārī (Hor., Ep. 1, 3, 14) : ληχυθίζειν, cf. Recueil Edm. Pottier, p. 318; ampullārius: ληκυθοποιός; ampullaceus « en forme d'amphore (ampullacium, etc.); ampullula.

M. L. 431; B. W. sous ampoule. Tandis que ampulla a survécu sans la langue parlée, amphora n'a pas persisté, mais est demeuré en germ. : v. h. a. ambar, etc.

ampla, -ae f. : poignée (d'un bouclier), anse (d'un vase) = gr. λαδή, λαδῆς; puis, métaphoriquement (comme ānsa), occasion (rare, peut-être dans Cic., Verr. 3, 60). En dehors de cet exemple douteux, ne se trouve que dans Ammien, Rufin et Servius. M. L. 429.

Les rapprochements proposés pour expliquer ce mot technique sont tous incertains.

amplector (-plexor) : v. plecto.

amplus, -a, -um : large, ample, vaste, puis « grand, abondant, nombreux »; souvent avec idée d'éloge ou de respect, d'où uir amplissimus, etc. - Ancien (Liv. Andr.). Panroman, sauf roumain, M. L. 430.

De l'adverbe ample (ampliter), le comparatif amplius a été employé dans la langue juridique pour réclamer un supplément d'enquête; de là le double sens de ampliare « augmenter, agrandir » et, dans la langue du droit, « ajourner »; ampliātiō; exampliō. Amplius, dans la langue commune, a le sens de ultra, praeterea, ou simplement plūs. Conservé peut-être dans le v. fr. amplois Dim. : ampliusculus (arch.).

Amplitūdo, -inis f. (sens physique et moral).

Amplare, qui est dans Pacuvius, a été remplacé par une forme plus pleine dérivée de l'adjectif composé amplificus, amplificare; de là amplificatio qui dans la langue de la rhétorique traduit αύξησις; examplifico.

Aucun rapprochement net.

amptermini: v. ambi et pertermine, terminus.

amptruo, -as, -are (antr-, andr-; sur la forme, v. Marx, Lucilius 320) : sans doute ancien terme de rituel, conservé par Festus, dont les manuscrits hésitent entre amptruare, antruare, andruare, antroare; ainsi, 334, 19. redantruare dicitur in Saliorum exultationibus : « cum praesul amptruauit », quod est motus edidit, ei referuntur idem motus, Lucilius (330), Pacuuius (104); P. F. 9, 1, andruare i. e. recurrere a Graeco uerbo αναδραμείν uenit; hinc et drua uocata est; id. 9, 3, antroare gratias (1. gradus?) referre. Truant mouentur. Truam quoque uocant quo permouent coquentes exta.

De am(b)-truō? La graphie andruare est peut-être influencée par l'étymologie grecque, à laquelle songe

ampulla: v. amphora.

amputo : v. puto.

amulētum (amo-), -ī n. : = φυλακτήριον; amulette, talisman. Attesté depuis Varron. L'origine du mot étant inconnue, la forme ancienne n'en peut être précisée. La graphie amoletum (amolitum dans le cod. Bob. de Charisius, GLK I 105, 9) est peut-être due à un rapprochement avec mollio (cf. Varr. ap. Charis., GLK I 105, 9) ου avec amoliri. cf. la glose amolimentum... φυλακτήριον, CGL II 473, 49. V. R. Wünsch, Glotta 2, 219-250.

amulus. -ī m. : amble (ombre) chevalier (Polem. Silu.). M. L. 432. Sans doute gaulois, cf. Jud. Arch. Rom. 6, 201.

amurca (amurga), -ae f. : eau provenant de la pression de l'olive. Emprunt probable au gr. ἀμόργη, attesté depuis Caton, L'affirmation d'Isidore, Or. 17, 7, 69, que le mot grec vient du mot latin est invraisemblable, étant donné l'emprunt de oleum, olīuom, olīua. D'après Servius, Georg. 1, 194, la prononciation est amurga; les langues romanes attestent à la fois amurca et amurga, cf. M. L. 433; l'irl. a amarc; cf. aussi le dérivé *amurcula 435. Le c de amurca peut s'expliquer par un intermédiaire étrusque.

Dérivé: amurcārius, -a, -um: et examurgō, -ās: écumer (rare et tardif).

amussis, -is f. : niveau, règle ou équerre de charpentier; outil de fer pour polir les pierres; cf. Varr., Quaest. Plaut, lib. II cité par Non. 9, 3. Ancien, technique. De là : amussium (Vitr.) ; adamussim (formé comme admodum), cf. gr. κατὰ στάθμην, d'où l'on a tiré amussim; examussim glosé par P. F. 70, 21, regulariter; amussis enim regula fabrorum est uel, ut alii uolunt, ferramentum quo in poliendo utuntur. Dans examussim, ex sert sans doute à renforcer amussim, considéré comme un adverbe en -im; cf. fatim tiré de ad fatim: et emussitata employé par Plaute, Mil. 632, et que P. F. 67, 1, glose ad amussim facta. Formes archaïques, qui ont disparu du latin classique. Sans étymologie connue.

amylum: v. amilum.

*an : préverbe que l'on a voulu retrouver en latin (cf. anhēlo), mais dont l'existence est des plus douteuses; les formes où il semble figurer s'expliquent par am(b), am-, ou par ante (avec haplologie dans antestārī).

an, anne: particule interrogative, marquant un doute

assez fort ou une restriction « est-ce que peut-être. est-ce que vraiment? ou bien est-ce que »; d'où l'emploi avec des formules de politesse comme obsecro, amabo. quaeso; dans des interrogations d'allure rhétorique. an existimas, an credis, an tibi uidetur, an ignoras. an non putas, an non uides, et, à l'époque impériale. an forte. an fortasse, an forsitan, qui supposent une réponse négative. Anne, rare (Tér., Haut. 999), s'emploie surtout dans les interrogations doubles, devant voyelle, ou après un an, ou pour des raisons de rythme ou d'harmonie.

Le sens dubitatif de an en justifie l'emploi dans les interrogations doubles ou triples : iuben an non iubes? Plt., Cap. 846; est an non est?, Tér., Eun. 546; pulicesne an cimices an pedes?, Liv. Andr., Com. 1, dont les seconds termes sont présentés comme moins sûrs que le premier; et dans l'interrogation indirecte après les mots impliquant le doute ou l'ignorance : dubito, ambigitur, quaero, quaestio est, nil refert, nescio, haud scio, fors an forsitan, cf. Thes. II 7, 65 sqq., ou dans le second membre de l'interrogation double : nunc mi incertum est abeam an maneam, an adeam, an fugiam, Plt., Au. 729. Une construction comme celle de Tertullien, adu. Iud. 6. quaerendum an iam uenerit an necne, est incorrecte.

L'emploi des particules gr. ion.-att. av et même got. an est autre. On s'est demandé si lat. an ne serait pas une forme brève de anne, qui peut s'analyser en *at-ne (cf. at). Mais cette hypothèse se heurte au fait que an est toujours scandé bref, cf. Lindsay, Early latin verse. p. 123, § 13. Anne est sans doute à an comme nonne à non. Ceci posé, il reste possible que, dans les trois langues, les emplois s'expliquent par des développements différents d'une même particule *an servant à affirmer : c'est ce qu'admet M. Musić, Rad de l'Académie de Zagreb, 237 (1929), p. 194 sqq.

anaphus: uas uinarium quod rustici uocant hanappum... rectius autem scribitur anaphus. Graeci enim dicunt illud anaphos et ymnoforos (= οἰνοφόρος), CGL V 583, 8. Latinisation pédante d'un mot germanique, M. L. 4153.

anas, -atis (-itis; gén. pl. -tum et -tium) f. : canard. Attesté de tout temps. La langue hésite entre anas, -itis avec apophonie (Plaute, Cic.) et anas, -atis (Varr. et les écrivains postérieurs) ; cf. le cas de alacer. La différence se retrouve dans les dérivés : anaticula et aniticula. On trouve aussi anatīna, -ae (Petr. 56, 3; certains, toutefois. lisent anetina, v. commentaire de Perrochat, ad 1.), anaticus, -a, -um (Greg. Tur.); anatiārius (Inscr.): marchand de canards. Panroman, sauf roumain. Les formes romanes remontent à anas, -atis, anaticula; et à *anitra, M. L. 439-440; B. W. sous cane; anatem a fourni peut-être le bas-all. ante.

Cf. v. isl. ond et v. h. a. anut, lit. antis, v. russe utovi et serbe ûtea (supposant *oty), donc *anat- « canard ». Au même sens, le grec a béot. νᾶσσα, ion. νῆσσα, att. νῆττα, donc *νᾶτγα. L'ā de véd. ātih, qui désigne un « oiseau aquatique », est ambigu; on peut y voir *na, c'est-à-dire *n, et rapprocher le mot sanskrit des précédents. Cf. no. nare?

anaxant : v. aiō.

ancaesa, -ōrum n. pl. : - dicta sunt ab antiquis uasa, quae caelata appellamus, quod circumcaedendo talia fiunt, P. F. 18, 19. Cf. ancile, ancisus. Toutefois, la forme ne présente pas l'apophonie, et on peut se demander si l'on n'a pas affaire à un mot dialectal avec an (= in) + caesa = incisa, qui convient peut être mieux au sens que circumcisa

ancentus, -ūs : v. accentus sous canō.

anceps, -cipitis adj. (forme ancienne ancipes) : v. ambō et caput.

ancile, -is n. (gén. anciliorum, Hor., Od. 3, 5, 10; -lium, Tac., H. 1, 89): bouclier ovale, échancré des deux côtés dans le milieu (tombé du ciel sous le règne de Numa Pompilius; sur la légende, v. P. F. 117, 13; Ov., F. 3, 259-398). Vieux mot conservé seulement par la tradition.

L'étymologie ancienne dérive le mot de *am(b) + unadjectif dérivé de caedo (en composition -cīdo), cf. scutum breue quod ideo sic est appellatum quod ex utroque latere erat recisum ut summum infimumque eius latius medio pateret, P. F. l. l. L'hypothèse est plausible. Le suffixe serait *-sli. Cf. ancīsus employé par Lucr. 3, 660; ancīsio dans Isid., Or, 18, 12, 3; et incīlis, incīle, Toutefois, ce bouclier est représenté à Cnossos, à Mycènes. et il peut s'agir d'un mot emprunté. Cf. G. Dumézil, Jupiter, Mars, Quirinus, p. 234 sqq.

ancilla : v. anculus

*anclābris, -e : — mensa ministeriis aptata diuinis. Vasa quoque in ea (aenea?) quibus sacerdotes utuntur, anclabria appellantur, P. F. 10, 18; anclabris (mensa) ea qua in sacrificiis dis anclatur, quod est hauritur ministraturque, id. 67, 28. Cf. encore CGL II, 567, 5; anclator (anciator codd.) minister fidelis et occulta sciens.

Terme de rituel, non attesté dans les textes, sans doute dérivé de anclō, plutôt que de anculō (cf. anculus).

anclo, -as, -are (anclor d'après Pris., GLK II, 391, 1) : puiser, vider. Archaïque (Livius Andr., frg. 36, où anclabatur traduit ἡφύσσετο) et rare. Composé : exanclo, exantlo (sur exantlo, v. Plt., St. 273, et Sergius, ad loc.), que Quintilien, 1, 6, 40, range parmi les mots « ab ultimis et iam oblitteratis repetita temporibus ».

Comme l'ont vu les Latins, le mot est emprunté au gr. ἀντλεῖν, v. P. F. 10, 16, cf. opsōnō, -ās en face de όψωνέω. Il faut sans doute y rapporter anclābris et anculo, dont l'explication par anculus doit reposer sur une étymologie populaire; cf. la glose anclator, ὑπηρέτης,

ancora, -ac f. (graphic fréquente anchora, Serv., Ac. 1, 689, hoc nomen cum in Graeco unde originem ducit aspirationem non habeat, in Latino aspiratur [cf. lachruma]): ancre. Emprunt ancien au gr. Ιάγκυρα; noter, toutefois. la correspondance $\ddot{v} = \ddot{o}$, qui se trouve maintenir l'accent sur l'antépénultième, mais qui, comme le laisse supposer l'aspirée, s'expliquerait par un intermédiaire étrusque, de même que pour aplustria. Cf. Deecke-Müller, Die Etrusker, 2º ed., p. 284. Panroman, sauf roumain, M. L. 483 b, et germ. : ags. oncor, v. isl. akkeri, v. h. a. anchar, etc.; finn. ankkurit; et celt. : irl. ancoire, ingor; gall. angor.

Dérivés : ancorālis : d'ancre ; d'où ancorāle, n. « câble de l'ancre »; ancorārius; ancorātus.

ancorago, -inis f. : poisson du Rhin, saumon? (Cas-

siod.): autres formes: ancora(u)us, Polem, Silv.: ancora en latin médiéval. Mot tardif, non latin, peut-être celtique. M. L. 445.

ancra

anera (antra), -ae m.: antras: conualles, uel arborum interualla. P. F. 10, 22. Attesté épigraphiquement, cf. Fraccaro, Iscr. de via Valeria, Athen. 29, 94 sqq. Autres graphies : angra, ancrea, ancria.

anculus. -I m., ancilla, -ae f. : serviteur, servante. Dénominatif: anculo, -as: servir. Cf. P. F. 18, 15, ancillae... ideo sic appellantur quod antiqui anculare diccbant pro ministrare, ex quo di quoque ac deae feruntur coli, quibus nomina sunt Anculi et Anculae, Toutefois. anculo est peut-être un doublet de anclo (cf. periclum, periculum), rattaché faussement par les grammairiens à anculus.

Anculus (et les dérivés ancula, anculo) ne sont pas attestés dans la littérature, peut-être parce que anculus était spécialisé dans un sens liturgique (Duvau, BSL 39. VII), et anculus a été remplacé par famulus et seruus. Le diminutif d'affection ancilla, bâti sur anculus, analysé anc-ulus, est, au contraire, usuel et a passé dans les langues romanes (M. L. 443); il sert de féminin à seruus. comme en gr. παιδίσκαι à δοῦλοι (Wackernagel, Gl. 2. 1909, p. 7). — On dit serui, ancillae et non anculi, ancillae (ou anculae) ou serui, seruae. Serua, dans Plaute. est le plus souvent adjectif et s'oppose à lībera (Ru. 217-218, 1106) ou à ingenua, Mi. 961. Il désigne la condition juridique où vit l'ancilla.

De ancilla: ancillula; ancillaris; ancillor, -aris; ancillātus. -ūs; ancillāriolus « qui courtise les servantes » (Sén., Mart.).

Anculus répond à gr. ἀμφίπολος et signifie originairement « qui circule autour ». Mais la racine *kwel- a perdu en latin son sens général de « circuler », et colo a pris des sens spéciaux qui se manifestent dans inquilinus, incola, agricola; dès lors, anculus a été inanalysable. - En celtique, où la racine *kwel- est peu représentée, un mot correspondant à gr. ἀμφίπολος et lat. anculus a dû exister : il a été remplacé par le mot attesté en gallo-latin sous la forme ambactus, qui a fait une grande fortune (fr. ambassadeur, all. Amt, etc.).

*ancunulentus, -a, -um : mot de gloss, -ae feminae menstruo tempore appellantur; unde trahitur inquinamentum, P. F. 10, 20. Pas d'exemple dans les textes. De cunio? ou de cunnus (cf. lutulentus)? Le préfixe anindique une origine dialectale.

ancus, -a, -um : - appellatur qui aduncum bracchium habet, et exporrigi non potest, P. F. 18, 13; CGL II 17. 27, ancus : mancus. Cf. uncus et aduncus. Même mot que le praenomen Ancus, qui n'a rien à voir avec anculus, cf. Auct. de praen. 4 : Ancum praenomen Varro e Sabinis translatum putat. Valerius Antias (ita uocatum regem Ancum scribit quod cubitum uitiosum habuerit. qui graece uocatur ἀγκών. Semble conservé dans les dialectes italiens et en galicien. M. L. 446. Sur la conservation de ἀγκών en Espagne, v. Isid. 9, 4, 4, et Sofer. p. 164, n. 6.

Pour l'étymologie, v. uncus; sur la coexistence de aet o- à l'initiale, v. auris. Sans doute doublet dialectal de uncus.

andabata, -ae m. : gladiateur qui combat sans y voir.

Déjà dans Varron, qui en fait le titre d'une de ses Ménippées. Mot étranger (gaulois?); très rare. On pourrait interpréter le premier terme anda- comme le représentant celtique de skr. andhah « aveugle », zd anda- « id. » (Vendryes, MSL 20, 279). Le second terme -bata est peut-être à rapprocher de battuō. Cf., toutefois, angobata.

andrāgō, -inis f.: latinisation de ἀνδράχνη, d'après le synonyme porcillago, doublet de portulaca « pour-

andruō : v. amptruō.

anellus : v. anus.

anësum (-sus, anīsum), -ī n. : anis vert. Différencié de anēthum (= ἄνηθον « fenouil, aneth », M. L. 453-454: irl. aineit) dans Celse, Pline. Mot méditerranéen; gr. άνησ(σ)ον.

anfractus (am-) .. -a, -um : -m est flexum, ab origine duplici dictum, ab ambitu et frangendo : ab eo leges iubent in directo pedum VIII octo esse uiam, in anfracto XVI. i. e. flexu, Varr., L. L. 7, 15. Cf. anfractum, -ī n. : tournant; et anfrāctus, -ūs m. : tournant, repli, sinuosité. circonvolution (sens propre et figuré; ancien, usuel, conservé en v. ital., M. L. 457); d'où en bas latin anfractuõsus.

Les glossateurs, après Varron, rapprochent les formes de frangere, comme le prouvent leurs explications, par circumfractum, confractum. De amfr-actus, mot sans doute emprunté à des parlers osques? Pour osq. amtrv. ambi-, amb-.

angarius, -I m. : courrier. Emprunt (attesté dans Lucilius) au gr. ἄγγαρος comme angaria f. (et n. angarium) = ἀγγαρεία; angariō, -ās (angarizō) = ἀγγαρεύω « requérir pour une corvée de transports », d'où « con-

Le mot grec lui-même est emprunté au perse.; v. Frisk, s. u. Lat. angarius, usité dans la langue du droit et dans celle de l'Église, a passé par là dans les langues romanes; cf. M. L. 458 (it., esp., port.), avec influence de ango, et en germ. : néerl. enger ; en celt. gall. aner. V. B. W. hangar.

angelus, -ī m. : 1º envoyé (Apul.) ; 2º ange. Emprunt de la langue de l'Église au gr. ἄγγελος (= hébr. mal'ak), comme angelicus transcrit άγγελικός. Hybride : angelifico (Tert.). Panroman; M. L. 457 a; et germ., got. angilus « Engel », etc.; celt. : irl. aingel, britt. angel.

Angerona (-nia Macr.; o long?), -ae f. : déesse protectrice de Rome, représentée la bouche close, un doigt sur les lèvres : ore obligato obsignatoque simulacrum habet, Plin. 3, 64; cf. Macr., Sat. 3, 9, 4; 1, 10, 7. Dérivé: Angeronālia. Les étymologies anciennes ne sont que des calembours « quod angores atque sollicitudines animorum propitiata depellat », ou encore « quod P. R. morbo, qui angina dicitur, praemisso uoto sit liberatus ».

Sans doute emprunté à l'étrusque Ancaru (E. Fiesel, Language 11, 122 sqq.); cf. Latona.

angina, -ae f. : angine « genus morbi, eo quod angat, et Graece συνάγχη appellatur », Non. 35, 8. Emprunt ancien (Pit., Lucil.) au gr. άγχόνη avec apophonie normale de o intérieur en I (Lucil. 864; Ser. Samm. 278), rap-

proché de angô par étymologie populaire. Cf. M. Leumann. Sprache I. 205.

angiportus, -ūs m. (et angiportum n.) : = uīcus angustus, ruelle, cul-de-sac. Le premier terme semble être le thème d'un adjectif *angus apparenté à angō qui a disparu au profit de angustus ; le second est le mot porms. qui a conservé ici le sens indo-européen de « passage ». Formé ainsi de deux archaïsmes, angiportus a cessé rapidement d'être compris et employé; rare à l'époque républicaine, il disparaît à l'époque impériale sauf des glossaires qui en donnent des explications bizarres), supplanté par uicus.

angistrum. -I n. : instrument de chirurgie (Isid.). Autre forme de ancistrum (Cael. Aurel., etc.) du grec ἄγκιστρον, rapprochée par l'étymologie populaire de

ango, -is, -xī, anctum, -ere : étreindre, oppresser, serrer (la gorge); Ov., M. 9, 78, angebar, ceu guttura forcipe pressus. Attesté à toutes les époques ; mais anxī et anctus ne figurent que dans les grammairiens. M. L. 458 b. — Angō se dit du physique et du moral ; ce même double sens se retrouve dans les substantifs dérivés : angor, -ōris (m.); ancien thème en -s, cf. angustus; rare au sens de « angine », s'emploie plutôt de l'oppression morale, de l'angoisse : angor est aegritudo premens, Cic., Tu. 4, 18; le sens physique est réservé à angina.

angustus: étroit, serré; angustia, employé surtout au pluriel angustiae au sens de « défilé » (cf. fauces), puis au sens moral « gêne », et dans la langue de l'Église « angoisse(s) »; Tert., Idol. 12, angustias et cruciatus. De là : angustō, -ās et angustiō, -ās (bas latin), *angustiosus, cf. M. L. 467-471; B. W. s. u.; co(a) ngustus, -to, -ās; congustia > esp. congoja, etc.

angustus figure comme premier terme de composé dans angusticlāuus, -clāuius (cf. lāticlāuus).

Dérivé d'une forme en -s-, anxus, citée par Priscien, GLK II 525, 1 : anxius (cf. noxa, noxius et noceō; alsus, alsius et algeo): sens actif et passif « anxieux, angoissé » et « angoissant », Lucr. 3, 993, anxius angor; toujours au sens moral. Le féminin anxia substantivé est attesté peut-être dans Lucr. 6, 14 (?), en bas latin et en roman; M. L. 509-510.

Dérivés : anxietas et anxitudo (arch. et postel.); anxiosus (b. lat.); anxio, -as et anxior (l. de l'Egl.); anxifer (poét.).

La forme verbale angō (perf. anxī) n'a de correspondant qu'en grec : ἄγχω (ἦγξα) ; ce présent peut être ancien, au moins dans une petite portion du domaine indoeuropéen. D'autre part, le slave oezo, oezati attacher », avec un o- ajouté à l'initiale, supposerait plutôt un ancien présent athématique, ce qui rendait compte de la mauvaise conservation du thème verbal. — La forme la plus répandue est celle du thème en -u- : irl. cum-ung « étroit », gall. yng et cyf-yng « id. », skr. amhúh, v. sl. ozu-ku, arm. anjuk, got. aggwus; c'est sur cette forme qu'est peut-être fait lat. angustus (avec ses dérivés) ; cf. v. h. a. angust « angoisse », mais le thème en -es- de lat. angor se retrouve dans skr. amhah « étroitesse », av. azō; angustus peut-être également tiré de là, cf. le type augustus, robustus. L'élargissement par -s- qu'on a dans anxius figure aussi dans lit. añkstas « étroit ».

angobatae : sorte d'automate. Se trouve dans Vitruve 10, 7, 4. Forme peu sûre : lire aerobatae? Cf., toutefois, andahata.

anguilla : v. le suivant.

anguis, -is m. (et f. à l'ép. arch.; anguen, -inis n. dans Jul. Val. (douteux; cf. W. Heraeus, Kl. Schr. 229, n. 2) anguena f. gloss.) : serpent. Mot ancien, employé dans la langue religieuse ; cf. Thes. II 53, 49 sqq. A pour substituts des adjectifs : serpēns (bēstia), uīpera, sans doute aussi coluber, colubra; ou l'emprunt au gr. dracō. Poétique; rare en prose (T.-L.); un exemple dans Columelle: 40 exemples contre 360 de serpens dans Pline; cf. Thes. II 51, 76. Caton et Varron l'ignorent, tout en employant anguinus. N'a survécu que dans quelques parlers italiens, cf. M. L. 462.

Dérivés : anguiculus m. (Cic.); anguinus (ancien), -neus; angueus (Sol.). Composés poétiques: anguifer (= ὀφιοῦχος); -ger; -gena; -manus, -pes. S'y rattache sans doute anguilla (anguila) f. : anguille, M. L. 461, dont la loi Salique a un adjectif dérivé anguillāricius.

Mot de date indo-européenne, mais dont les formes ont été variées intentionnellement, comme on le voit par les substitutions telles que serpēns ou uīpera (cf. aussi lupus, aper). La forme anguis est superposable à v. pruss. angis « serpent (non venimeux) », lit. angis f. (acc. añgi) « serpent (venimeux) », pol. waz (gén. weza) ; une forme visiblement déviée, anxdris, désigne en vieux prussien le « serpent venimeux ». Le traitement g, en face de lat. gu, dans irl. esc-ung « anguille », gén. escongan (litt. « serpent d'eau ») en face de lat. anguis indiquerait l'aspirée. Mais le grec offre lesb. τμβηρις έγγελυς. Μηθυμναΐοι Hes., à côté de ἔχις, ὄφις, ἔγχελυς et de ἄβεις ἔχεις Hes. L'indo-iranien a skr. ahih, av. ažiš « serpent », dont l'a est ambigu. L'i de arm. iž (gén. iži) ne peut guère reposer que sur *ē. On ne peut donc restituer un original indo-européen. Le flottement porte sur l'initiale : *e-, *o-, *n-, *an-, et sur les consonnes *g", *g"h, *gh, les formes de plusieurs langues étant, du reste, ambigues. — La désignation de « l'anguille » par un dérivé, anguilla, de anguis, a son pendant dans v. pruss. angurgis, lit. ungurys, pol. wegorz, russe úgor', etc. Le v. sl. ogulja jegulja semble emprunté au latin.

angulus, -ī (anglus dans l'app. Probi) m. : coin [d'un édifice], angle (γωνία). Ancien, technique, usuel. M. L. 465; B. W. s. u.; britt. ongl.

Dérivés : angellus : petit coin, petit angle ; angulāris (lapis); angulārius (α. λ.); angulātus : muni d'angles ; d'où angulāre, M. L. 464; angulōsus : πολυ-

Second terme de composés : acuti-, obtūsi-, rect-, tri-, quadri-, sex-, oct-, uīginti-angulus, qui traduisent des composés techniques grecs en -γώνιος, όξυγώνιος, etc. Même mot en ombrien : angluto « ab angulo », anglome « ad angulum ».

Le v. sl. ogulu « angle, coin » est trop pareil à lat. angulus pour n'être pas suspect d'être emprunté. Mais il y a un ancien g dans arm. ankiwn « coin »; en faisant alterner k/g, on rapprochera gr. άγκών « courbure du bras, coude », ἀγκύλος « courbé », etc.; v. les mots lat. ancus et uncus.

angustus

anhēlo. -ās. -āui. -ātum. -āre : haleter. être hors d'haleine; d'où « exhaler des vapeurs, être brûlant » et transitif « exhaler ». Terme expressif, ancien, usuel.

Dérivés : anhēlus « oui halète » et « oui fait haleter ». et par suite « qui a chaud, brûlant » (chez les poètes de l'époque impériale), adjectif postverbal de anhēlō; anhēlitus, -ūs m. (cf. hālitus) « souffle, soupir, halètement, essoufflement », anhēlātiō; anhēlābundus, anhē $l\bar{o}sus$ (= $\alpha\sigma\theta\mu\alpha\tau\iota\kappa\delta\varsigma$).

Le féminin de anhēlus a dû être substantivé, *anhēla, d'où avec métathèse *alēna, cf. CGL III 597, 38, « anhelitum : qui de aliena (= alena < (h)anela) laborant », *alēnāre, qui ont passé dans les langues romanes; cf. M. L. 472-474; B. W. sous haleine.

Si un préverbe an-existait en latin, on serait tenté de voir dans halare un ancien *hansl- et couper an-halare. Mais pareil préverbe ne se retrouve dans aucun autre exemple net. Du reste, on n'obtient pas ainsi une étymologie: car on ne rend pas compte de h- initial et l'on ne voit pas comment concilier un *ansl- avec la racine dissyllabique de animus, anima. V. hālāre.

anima, -ae f.; animus, -ī m. Mots de genre «animé » (sur lesquels, v. Wackernagel, Vorles, üb. Suntax II. p. 13-14). Le premier, qui est l'équivalent sémantique du gr. ψυγή et en a, de plus, subi l'influence, veut dire proprement « souffle, air », cf. Cic., N. D. 2, 138, quae spiritu in pulmones anima ducitur, ea calescit, puis a air en qualité de principe vital, souffle de vie, âme », et en fin « âme des morts » (en tant que souffle vital échappé du mourant et qui a passé les enfers).

Animus, qui correspond au gr. θυμός, désigne « le principe pensant » et s'oppose à corpus, d'une part, à anima, de l'autre. Les anciens s'efforcent de distinguer les deux mots, du moins à l'origine, ainsi Acc., Trag. 296, sapimus animo, fruimur anima; sine animo anima est debilis. On voit que animus, principe supérieur, est mâle; anima, qui lui est soumis, est féminin. Animus est souvent joint à mens (mens animi), à cogitatio. Désignant l'esprit, il s'applique spécialement aux dispositions de l'esprit, au « cœur » en tant que siège des passions, du courage, du désir, des penchants (par opposition à mens « intelligence, pensée »), d'où une série d'expressions comme addere animum « donner du cœur », deficere animo « perdre courage », animo morem gerere « suivre ses penchants », animī causā « par plaisir ». Il a ainsi une double valeur, rationnelle et affective.

Toutefois, il y a tendance à employer anima dans le sens de animus (tandis que la réciproque n'existe pas). ainsi Sall., Ca. 2, 8, quibus profecto contra naturam corpus uoluptati, anima oneri fuit; Iu. 2, 1, nam uti genus hominum compositum ex corpore et anima est, ita res cunctae studiaque omnia nostra corporis alia, alia animi naturam secuntur (noter ici l'emploi indifférent de anima et animus); cf. aussi 2, 3, et Lucr. 3, 421 sqq., tu fac utrumque uno sub iungas nomine eorum/atque animam uerbi causa cum dicere pergam/mortalem esse docens, animum quoque dicere credas/quatenus est unum inter se coniunctaque res est.

D'autre part, à l'époque impériale, spīritus, traduction du gr. πνεῦμα, tend à se substituer à animus, auquel il est joint e. g. dans Sén., Q. N. 2, 35, Iouem... animum ac spiritum mundi. T.-L. écrit déjà, 2, 35, Coriolanus hostiles iam spiritus (= animos) gerens. Cet urage se répand et devient général dans la langue de l'Église. Aussi animus n'a-t-il pas survécu dans les langues romanes, qui ont conservé anima (panroman M. L. 475; B. W. sous ame), celt, bret, eneff et spiritus. ce dernier d'abord dans le sens religieux : le (saint) esprit, M. L. 8158; B. W. s. u.

A anima se rattachent plus spécialement : animo, -as : animer, donner la vie (mais animatus a plutôt le sens de animo affectus); et animans m. : sens absolu « qui vit, qui respire », « être animé » pour cette valeur du participe présent, cf. gignentia, e. g. Sall., Iu. 79, 6: 96, 4, etc., et ēuidēns), cf. ἔμψυγος; animālis : qui respire, animé; d'où animal, -ālis n. « être vivant », souvent en parlant des animaux, par opposition à l'homme (déjà dans Varr., L. L. 7, 103, multa ab animalium uocibus translata in homines, sens passé dans les langues romanes, M. L. 476 (v. fr. aumaille) et en britt, anifail) Dans la langue de l'Église, animālis s'oppose à spīritālis, animālitās à spīritālitās; animātor « qui donne la vie à » (b. lat.); animula; animula matris, autre nom du serpolet (serpillum, -lus), ainsi dit « propter quod menstrua moueat », cf. Isid. 17, 7, 7, et Sofer 117 et 176: ex-animus; ex-animis; exanimo. -as. exanimalis; inanimus (-mis); inanimātus; sēmianimus, sēmianimis.

Dérivés et composés de animus : animosus : courageux, ardent; orgueilleux, irrité. Traduit θυμικός et θυμαντικός, θυμώδης; animositas (tardif); animulus m. : petit cœur, terme de tendresse (Plaute) : animaduerto, de animum aduerto, juxtaposé encore à l'époque archaïque et devenu composé par la suite : « tourner son esprit vers, remarquer »; souvent avec une nuance de blâme (comme notare, auguel il est joint par Cic., Brut. 316; De Or. I 109), d'où (par litote) « sévir contre, punir ». Même sens dans animaduersor (Cic. = censor); animaduersio.

Il y a, en outre, une série de formes où animus et anima sont indiscernables : aequanimus (= Ισόψυχος) reformé d'après l'expression aequō animō ferre, aequanimitas (et, à basse époque, animaequus, animaequitas); magnanimus = μεγάθυμος, μεγαλόψυχος, -θυμος: sur ce composé et sur le groupe magnitudo animi, v. U. Knoch. magnitudo animi Unters. z. Entstehung u. Entwicklung eines römischen Wertgedankes, Leipzig, Dieterich, 1935; magnanimitas = μεγαλοψοχία; ūnanimus; ūnanimitās;longanimis, -mitās = μακρόθυμος, -μία (lat. d'Égl.).

Animus a un correspondant exact dans gr. aveuos. La racine, qui est dissyllabique, offre des formes verbales : skr. áni-ti a il souffle » et got, uz-an-an a expirer ». Comme dans ἄνε-μος, ani-mus, la forme dissyllabique *ano- de la racine se voit, avec d'autres suffixes, dans skr. ani-la-h « souffle » et gall. ana-dl, m. irl. anāl « souffle »; sur des représentants celtiques de *anamo, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr. II, p. 111. Avec vocalisme o, cf. sans doute arm. holm (gén. holmoy) « vent », qui pourrait reposer sur *ono-mo-. Il faut citer, de plus, v. isl. andi « âme. esprit », ond « souffle ». Les mots slaves oxati « répandre une odeur » et vonja « odeur » sont plus aberrants pour la forme et pour le sens. — En latin, c'est le groupe de spīrāre, spīritus qui, au sens de « souffler, souffle (de la respiration) », a remplacé le groupe de lat. anima, skr. dniti « il souffle », etc.

anna : v. annus.1

annepum (-pus?): - cratera, uas uinarium quod et salleta, annapum, sc(l) alam, CGL V, 564, 48. Germanique. Cf. anaphus.

annona : v. le suivant.

annus, -ī m. : an, année ; et dans la langue rustique « produit de l'année, récolte », e. g. nec arare terram aut expectare annum, Tac., Germ. 14; cf. annona. Sans rapport avec anus [annus] « anneau », malgré Varr., L. L. 6, 8. - Ancien, usuel. Panroman. M. L. 487.

Dérivés et composés : annuus : qui dure un an ; annālis : annuel (opposé à mēnstruus). Cf. le clauos annālis « qui figebatur in parietibus sacrarum aedium per annos singulos, ut per eos numerus colligeretur annorum », P. F. 49, 7; d'où annāles (librī), irl. annála: annualis : contamination en bas latin de annuus et de annālis, M. L. 486; annārius; -a lex dicebatur ab antiquis ea qua finiuntur anni magistratus capiendi ». P. F. 25, 5; annuārius (Cael. Aur.); annuātim (équivalent bas latin de quotannis); anniculus : d'un an (par opposition à bīmus), usité dans la langue des éleveurs et demeuré dans les langues romanes, M. L. 481 (sur cet adjectif, où la notation numérique « un » reste inexprimée, v. Brugmann, I. F. 21, p. 1 sqq.); *annicellus, M. L. 480 a; annosus: πολυετής (poét.); annositās (tardif, St Aug.); annotinus (cf. pour le suffixe diūtinus) : de l'année précédente, M. L. 485, cf. *annoticus, 484; $ann\bar{o}$, $-\bar{a}s$: passer l'année (seulement dans Macrobe, à propos de Anna Perenna dans la formule annare perennareque); anniuum dans Schol. Hor., Epod. 2, 47, horna uina: huius anni quod plebei dicunt anniuum, cf. plus bas hocanniuus; annifer (Plin.) : [plante] qui produit chaque année; anniuersārius : qui revient chaque année, M. L. 418 a;

perennis (un doublet *perennus figure dans le nom de la divinité Anna Perenna; cf. imberbus et imberbis, etc.) : qui dure toute l'année (se dit, notamment, des rivières, des sources, etc., mais aussi d'autres objets : aues perennes, Plin. 10, 73), d'où « qui dure sans discontinuité, qui dure toujours », et ses dérivés; quotannis: de quot annis, dont les éléments se sont soudés ; cf. quot diebus, quot mensibus; quot calendis, Plt., St. 60; biennis, biennium; triennis, triennium, etc. Cf. Priscien. GLK III 416, 22. Ce type d'adjectif, pour la série qui va jusqu'à quatre (quadriennis), est, du reste, rare et tardivement attesté; il se trouve en concurrence, au moins dans la langue de l'agriculture, avec le type bīmus (v. hiems) : Horace dit encore bīmum merum, C. I 19, 15, quadrīmum merum, ibid. I 9, 7, mais uīnum quinquenne, S. 2, 8, 47, ainsi que l'a noté W. Schulze.

Cf. aussi *anteannum « antan », esp. antaño.

Pour sollemnis, v. ce mot.

A annus les Latins rattachaient encore les noms de deux divinités :

1º Anna Perenna (Peranna) ou Anna ac Peranna (Varr., Men. 506) : déesse de l'année considérée dans son écoulement régulier et son retour perpétuel, dont la fête avait lieu au commencement de l'ancienne année, en mars; cf. Ov., F. 3, 146, 523 sqq., qui en fait une déesse lunaire : sunt quibus haec Luna est, quia mensibus impleat annum, 657; cf. Macr., Sat. 1, 12, 5. Vieille divi-

nité italique dont le culte semble avoir eu peu d'éclat et dont la signification s'est rapidement perdue. Il se peut, toutefois, que anna soit un doublet de anus (avec la gémination de consonne propre aux hypocoristiques) ou qu'il ait été identifié avec ce mot. M. Dumézil (Le festin d'immortalité, p. 133) interprète Anna Perenna comme « la nourrice de pérennité », la personnification d'une « nourriture d'immortalité », mais le sens de anna « nourrice » est douteux ; le anna nutrix de CIL III 2012 est peu probant, et les noms propres Annaeus, Annius. osq. Anniei (s) n'enseignent rien.

2º Annona: cf. Bellona, Pomona; a déesse qui veille à la récolte de l'année » (a remplacé Anna) et « récolte de l'année » elle-même, cf. Plin. 18, 320, ciuilis et aequi patris familias modus est annona cuiusque anni uti (dē uino); spécialement « récolte en blé » et « approvisionnement en blé; blé ». Cf. le cūrātor annonae et les divers magistrats chargés de ce service. De là, annōnārius : relatif à l'annone, et annono, -ās (b. lat.) : nourrir. M. L. 483 a. Passé en got. anno « solde ».

Cf. got. apnam (dat. plur.) traduisant ένιαυτούς une fois, et ata-apni « ἐνιαυτός », de *-atni-o-; le sens ancien aurait donc èté « année révolue », et ceci explique bien les emplois du mot latin. Si l'on admet en osco-ombrien le passage de *-tn- à *-kn- il est naturel de rapprocher osq. akenei « in anno », ombr. acnu « annos », peraknem « anniculum » (pour la forme, cf. lat. per-ennis), sevakne « sollemnem ». Le latin n'a conservé aucun des anciens noms de l'année : *wet-, de gr. Fέτος, etc. (cf. toutefois uetus); *en-, de gr. 81-Evos a de deux ans », etc.; *yēr-, de got. ier. etc.

anocatum n. : par en haut et par en bas. Mot tardif de la langue médicale, dérivé de la locution grecque ἄνω κάτω, désignant un dérangement du corps provoquant des vomissements et des diarrhées.

anquila, -ae f. : transcription tardive (Ambr., Muscio, Gl.) du gr. ἀγκύλη au sens de « jarret ».

anquina, -ae f.: funis... quod ad malum antenna constringitur, Isid., Or. 19, 4, 7, « drosse ». Emprunt au gr. ἄγκοινα, depuis Lucilius. M. L. 489.

anquiro : v. quaero.

ansa, -ae (graphie phonétique asa app. Probi, GLK IV 198, 9) f. : anse [de vase]; et généralement tout ce qui sert à prendre, poignée, etc.; a. gubernāculī, Vitr. 10, 8, 5; a. rudentium, id. 10, 18, 2. D'où « prise, occasion » (cf. ampla). Ancien. — M. L. 490; B. W. sous

Dérivés : ānsula, M. L. 491 ; ānsātus, adjectif « muni d'anse », substantivé dans ansata : iaculamentum cum

ānsa répond à lit. asà, lett. uosa « anse (de pot) », cf. aussi v. pruss. ansis « crochet latéral » et v. isl. æs « trou latéral pour passer le lien (d'un soulier) », de *ansyō, all. mod. Öse. Le sens initial a dû être « prise latérale permettant de saisir un objet ». Mot du vocabulaire du Nord-Ouest, comme barba, etc.

ānsārius, -a, -um adj. : employé substantivement dans ānsāria, ānsārium : droit d'octroi.

Latinité impériale. Semble dérivé de ansa, mais le rapport sémantique n'est pas clair.

anser, -eris (doublet ansar, -aris, blâmé par l'app. Probi) m. (fém. Varron) : oie. Sert aussi de cognomen.

änser

Dérivés : ānserculus ; ānserārius γηνοβοσκός ; ānse-

Ancien, usuel. - A basse époque est doublé par auca (cf. auis), qui a seul survécu dans les langues romanes. M. L. 826; B. W. sous oie.

Mot rural, comme le prouve l'absence d'h initial dont aucune trace n'est attestée et dont il est arbitraire d'expliquer l'absence par l'influence de anas. Ancien thème *ghans-, élargi à l'aide d'un suffixe -er- ou -is-, pour éviter une flexion *(h)ans, *ansis sans analogue en latin. C'est sans doute ce même suffixe qu'on a dans les formes de gén. pl. bouerum, Iouerum signalées par Varron. L. L. 8. 74, et qui se rattachent aussi à des nominatifs anomaux et dans passer. Cf. mensis et as, assis, asser.

Le nom indo-européen de l' « oie » est conservé par av. zā, zyāa, gr. χήν, χηνός (dor. béot. χάν, χᾶνός; éol. gén. yávvoc), avec élargissement en -i- dans v. h. a. gans, lit. žasts (gén. plur. žasū), v. sl. gost. Le m. irl. géis (de celt. *gansi-) désigne l'oie sauvage, puis le cygne. L'oie domestique a pris dans les langues celtiques un nom nouveau (irl. géd, gall, gwydd). Les formes dérivées skr. hamsáh, hamsi désignent certains oiseaux aquatiques.

anta, -ae (usité surtout au pl. antae, -ārum) f. : antes, piliers qui encadrent la porte; contreforts, pilastres. Correspond au gr. παραστάδες, cf. Rich s. u. Ancien (Lex Puteol. 105 av. J.-C.). Conserve dans les dialectes italiens, cf. M. L. 492.

Cf. skr. atah (au fém. pluriel) « encadrement de la porte » (avec \bar{a} - issu de $n + \sigma$, c'est-à-dire n) et le dérivé avestique aitya (même sens). L'arménien a dr-and et le dérivé dr-andi « encadrement de porte ». On rapproche aussi v. isl. ond « vestitule ». — Le lat. antae n'a pas trace de la forme dissyllabique *anət- attendue d'après la forme védique.

antārius : v. ante.

ante : de anti (cf. antistes, -stō, anticipō) avec passage de i à ë en finale absolue, comme dans mare, forte, etc. Peut être renforcé comme post(i) de la particule -d(e) : antid (cf. postid) conservé dans antidea, T.-L. 22, 10, 6, comme postidea; antidhac, Plt., Poe, 742, cf. Thes. II 150, 17 sqq.; antideo doublet archaïque de anteeo pour éviter l'hiatus, cf. prodeo. Dans la langue populaire, ante tend à se renforcer d'une particule préposée : abante (qui apparaît dès le second siècle de notre ère : d'où *abantiare, cf. M. L. 4 et 5; B. W. avant, avancer), deante, exante, inante, M. L. 4335, subante. Adverbe, préverbe et préposition (suivie de l'accusatif) de temps et de lieu : « en face de » et « avant, devant ». Les adverbes anteā, antidhāc semblent indiquer, au contraire. que ante s'accompagnait à l'origine de l'ablatif; cf. post. Au sens local, se dit surtout d'une chose qu'on a devant les yeux : Hannibal ante muros urbis constitit ; mais Romani pro muris pugnabant, « ils combattaient en avant de », c'est-à-dire en les ayant derrière eux : de même ante oculos et non pro oculis. - Mais cette distinction n'est pas constante. C'est sans doute à une action de pro sur ante que sont dus les exemples, rares et tardifs, de ante avec l'ablatif (cf. Thes, II 136, 21). Les dérivés

anteā, antehāc n'ont que le sens temporel. Usité de tout temps; M. L. 494. — Le v. fr. ains est issu de *antius. comme puis de postius (d'après melius?). Comme préverbe, a servi à former un grand nombre de juxtaposés et de composés, de sens temporel ou local, dont certains sont représentés dans les langues romanes : anteannum. antecessor, -cessus (-sius); antenātus, anteparāre, antevisum, v. M. L. s. u.

Accompagné de quam, forme une conjonction subordonnante équivalant au gr. πρίν ή « avant que », de même sens que prius... quam, qui semble davantage recherché par les puristes, ce qui se comprend, « avant » introduisant une idée de comparaison (César évite rigoureusement ante quam). Les éléments de la conjonction restent longtemps séparables; toutefois, la langue familière tend à redoubler ante devant quam, quand le premier est trop loin, e. g. Varr., R. R. 2, 8, 1, uos ante ire non patiar ante quam mihi reddideritis tertium

A basse époque apparaît un adjectif anterior (non attesté avant Celse, fréquent dans la langue de l'Église); la langue classique emploie prior, comme elle préfère priusquam. Anterior n'a ni positif ni superlatif, au contraire de posterior (posterus, postrēmus), auquel il s'oppose et sur lequel il est formé. Sur anterior a été fait anteritās, Gloss. Virg. epist. 7, p. 175, 25, d'après posterior, posteritās. Les adjectifs dérivés sont :

anticus : rare, employé surtout au sens local comme posticus (tandis que antiquus et posterus ont le sens temporel), terme de la langue augurale, cf. P. F. 244, 6, quae ante nos sunt antica, et quae post nos sunt postica dicuntur, et dexteram anticam, sinistram posticam dicimus, Sic etiam ea caeli pars, quae sole inlustratur ad meridiem. antica nominatur, quae ad septemtrionem, postica: rursumque dividuntur in duas partes, orientem atque occidentem, et Varr., L. L. 7, 7. Pour le suffixe, cf. priscus.

antiquus: ancien, antique. Le nominatif antiquus, qui phonétiquement devait aboutir à antīcus, s'est maintenu sous l'influence d'autres formes où qu subsistait : du reste, de bons manuscrits ont des graphies anticus (antiqus) anticum, cf. Thes. II 177, 23 sqq. Bret. entic. B. W. sous antique.

Antiquus est une formation unique; il n'y a pas de *postīquus à côté de postīcus; ce qui correspond à antiquus, c'est posterus, à antiquitas, posteritas. - Antiquus n'a que le sens temporel, de même antiquitas, antiquitus (adv.) et antiquarius (lat. imp.) « antiquaire, qui aime l'antiquité », puis « scribe, copiste » (ἀρχαιογράφος καλλιγράφος). Mais une trace de la valeur locale subsiste au comparatif : antiquior au sens de « préférable » (cf. Thes, II 580, 9) repose sur le sens propre « qui est plus en avant », e. g. Cic., Inu. 2, 143, legibus antiquius nil habere oportere. Cf. peut-être aussi antiquissima cura dans Cic., Att. 10, 8. De antiquus dérive le verbe antiquō, -ās, terme de droit « rejeter, abroger », a. lēgem. rogationem, puis, à basse époque, « faire tomber dans l'oubli ». L'abrégé de Festus l'explique par in morem pristinum reducere, P. F. 24, 19. Dérivé : antiquatio

antārius, -a, -um: -m bellum, quod ante urbem geritur, P. F. 7, 26, cf. Serv., Ac. 11, 156. Joint à funis dans Vitr. 10, 2, 3 (machinae maioris) antarii funes ante laxi conlocentur (= πρότονος, dont c'est peut-être le calque), cf. Mau, P. W. Realencycl. I 2347. Pour la forme, cf. prīmārius.

Autres dérivés et composés de ante : antēla, antilēna, f : avant-selle, poitrail (opp. à postēla « croupière. avaloire »). Formation obscure, comme cantilena. M. L. 496 b

antes. -ium m. pl.; extremi ordines uinearum. P. F. 15. 18 « rangs de ceps qui bordent une vigne en avant ». cf. M. L. 501; et aussi « rangs de cavaliers », cf. Cat. ap. Philarg., Verg. Georg. 2, 417, pedites quattuor agminibus. equites duobus antibus ducas. Terme technique de formation singulière ; peut-être créé d'après frontes, ou postes, considéré comme un dérivé de post.

antiae, -ārum f. pl. : boucles de cheveux tombant sur le front, accroche-cœur, cf. P. F. 16, 3, qui rapproche déjà le gr. ἀντίον; Isid., Or. 19, 31, 8.

Dérivé : antiōsus ; cf. v. h. a. andi, endi « front ». antenātus: synonyme vulgaire et tardif de prīuignus, interprété comme prius genitus, cf. Isid. 9, 6, 21, et Sofer, p. 118; M. L. 497; cf. antecessus, -cessor.

antifer, -ī m. : ἔσπερος; stella in occidente. Rare et tardif, formé d'après lücifer.

La glose antioper : πρὸ τούτου est trop obscure pour qu'on puisse en faire état ; v. Leumann, Festschr. Wackernagel, 339.

Lat. ante, qui se retrouve dans osque ant, répond en gros à gr. avri et à skr. anti. Mais la place du ton n'est pas la même dans gr. ἀντί et dans skr. ánti. La construction diffère dans les trois langues : ante se construit avec l'accusatif, gr. avri avec le génitif, et skr. anti ne s'emploie qu'absolument, au sens de « en face » et surtout de « de près ». En grec, ἀντί « en face de, à la place de » est un ancien locatif qui s'oppose à l'accusatif ἄντα (ἔν-αντα est parallèle à ἐν-ῶπα). En védique, l'emploi comme locatif est net, ainsi RV 1, 94, 9 : dūrė vā yė anti vā « ceux qui sont loin ou ceux qui sont près ». La préposition arménienne and, dont l'origine et les emplois sont multiples, appartient sans doute au groupe de gr. αντί, au moins quand le sens est « au lieu de » et que le cas suivant est le génitif : and nora « à la place de celui-là » (v. Finck, K. Z. 39, p. 501 sqq.). — Le grec, qui a gardé des restes de déclinaison dans ἄντα, ἀντί, a, d'autre part, un présent ἄντομαι « je vais au devant »; le hitt. al hante-zzis « le premier ». — Une forme, sans doute du type de gr. ἀπο, a fourni le groupe germanique de got. and « sur, le long de », avec la forme anda- en composition, ainsi : andastabjis « avtldixoc », andalanui « ἀντιμισθία », etc., et dans lit. añt (anta) « sur, vers ». Pour le sens, lat. antiae rappelle v. isl. enni, v. h. a. andi et irl. étan « front ». De plus loin, cf. skr. ántah « bout » et got. andeis « fin ».

Quant à antiquus, le -quo- n'y peut être un suffixe, car l'indo-européen n'avait pas de suffixe *-k**o-: la formation rappelle la paire, du reste obscure, longinguus/propinquus. Il y a ici un composé dont le second terme est, sans doute, le nom signifiant « aspect, œil », mais, comme dans skr. nicá, v. sl. nici, sous forme de dérivé thématique *akw-o-; cf. praeceps, sous caput.

antefana, -ae f. : forme vulgaire de antiphona, du gr. ἀντίφωνος, emprunté par la langue de l'Église : fr. antienne. V. M. L. 505, et B. W. s. u.

antegerio (anti-) : - antiqui pro ualde dixerunt. P.

F. 7, 23. Mot de glossaire, sans doute de ante et gerō. Cf. praetero.

antemna, -ae f. (surtout au pluriel, parce que la vergue est souvent formée de deux pièces de sapin liées ensemble, cf. Rich. s. u.; la graphie antenna doit noter une prononciation tardive, avec assimilation du groupe -mn-): vergue(s); correspond à gr. ἐπίκριον. Déjà dans Plaute; technique. M. L. 498. Mot sans doute emprunté, comme la plupart des termes nautiques du latin.

antes, antiae, antiquus: v. ante.

anticipo, -as: v. capio.

antistes : v. stō.

antrum, -i n. : caverne, antre. Emprunt d'abord poétique et littéraire (Vg., époque d'Aug.) au gr. ἄντρον, passé ensuite dans la prose (Pétr., Plin.) et chez les auteurs chrétiens.

Dérivé tardif : antrālis.

antura, -ae f. : sorte d'herbe, mouron (Marcel., Med. 8, 143). V. tura.

anus, -us f. : vieille femme ; joint à senex, opposé à puer. Sert aussi d'épithète à des noms féminins, anus mātrona, etc., et même à des noms d'objets inanimés. Ancien, mais très rare dans la latinité impériale et dans le latin d'Église. Un seul exemple dans la Vulgate, un de St Augustin, un de St Jérôme. Il semble qu'on ait voulu. au moment où la distinction entre ă et ā s'effacait, éviter l'homonymie de anus. Non roman, Autre forme plus familière : anna.

Dérivés : anula (Front.), Anulla, anicula (le plus fréquent), d'où anicularis (St Aug.) ; lanicella (Varr.) : anīlis (cf. puerīlis, senīlis) et ses dérivés : aneō -ēs (Plt. a. λ.) d'après seneo, anesco, -is; anitas (= γραότης Gloss. Anthol.), anitūs, -ūtis (Gloss.) d'après senectus. La glose de P. F. 26, 24, anatem dicebant morbum anuum, i. e. uetularum, sicut senium morbum senum (comme penātēs, penu?), est très obscure, et peut-être faut-il lire, avec M. Pisani, anīlitātem?

Comme atta, etc., mot du vocabulaire familier. Les mots de ce genre existent avec consonne intérieure simple ou géminée, ainsi v. h. a. ana « aïeule » à côté de ano « aïeul », et hevi-anna « sage-femme » (cf. all. hebamme). Le hittite alhannas « grand'mère », l'arménien han « auia » (avec un h hystérogène ; cf. haw en face de lat. auus), le grec άννις μητρός ή πατρός μήτηρ, le vieux prussien ane « vicille mère », le lituanien anyta « belle-mère ». Le type en -us de anus provient de l'influence de socrus, nurus. Cf. Anna s. annus.

ānus, -ī m. : anneau ; encore dans ce sens dans Plt... Men. 85, compediti anum lima praeterunt, spécialisé ensuite dans l'acception que définit bien la glose anus : δακτύλιος ὁ τῆς ἔδρας. — Rare et technique dans ce sens. Dérivé : ānātus, -a, -um (Gloss.).

Le sens de « anneau » est passé aux diminutifs : ānulus (ancien; usuel); anellus (familier, panroman, cf. M. L. 452), dont dérivent : anularis : annulaire ; anularius : fabricant d'anneaux; anulatus : orné d'anneaux; anuloculter (Tert.); anellarius = anularius, M. L. 451.

La graphie annus, annulus semble avoir subi l'influence de annus « année », par suite d'un faux rapport étymologique. Anus n'a de correspondant que dans v. irl. ânne, âinne « anneau », si toutefois ce dernier n'est pas un emprunt au latin, cf. Vendryes, De hibernicis uocabulis, p. 111.

anxius : v. angō.

apage : « écarte loin de moi », « fi ». Interjection de la langue comique empruntée au gr. ǎ $\pi\alpha\gamma\varepsilon$. M. L. 511 a. Cf. age.

apalus, -a -um: emprunt bas latin au gr. ἄπαλος sans l'aspiration, sauf dans Caelius Aurelianus; et toujours joint à δuum: (œuf) mollet. Conservé dans les dialectes suditaliques, cf. M. L. 512. Dérivé: (h)apalāre, -is (aplāre) n.: cuiller pour manger les œufs (Aus.).

ape: — apud antiquos dicebatur prohibe, compesce, P. F. 21, 4. Les gloses ont aussi les formes apet (l. apit?), apere. De apiō, apere?

apenāriī: v. apinae.

aper, aprī m.: 1° sanglier; 2° poisson, peut-être le « verrat » de Nice. Ancien, usuel; mais n'est guère conservé qu'en sarde, dans des dérivés. M. L. 513.

Dérivés : aprīnus (rare, mais dans Varr.); aprugnus (Plt.) et aprīnus (époq. imp.), aprugineus (bas lat.); aprārius (Paul., Dig. 33, 7, 22); apriculus : poisson inconnu (= gr. κάπρισκος); aprunculus : marcassin; dérivé de aprō, -ōnis qui existe en ombrien : abrunu « aprōnem » et dans les noms propres du type Aprōnius (cf., toutefois, Schulze, Lat. Eigenn. 111, 124, v. Grienberger, IF 23, 348; Benveniste, BSL 32, 72); cf. aussi aprōnia, nom d'une plante dans Pline 23, 27 : utits nigra, quam proprie bryoniam uocant, ... alti gynaecanthem aut aproniam; sur *aprogo dans Ps. Apul., Herb. 98, 8; v. André, s. u.

Aper et ses dérivés ont fourni de nombreux noms propres : Apra, Aprius, Apriānus, Apricius, Apri(u)lus, Apriānus, Apriānus, Apriānus, Aprōniānus, Apranciūs, Aprofiniānus, Aprunciūs, Aprufelias, Aprūfinis, Aprū

Ombr. apruf, abrof «aprōs» et abrunu «aprum», abrons «*aprōnēs». Ce mot se présente ailleurs, avec des formes divergentes, en grec avec une particule préposée k-dans κάπρος (toutefois, ce rapprochement a été contesté, notamment par Sturtevant, Indo-hitt. Laryng. 48, 3, qui n'admet pas cette alternance k/zéro à l'initiale, pas plus ici que dans os/costa; odium: got. hatis; ōs/cōram), en germanique avec vocalisme e: v. h. a. ebur, etc. (cf. thrace εθρος « bouc »); en slave avec vocalisme e et φ-préposé: v. sl. φeprt, variations qui s'expliquent sans doute par un « tabou » de chasse. En indo-européen, le terme qui désignait le porc domestique servait aussi à désigner le « sanglier »; v. lat. sūs.

a) aperiō, -īs, -uī, apertum, aperīre: ouvrir (opposé à operiō, Cat., Agr. 161, 2, semen stramentis... operito, ... deinde aperito), par suite « découvrir » (sens physique et moral) « dévoiler ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 515; B. W. s. u.

Peu de dérivés : apertus, apertē ; apertō, -ās (Plf. et

Arn.); apertibilis; apertiō (attesté à partir de Varron), apertūra « ouverture », M. L. 516; apertūus (Cael. Aur.); apertūs, création de grammairiens pour expliquer le nom du mois Aprūlis; exaperiō, rare, tardif.

b) operio, -īs, -uī, opertum, operīre: fermer, couvrir; tenir caché. De là : operīmentum et operculum: couvercle, M. L. 6073.

Composés: ad-aperiō (depuis Varr.; ni dans Cic. ni dans Cés., surtout de l'époque impériale); et surtout cooperiō (cōperiō); cooperimentum, cooperculum (cō-) n. cooperiōrum: couvercle, M. L. 2203-2206; d'où dē-, discooperiō (Itala), M. L. 2659; redoperiō (id.), percooperiō

Aperio, operio sont généralement considérés comme issus de *ap-ueriō, *op-ueriō, composés d'un simple *uerio. dont le correspondant existerait dans les langues balto-slaves : lit. už-veriu « je ferme », at-veriu « j'ouvre » ; cf. le simple lituanien veriti, vérti; v. sl. víra, vrěti « je ferme ». Le sanskrit a un verbe avec infixe nasal apaornóti « il ouvre », apivrnóti « il ferme ». Un substantif apparenté serait osq. veru « porte » (cf. ombr. uerir [abl. pl.] « porte », etc.). Mais le maintien de la sourde finale des préverbes ap, op devant voyelle serait unique en latin ; le traitement de aperio contraste avec celui de āueho, comme celui de operio avec celui de obuenio. L'hypothèse a été contestée par Bréal, puis par Niedermann, IF 26, p. 50 sqq. L'explication de Niedermann par *at-uerio, lit. àt-veriu ne rend pas compte de la sourde p plus que l'explication ordinaire. Étant donné que, comme l'enseigne M. Sommer, Hdb.2, p. 221, *twinitial a donné lat. p- (v. paries), on peut se demander si *-tw- intérieur appuyé n'aurait pas été traité de même et si, par suite, *ap-tweryō, *op-tweryō n'auraient pas abouti à aperio, operio; on rapprocherait donc les verbes v. sl. za-tvoriti « κλεῖσαι, ἀποκλεῖσαι », o(t)-tvoriti « ouvrir », cf. lit. už-tveriu « j'enclos ». Il est vrai que *twern'est pas représenté en latin autrement que par paries et qu'il n'y a pas trace des pp géminés qu'on attendrait. Cas peu clair.

apex, -icis m.: pointe, sommet (sens propre et figuré); e. g. Varr., RR. 1, 48, 1, grani apex; spécialement partie supérieure du bonnet du flamine qui se compose d'une petite baguette entourée de laine; cf. Serv., Ae. 2, 683, apex proprie dicitur in summo flaminis pileo uirga lanata, hoc est in cuius extremitate modica lana est... modo autem summitatem pilei intellegimus, et par suite le « bonnet » lui-même, tiare, mitre, ctc., et « aigrette »; « langue de flamme » (poét.); 2º dans l'écriture, trait vertical placé au-dessus des voyelles longues. M. L. 518.

Les anciens rattachent le mot à apiō, apere (cf. uertex et uertō); ce qui conviendrait assez si le sens premier est celui de « partie supérieure du bonnet » qu'on attache (apiō) avec un lien, cf. P. F. 17, 6; Fest. 222, 13. Mais il est impossible de décider si le sens général de « pointe » est primitif ou dérivé; et, s'il est primitif, l'étymologie ancienne ne convient pas. Une étymologie étrusque est possible, cf. F. Müller, Z. Gesch. d. röm. Satire, Philologus 78 (1923), p. 265.

Dérivés: apicātus: coiffé de l'apex; apiculum: filum quo flamines uelatum apicem gerunt, P. F. 21, 10; apicīre': ligāre (Gloss.), formé d'après amicīre?

apexabō (-xauō, -xaō), -ōnis m.: sorte de boudin ou de hachis employé dans les sacrifices (cf. Arn. 7, 24). fitymologie populaire dans Varr., L. L. 5, 111, quod in hoc farcimine summo quiddam eminet, ab eo quod ut in capite apex, apexabo dicta. — La finale rappelle longāuō.

aphorus, -ī m.: — pisciculus qui propter exiguitatem capi non potest, Isid. 12, 6, 40. Sans doute déformation populaire de ἀφρός, autre nom de ἀφόη (v. apua), sous l'influence de ἄφορος? V. Sofer, p. 11.

apiāgō: mélisse, apiastrum. Seulement dans Isid. 17, 9, 80, mais de type ancien; v. Ernout, Philologica, I. p. 167; André, *Lex.*, s. u.

aniaster (-trum) : v. apium.

apiastra, -ae f.: guêpier; uocantur apiastrae, quia apes comedunt, Serv., G. 4, 14. Correspond au gr. μέροψ «merops apiaster», all. Bienenfresser, v. Keller, Tiere des klass. Altertums, p. 284.

apica, -ae f.: — dicitur ouis quae uentrem glabrum habet, P. F. 23, 31. Mot rustique, ne se trouve que dans Varr. et Plin. Gr. ἄποχος?

apinae, -ārum f. pl. : bagatelles, brimborions ; joint à trīcae par Martial 14, 1, 17.

Dérivés : apinārius (ape-) α. λ. Trebell. Gall. 8, 3; apinor, -āris : εἰκαιολογῶ (Gloss.).

Mot populaire, extrêmement rare et tardif. Cf. afan-

apiō, -is, *ēpī (conservé dans co-ēpī), aptus, apere: lier, attacher. Ne figure, en dehors des glossaires (e. g. P. F. 17, 7, comprehendere antiqui uinculo apere dicebant; cf. ape?), que dans un seul exemple d'Ennius, A. 499 (var. rapiunt).

L'adjectif aptus, qui a le sens de « attaché », propre et figuré, a pris une nuance laudative, « bien attaché à », cf. &puortos et habilis, et par suite « apte à », aptus ad, ou aptus et le datif. M. L. 566. Même évolution de sens dans le skr. yuktah. De la le dénominatif aptō, -ās « appliquer, adapter » et « équiper », qui a eu en bas latin toute une série de dérivés, et un composé récent adaptō, cf. M. L. 563-566; adaptus, 146; *ezadaptus, 2929, et exaptāre, 2938 a, de exaptus déjà dans Lucilius. Le contraire de aptus est ineptus « impropre, maladroit, sot », d'où ineptia, déjà dans Plaute, usité surtout au pluriel, ineptiae « sottises » et ineptiō, -īs.

Apiō a un inchoatif apīscor, -eris, aptus sum (pour la dérivation, cf. faciō, pro-ficiscor) dont il existe un doublet actif apīscō chez les archaïques, cf. J.-B. Hofmann, De uerbis... deponentibus, p. 12, 32, 40; apīscitur est passif chez Plt., Tri. 367: « s'attacher à », d'où « atteindre, obtenir ».

Apīscor, rare, quoique classique (Cic., T.-L.), a fourni les composés adipīscor, d'où adeptiō (Cic.); indipīscor (et indipīscō; aussi indepīscō; P. F. 94, 18); redipīscor (Plt., Tri. 1022). Indipīscor a conservé la forme ancienne du préverbe ind(u) (cf. indaudīre) de end(o), sans doute sous l'influence de adipīscor, redipīscor, avec lesquels il se joignait naturellement, et aussi peut-être pour éviter une confusion possible du participe de *in-ipīscor avec l'adjectif ineptus. Mais le maintien de ind- donnait au verbe un aspect archaïque; aussi a-t-il été éliminé de

la langue classique au profit de adipiscor, seule forme usuelle. De indeptus existe un dénominatif indeptō, -ās, cité par P. F. 94, 14.

Composés: copula de *co-apula; co-epī (voir ces mots). Cf. aussi apud, ammentum.

Le groupe verbal de véd. parf. āpa « il a atteint, obtenu », aor. āpat, apparaît surtout au parfait et à l'aoriste; ceci explique l'importance de coēpī en latin. Le présent skr. āpnoti « il atteint » est déjà dans l'Atharvaveda; il est secondaire, comme apiō et apiscor le sont en latin. Le hittite epmi « je prends » (3° sg. epzi, etc.) indique un ancien présent athématique que donnait à supposer lat. apiō. Pour hitt. e représentant ē, cí. eš—gr. 'no-, skr. ās-. L'adjectif skr āptāh n'est pas ancien; il ne se superpose pas à aptus. Le sanskrit a généralisé le représentant de l'ē conservé dans lat. co-ēpī ou d'un ancien ō que suppose arm. unim « je tiens, j'ai », de *ōp-ne-, et le latin a tendu à généraliser le degré zéro » attesté par lat. aptus. V. apud.

apis, -is (gén. pl. apum ou apium, cf. Neuc-Wagener, Form⁹. I 259, ce qui indique un ancien thème consonantique avec élargissement partiel en -i-, comme canis, mēnsis, etc., v. Ernout, Philologica, I p. 135 sqq.) f.: abeille. — Ancien, usuel. M. L. 525; B. W. sous abeille.

Dérivés : apicula (rare, mais déjà dans Plaute, Cu. 10), M. L. 523; apiārius : apiculteur, M. L. 522; apiārium : rucher (cf. Gell. 2, 20, 8), M. L. 521; apiārus, usité au féminin apiāna (ūua) « raisin affectionné des abeilles »; apīcius : même sens. V. aussi apium, apiastra.

Les dialectes indo-européens qui vont du slave à l'italo-celtique ont eu un nom de l' « abeille » inconnu aux autres langues : v. sous lat. ficus ; ce nom était de la forme *bhei-. Il n'est pas impossible que *ap-, *api-, supposé par le latin, ait quelque rapport avec ce mot. Mais on ne saurait préciser.

apiscor : v. apiō.

apium, -I n. (apius à basse époque) : 1º ache des marais (céleri, plante mellifère) ; 2º persil. Attesté depuis Virgile. Panroman, sauf roumain, M. L. 526 ; germ. : v. h. a. epfi, tch. et pol. opich, v. André, Lex., s. u.

Dérivés: apiācus: d'ache; apiāna: camomille (Ps. Apul.), cf. toutefois apis; apiaster m. et apiastrum n.: mélisse; apiastellum: renoncule, bryone ou couleuvrée (se dit aussi apium rīsus); apiātus: bouilli avec de l'ache, tacheté, moucheté (de mensis citreis, ueluti grani congerie); apiōsus: se dit d'une maladie du cheval « cuius et mens hebetatur et uisus », Vég. 1, 25, 3, 2; cf. 3, 10. On l'explique siue quod apio curabatur, siue quod ui magica apii putabatur oriri? Cf. aussi petrapium et apiāgō.

Apium est pour les Latins « l'herbe aux abeilles » et correspond, ainsi que apiastrum, au gr. μελίφυλλον, μελισσόφυλλον, cf. Pseud. Ap., Herb. 119; Varr., R. R. 3, 16, 10; et id., ibid. 3, 16, 13, oportet domi serere quae maxime secuntur apes... apiastrum..., etc. Apiaster est formé comme oleaster. La graphie appium, tardive, est sans valeur.

aplūda (adplūda), -ae f.: criblure, menue paille. Mot sans doute non romain, rare et archaïque; cf. Ernout, £l. dial. 110 sqq. aplustra (-tria), -um n. pl. (le singulier n'apparaît qu'à partir de Lucain : aplustre) : aplustres, ornement de la poupe du vaisseau. Du grec ἄφλαστον, peut-être par un intermédiaire étrusque. Terme uniquement poétique, attesté depuis Ennius jusqu'à Sidoine, mais ne se trouve ni dans Vg. ni dans Hor. Cf. pour la finale ballista et ballistra, genesta et genestra, lepesta, lepistra. Influence des mots en *-trum, suffixe d'instrument, comme trānstrum?

apocalama: nom d'un vêtement de soie ou de coton dans Isid. 19, 22, 13. Inexpliqué; v. Sofer, p. 31.

apoculō, -ās, -āre (variante apocalō): mot d'argot que Pétronc, 62, 67, met dans la bouche d'esclaves ou d'affranchis. Se conjugue pronominalement: ego me apoculo « je décampe, je m'esbigne ». Origine inconnuc. On l'a fait dériver de ἀποχαλάω (cf. calō) et aussi de ἀποκαλῶ; d'autres en ont fait un dénominatif de ἀπ' et oculus, hybride formé d'après ἀπ' ὀμμάτων ou enfin de ἀπὸ et cūlus (d'après le type du fr. reculer), mais la quantité de l'u est inconnue.

Apollō, -inis m.: emprunt ancien au gr. ΓΑπόλλων, -ωνος, latinisé en -ō, -inis. Dérivés: apollināris, -e, -ria (herba): morelle; -neus (Ov.). Étr. Aplu, Apulu.

apologō, -ās, -āuī, -āre: repousser; dénominatif tiré de ἀπόλογος (déjà dans Rh. ad Her.) avec le sens de ἀπολογίζω, Sén., Ep. 47, 9. V. Hammarström, IF 1932, 140.

apopores (-peres): citrouille. Mot espagnol, seulement dans Isid. 17, 10, 16. V. Sofer, p. 118, 163; Alessio, Riv. di Filol., 1938, 376 sq.; André, Lex., M. L. 529.

aporia, -ae f.: emprunt tardif au gr. ἀπορία « embarras », dont a été tiré le dénominatif aporior, pcp. aporiātus (= ἀπορούμενος, Ital.); d'où exaporior.

apostata, -ae m.: emprunt de la langue de l'Église au gr. ἀποστάτης; de la apostatō, -ās; apostatrīx f.; apostatātus, -ūs.

apostolus, -I m.: emprunt de la langue de l'Église au gr. ἀπόστολος, M. L. 580 a, et celt.: irl. apstal, britt. abostol. Dérivés: apostola f.; apostolātus, -ūs m.; -licus, M. L. 530.

apostôma, -ae f.: abcès. Emprunt vulgaire et tardif au gr. ἀπόστημα, avec passage à la 1re déclinaison, changement de genre et influence des mots en -ωμα (carcinôma, etc.). V. Sofer, p. 152, n.

apothēca, -ae ſ.: magasin à vivres; cellier. Emprunt au gr. ἀποθήκη, déjà dans Varr. et Cic. De là : apothēcārius; apothēcō, -ās. M. L. 531; B. W. sous boutique.

appellö, -ās, -āuī, -ātum, -āre: s'adresser à, en appeler à (cf. Enn.: hominem appellat, Sc. 50), appeler, puis, par affaiblissement, « nommer, désigner ». Usité de tout temps; panroman, sauf roumain. M. L. 542.

Dérivés et composés : appellātiō (class., équivalent de prouocātiō), appellātor, -tōrius; appellātīuus, calque de προσηγορικός; appellitō, -ās (rare, époq. imp.); cf. nōminitō.

compello: adresser la parole à, interpeller (souvent dans la prose classique avec une nuance de blâme ou d'insulte, d'où le sens de « accuser ») ; compellātiō « reproche, réprimande ».

interpellō: interrompre par la parole: Plt., Men. 1121, si interpellas ego tacebo; interpeller. S'emploie comme synonyme de interrumpō avec le sens de « troubler dans l'exercice de »; i. alqm in iure suo, Cés., B. G. 1, 44; se dit aussi des choses: i. iam partam uictoriam, id., B. G. 3, 73. Comme interdīcō, peut être suivi d'une complétive introduite par nē, quīn. quōminus.

Composés à préverbes d'un intensif-duratif en -ā, *pellō, -ās, en face de pellō, -is, à valeur moyenne « se pousser vers, se diriger » (cf. lauō, -ās, en face de lauō, -is); pellō, -ās n'existe que dans des composés comme occupō, edūcō, -ās, en face de capiō, dūcō, -is. La spécialisation de sens les a vite détachés du simple pellō, -is.

appendix, -icis f.: épine-vinette: spina et appendix appellata, quoniam bacae puniceo colore in ea appendices uocantur (Plin. 24, 114). V. pendō.

appianum (mālum): variété de pomme obtenue par un certain Appius, cf. Plin. 15, 49. M. L. 546 b; B. W. api.

aprīcus, -a, -um: exposé au soleil, ensoleillé (des Varron, qui l'oppose à opācus). Rapproché par étym. pop. de aperiō « a sole apertus », dit P. F. 2, 6. M. L. 561; B. W. sous abri.

Dérivés : aprīcitās (Col.); aprīcor, -āris (et aprīcō, -ās à basse époque, cf. M. L. 560), « réchauffer, se réchauffer » et ses dérivés.
Sans correspondant net.

aprīlis, -is m.: avril; second mois de l'ancienne année romaine. Sans doute adjectif substantivé. Étym. pop. dans Varr., L. L. 6, 33 (mensis dictus) secundus... a Venere quod ea sit 'Αφροδίτη, magis puto dictum quod uer omnia aperit; Macr., Sat. I 12, 14, Aprilem... quasi aperilem, et Sén., Ep. 67, 1, uer aperire se coepit. — Panroman, M. L. 562, et celt.: irl. april, britt. ebrill. De la les noms propres de petites gens: Aprīlis, Aprīliānus, Aprīlina.

A. Cuny, MSL 14, 286, rapprochant quintilis et sextilis, a supposé qu'aprilis serait un dérivé du mot indoeuropéen attesté par skr. áparah « postérieur (par rapport à un seul autre), second », got. afar « après ». Étymologie contestée par M. Benyeniste, qui suppose, avec. Stowasser, W. Stud. 31, 146, qu'aprilis remonte à étr. apru) emprunté lui-même au gr. 'Appo hypocoristique de Appostη, v. BSL 32, p. 68 sqq., hypothèse appuyée par Eva Fiesel, qui rapproche la dérivation du nom du mois de mai en étrusque : Ampiles de *ampile, v. St. Etruschi 7, 295-297, et par l'étude de S. P. Cortsen, Glotta, 1938, 26, 270. On a supposé aussi que aprilis dériverait de l'étrusque aplu «l'Apollo », avec dissimilation. Mais il resterait à expliquer l'introduction de ce nom étranger dans les noms de mois romains.

apsis : v. absida.

aptus : v. apiō.

apua, -ae f.: menuise. Emprunt ancien, latinisé, au gr. ἀφύη, cf. Plin. 31, 95: apuam nostri, aphyen Graeci uocant, M. L. 520. Cf. aphorus.

apud (aput; formes dialectales apor (P. F. 24, 12),

apur, ainsi en territoire marse apur finem, CIL 12 5, cf. Mar. Vict., GLK VI 9, 17; cf. ad, ar; les gloses ont aussi ape: παρά, CGL II 21, 40): auprès de, chez, dans; sens physique et moral: apud sē esse (contraire de fr. être hors de soi »). Uniquement préposition; ne s'emploie ni comme préverbe ou premier terme de composé, ni comme adverbe, ce qui prouve le caractère relativement récent du mot dans l'emploi qu'il occupe; et, en effet, il n'a de correspondant nulle part, pas même en osco-ombrien. Il s'agit peut-être d'une forme nominale se rattachant à la racine de apiō, et dans laquelle l'emploi prépositionnel se serait développé comme dans penes et, plus tard, dans le bas latin casus (= chez; v. casa); mais le détail de la forme n'est pas expliqué (participe parfait n. *apuot, *apuod?).

Depuis Lucilius, les grammairiens latins différencient ad, in, apud, penes; ainsi Scaurus, GLK VII 30, 18 (d'après Varron): ad et apud accusatiuce sunt præpositiones, ut « accede ad me »; « qui domi nati sunt apud me » (cf. Servius, Ae. 1, 24); et VII 31, 7: item uitiose dicitur « senatum habere apud aedem Apollinis » quod « in aede Castoris » dici oportet); et Ulpien, Dig. 50, 16, 63: « penes te » amplius est quam « apud te »; nam « apud te » est quod qualiterqualiter a te teneatur; « penes te » est quod quodam modo possidetur; cf. P. F. 20, 19.

Régulièrement construit avec l'accusatif et employé—le plus souvent près de noms de personnes (cf. toutefois apud aedem, SC Bac.; apud oppidum, Cés., B. G. 2, 7, 3; apud Anienem, Cic., Mur. 84)— quand la phrase ne comporte pas d'idée de mouvement, on le trouve en latin vulgaire avec l'ablatif, ainsi Ital., Matth. 19, 26, apud hominibus (= παρὰ ἀνθρώπους), ou avec des verbes de mouvement; ainsi Sall., Hist. 1, 119, ille Conisturgim apud legiones uenit; Ital., Gen. 43, 9, si non adduxero eum apud te (= gr. πρός σε), v. Anders Gagner, Eranos, vol. 26. En Gaule, apud s'emploie au sens de « avec »; ainsi Querol., p. 22, iste qui apud me est locutus, cf. ALLG 2, 26. Attesté de tout temps; mais appartient plutôt à la langue familière. M. L. 567; v. B. W. sous apec.

aqua, -ae f. (acua CE 930, 2, acqua blâmé par l'App. Probi; cf. Lucr. 6, 552 et 1072, qui en fait un trisyllabe): eau, considérée comme élément, cf. Cic., Ac. 1, 26, aer... et ignis et aqua et terra prima sunt; le plus souvent jointe et opposée au feu, cf. ignī et aquā interdīcere, et l'usage religieux signalé par Varron, L. L. 5, 61, suivant lequel l'époux accueillait l'épouse au seuil de sa maison avec le feu, élément mâle et créateur, et l'eau, élément femelle: igitur causa nascendi duplex: ignis et aqua. Ideo ea nuptiis in limine adhibentur, quod coniungit hic, et mas ignis, quod ibi semen, aqua femina, quod fetus ab eius (h)umore, et horum uinctionis uis Venus; cf. les références de Goetz-Schoell ad loc. Quelquefois aussi aqua est joint à terra : aquam terramque poscere. Pour le genre, cf. Meillet, Ling. gén., p. 218. Le caractère originairement animé et divin de aqua apparaît aux épithètes qu'on y joint : ad aquae lene caput sacrae, Hor., C. 1, 1, 22; nec castas pollue... aquas, Ov., F. 2, 174, etc.

Les poètes usent indifféremment de aqua et de unda; ainsi, Ov. écrit, M. I 432, cum... sit ignis aquae pugnax, en face de F. 4, 788, sunt duo discordes, ignis et unda, dei; Tr. I 8, 1, unda dabit flammas et dabit ignis aquas.

Toutefois, unda désigne plutôt l'eau considérée dans sa mobilité; dans le dernier vers d'Ovide cité, unda est joint à flammas, l'élément jaillissant du feu. La comparaison des dérivés de aqua et de unda fait bien ressortir la différence de sens : aquārī veut dire « faire de l'eau, s'approvisionner d'eau », aquāsus « aqueux », undāre « être ondoyant, ou agité » (en parlant des flots), exundāre « déborder », undōsus « aux flots agités ».

Le pluriel aquae s'emploie lorsque l'on considère les parties constitutives de l'eau, e. g. Vg., G. 4, 410, aut in aquas tenuis dilapsus abibit, ou les différentes sortes d'eaux (ainsi Sén., NQ. 3, 23), ou les eaux courantes. animées et divinisées, Varr., L. L. 5, 71, a fontibus et fluminibus ac ceteris aguis dei ut Tiberinus ab Tiberi: cf. aquae perennēs (qui se renouvellent sans cesse), decursus aquarum, Lucr. 5, 263, Aussi Aquae est-il constant dans les désignations de noms de lieux (où se trouvent généralement des eaux jaillissantes et qui sont l'objet d'un culte, cf. Thes. II 353, 47 sqg., 363, 59 sqg.). Aquae désigne aussi l'ensemble des eaux: Eleg. in Maec. 101, (hieme) conglacientur aquae; les pluies : T.-L. 24, 9, 6, aquae magnae bis eo anno fuerunt, Tiberisque agros inundauit. — Aquae est plus fréquent chez les poètes : le pluriel est plus concret. — Usité de tout temps. Panroman. M. L. 570; B. W. s. u.

Dérivés : aquor, -āris : s'approvisionner d'eau, et aquātiō, M. L. 578; aquātus : mêlé d'eau; aquōsus : aqueux, M. L. 588; aquātus : plein d'eau, à eau. — Subst. aquātis m. : pot à eau, M. L. 572 a; aquārius : à eau; aquārius m. : porteur d'eau, magistrat préposé au service des eaux, verseau (signe du Zodiaque); aquāriolus (-i dicebantur mulierum impudicarum sordidi adseculae, P. F. 20, 24); aquārium : réservoir à eau, évier, M. L. 576; B. W. s. u.; aquāliculus (-um), -ī : panse, ventre; aquāticus, aquātilis : aquatique; aquātilia n. pl.: tumeurs aqueuses ou hyatides; aquientus (formé d'après uīnolentus), M. L. 585; aquola (acula), -ae f. : filet d'eau (diminutif).

Composés en aqui-dont certains formés sur le modèle de composés grecs en δδρ-: aquiducus (-dux) = ὑδρα-γωγός, Cael. Aur.; aquifolium à houx », cf. acri-; aquifuga = φεύγυδρος, id.; aquigenus, -a, -um (Tert., cf. terrigenus); aquiductus, aquiductium = ὑδραγώγου aquiuergium, endroit où l'eau s'écoule (Gram.), composés tardifs; la langue classique ne connaît que le juxtaposé aquae ductus; cf. aussi M. L. 581, *aquiducium; aquilex, ·cis, -legus m.: sourcier; aquilicium, -ī (aquaelicium): sacrifice pour obtenir de la pluie; aquaemanāle (aquimināle, aquaemanīle, aquiminārium): aiguière, M. L. 572; v. mānō. Cf. aussi aquagium, terme de droit, synonyme de aquae ductus; aqu(a)e mola (Gloss.): ὑδρομύλη, plante.

Les langues romanes supposent aussi, M. L. 573, *aquāna; 579, *aquatōria; cf. en outre 147, adaquāri; 4336, inaquāre; 2939, exaquāre; en germ. aquaeductus (formes modernes) et aquārium, v. h. a. ahhāri.

aqua a son correspondant exact en germanique: got. ahwa «ποταμός», etc., et semble se retrouver en celtique, mais seulement dans des noms de lieu. Le germanique offre, d'autre part, un dérivé attesté par v. h. a. ouwa (all. mod. Aue) « prairie marécageuse, île », et le nom propre Scandin-auia; le dérivé v. isl. ægir « mer, dieu de la mer », avec un ancien ē initial, donne à penser

que l'a de lat. aqua, got. ahwa représenterait un i.-e. *ə (*ēk*/ək*-). Si ce mot ne se retrouve pas ailleurs, ce n'est sans doute pas un hasard: tandis que le nom désignant l'« eau» en tant que chose est commun à tout le monde indo-européen (v. sous lat. unda), les noms de genre essentiellement animé qui désignent l'« eau» en tant qu'être actif — et divin — n'ont qu'une faible extension dialectale. Il y a ce mot, commun au latin et au germanique; un autre mot, indo-iran. *āp-, souvent employé au pluriel (véd. āpaḥ, etc.) comme lat. aquae, a des correspondants en baltique; cf. amnis. — Il n'est pas accidentel que le nom germanique du « dieu de la mer » appartienne au groupe de got. ahwa, lat. aqua désignant originairement l'« eau » en tant qu'être actif.

aquila, -ae c.: 1º aigle (oiseau, étoile ou enseigne), cf. fulua... auis d'Ovide, F. 5, 732; 2º aigle de mer ou mourine (sorte de raie). Dérivés et composés: aquilinus; aquilifer. — Ancien. Panroman. M. L. 582; irl. aicil. Cf. peut-être aussi aquileia: ancolie, M. L. 583, et B. W. s. u. Cf. Aquilōnia?

Le nom de l' « aigle », le premier des oiseaux, et qui avait un caractère religieux, varie d'une langue indoeuropéenne à l'autre et résulte surtout d'arrangements relativement récents. V. aquilus.

aquilex : v. aqua,

aquilō, -ōnis (et aquilus, cf. Thes. II 376, 9 sqq.; M. L. 586 et 587) m.: aquilon. Le nom complet est aquilō uentus (cf. Nep. Mi. 1, 5; P. F. 20, 14, aquilo uentus a uehementissimo uolatu ad instar aquilae appelatur). On voit par Festus que les anciens rattachent aquilō à aquila et non à aquilus comme le font les modernes. Ce sont les anciens qui ont probablement raison; aquilō n'est pas le vent sombre; il est qualifié de clārus par Vg., G. 1, 460, par opposition à nigerrimus auster, 3, 278; cf. Thes. II 376, 48 sqq. L'explication rapportée par Isid., Nat. rer. (Suét., p. 229 Reiff.), aquilo, qui et boreas uocatur, ex alto flans gelidus atque siccus et sine pluuia, qui non discutit nubes sed stringit, paraft avoir été inventée dans sa dernière partie pour rattacher coûte que coûte aquilò à aquilos.

De là : aquilonius ; aquilonālis (aquilonāris ap. Aug.) formė d'après septentrionālis ; aquilonianus (b. lat.); aquilonigena (Aus.).

Le rapprochement avec un mot baltique, lit. āklas « aveugle », etc., n'explique guère la forme et pas du tout le sens (Meillet). — Cf., toutefois, καικίας « vent du nord-est », lat. caecus?

aquilus, -a, -um adj.: brun noir. Rare; archaïque et postclassique. Les anciens le rapprochent de aquila et en font un dérivé de aqua (d'après nūbilus, nūbēs); ainsi Festus: aquilus color est fuscus et subniger, a quo aquila dicta esse uidetur... aquilus autem color est ab aqua nominatus. Nam cum antiqui duos omnino naturales nossent, i. e. album et nigrum, interuenerit autem is quoque, qui ita neutri similis est, ut tamen ab utroque proprietatem trahat, potissimum ab aqua eum denominarunt, cuius incertus est color, P. F. 20, 7. Composé subaquilus (en jeu de mots avec subuolturius, Plt., Ru. 422). L'explication par aqua rend mal compte du sens de l'adjectif; on ne voit pas pourquoi l'eau aurait été prise pour désigner une coulcur tirant sur le noir (Plaute applique

aquilus à une négresse). Peut-être à rattacher à aquila, l'aigle étant l'oiseau sombre, αἰετοῦ... μέλανος. Il. Φ 252. Les adjectifs désignant la couleur sont souvent empruntés à des noms d'animaux, et réciproquement ceux-ci peuvent être désignés par le nom de leur couleur, cf. columba.

ar : v. ad.

āra, -ae f. (ancienne forme āsa, cf. Macr., Sat. 3, 2, 8, qui cite Varron, et Serv. auct. Ae. 4, 219; osq. aasas « ārae », ombr. asam-ař « ad āram ») et peut-êtrel hitt. haššaš « foyer »: autel (premier sens sans doute), « foyer de la divinité », par opposition à focus, cf. l'expression pro aris et focis. Conservé seulement dans quelques parlers judéo-romans, cf. M. L. 586 a. 1

Dérivés : ārula ; ārālia, -ium, CIL VIII 19929.

Les grammairiens anciens distinguent āra de altāre, ainsi Varron dans Serv. auct., B. 5, 66, Varro dis superis altaria, terrestribus aras, inferis focos dicari adfirmat; cf. Vg., ibid., en quattuor aras: ecce duas tibi, Daphni, duas altaria Phoebo. Le dieu reçoit les altāria, réservés aux grandes divinités; Daphnis n'a que des ārae, terme général désignant un autel quelconque. Italique, commun, usuel. Mais a disparu devant altāre.

Cf. āreō?

araneus. -I m. (gén. aranei, trisyllabe, Lucr. 3, 383); aranea, -ae f. : araignée. Ancien, usuel. Araneus est la forme ancienne : le féminin aranea est réservé pour la toile ou le fil de l'araignée et, par extension, une espèce de fil très fin, et ne désigne l'animal qu'à partir de Catulle, en poésie, et seulement à partir de Fronton en prose. Toutefois, Cicéron a le diminutif araneola (en face de l'araneolus du Culex). L'italien a les représentants des deux formes : ragno et ragna; le français et l'espagnol n'ont que le féminin : araigne (v. B. W. sous araignée), araña; les deux diminutifs sont également représentés en roman, cf. M. L. 593-596. Araneus désigne aussi la « vive » (poisson); adjectif joint à mūs, la musaraigne (μυγαλή), M. L. 5765; arānea, une maladie de peau : arānea uerrīna (= gr. κεγχρίας ου λειχήν), v. B. W. rogne; cf. mus araneum (sic, cf. araneum dans Phèdre), cuius morsu aranea, Isid. 12, 3, 4; v. Sofer, p. 16, 170,

Dérivés : arāneōsus : couvert de toiles d'araignée ; arāneāns (Apul.).

Arāneus, arānea n'ont de correspondant qu'en grec : ἀράχνη « araignée », ἀράχνιον « toile d'araignée », ἀράχνιον « toile d'araignée ». La ressemblance est trop étroite pour qu'on ne voie pas dans le mot latin un emprunt au grec ou, du moins, un emprunt à une langue inconnue fait indépendamment dans chacune des deux langues. L'objection que arāneus s'explique en partant de *arak-s-n- (cf. Benveniste, Origines, p. 101) n'est pas décisive; les mots de ce type, essentiellement populaires, admettent des dérogations à la phonétique normale, comme le montrent les formes romanes elles-mêmes. Le rapprochement de ἄρκος efllet » souvent proposé n'explique pas la forme grecque. Le mot a pu s'introduire avec la légende d'Arachné.

arbiter, -trī m.: 1º témoin (qui par son arrivée assiste à une chose; souvent joint à testis, e. g. Cic., Q. Rosc. 38; T.-L. 21, 10, 3): cf. Plt., Mer. 1005, eamus intro; non

utibilest hic locus, factis tuis, | dum memoramus, arbitri ut sint qui praetereant per uias; 2º arbitre choisi par les deux parties (sens aussi anciennement attesté que le premier), juge (arbitrālis, -e), et par suite, « maître de ja destinée de ». Ancien (Loi des XII T. 7, 2, 2; 12, 3), usuel, classique. Les sens se retrouvent dans arbitrium: 1º fait d'être témoin (sens non attesté avant l'époque impériale, où il peut être dû à une affectation d'archaïsme); 2º arbitrage, sentence arbitrale et « pouvoir de décider de »; liberum arbitrium attesté à partir de T. L.; cf. Thes. II 411, 76 sqq., ce qui explique le sens de « arbitraire » qu'a l'adjectif arbitrārius à partir d'Anlu-Gelle. Conservé dans les langues romanes. M. I. 605.

Antres dérivés : arbitror, -āris (arbitrō archaïque) : 10 observer, épier, être témoin de ; 2º arbitrer, estimer (dō arbitrō) ; et dans la langue commune, par une généralisation et un affaiblissement de sens identiques à celui de cēnseō, dūcō, putō, etc., « juger, penser ». Tér., Haut. 990, an tu... esse illum iratum putas? — non arbitror. De là : arbitrātor, -tīx (tardifs, forme avec haplogie arbitrix, CIL VI 10128) ; arbitrātus, -ūs m. : arbitrage, pouvoir de décider, volonté, jugement. M. L. 604.

Le seul rapprochement qui semble s'imposer, celui avec ombr. arputrati « arbitratu », n'éclaire pas le mot latin. Ar- peut être une forme dialectale de ad. Le rapprochement avec bació est douteux.

arbos (arbor), arboris f. : arbre ; mat ; arbre de pressoir. Sur arbor « monstre marin »? v. de St Denis. Vocab. des animaux marins, s. u. Ancien thème en -s; cf. arbosem, P. F. 14, 9; arboses, F. 280, 9. Seul féminin de ce type; cf. le type voisin Cerës, -ĕris. Arbor est une forme récente créée d'après les cas obliques lorsque s intervocalique se fut sonorisé en latin. L'ò du thème est confirmé par le dérivé arbustus; cf. onus (ancien *onos), onustus, uenus (ancien uenos), uenustus, etc. Le genro féminin s'explique facilement : l'arbre, considéré comme un être animé, est « la productrice » des fruits. Toutefois, en bas latin, à partir de l'Itala, il apparaît masculin, sans doute sous l'influence des autres mots en -or. -ōris et aussi des noms d'arbres en -us, du type fagus, qui avaient abandonné pour le masculin l'ancien genre féminin; cf. Thes. II 419, 61 sqq. C'est le masculin qui est le plus répandu en roman ; seuls le logoudorien et le portugais ont le féminin. Pourtant, en français, la forme même du mot « arbre », avec sa terminaison par un e muet, tend à le faire passer de nouveau au féminin : · la belle arbre ». Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 606; B. W. s. u., et germ. v. h. a. albar, etc.

Dérivés en arbus- et en arbor- (ces derniers plus récents): 1º arbuscula: jeune arbre (d'où arbusculōsus dans les Gloses); *arbuscellum, M. L. 608; arbriscellus (Gl. Reich.); arbustus: planté d'arbres; d'où le n. arbustum: bosquet, pépinière (le plus souvent au pluriel arbusta (loca), cf. Gell. 17, 2, 25, arboreta, ignobilius uerbum: arbusta celebratius); puis « jeunes arbres » (comme il y en a dans les pépinières); surtout poétique dans ce sens, Vg., B. 4, 2, non omnis arbusta iuvant humilesque myricae; d'où à très basse époque arbusta, -ae (Greg. Tur.).

2º arboreus, M. L. 507 a; arborācia (Gloss.): « cor arboris »; sans doute n. pl. d'un adjectif *arborāceus;

arborāns (Gloss.): δενδρίτης; arborārius, -a, -um, et subst. = δενδροχοπός); arborātor: qui taille les arbres; arborēscō, -is (Plin.): devenir arbre; arborētum: verger (cf. plus haut), M. L. 607; arborōsus: δενδροκιδής.

Aucun rapprochement net. Le latin n'a pas trace du nom indo-européen de l'arbre, représenté par hitt. taru, i.-ir. dāru, dru-, got. triu, v. sl. drēvo, gr. δρῦς, etc. V. C. D. Buck, Dict. of sel. Synonyms, p. 48, s. u. Tree.

arbutus (arbitus, graphie des manuscrits de Lucrèce, concordant avec certaines formes romanes, cf. M. L. 610), -If. (pl. n. arbuta, -ōrum d'après Phocas, GLK V 426, 18): arbousier. S'y rattachent: arbutum (-bi-), -ī n.: arbouse; arbuteus: [d']arbousier; M. L. 609; B. W. s. u.

Sans étymologie; un autre nom est unedo. V. Bertoldi, Linguistica Storica, 2º éd., p. 174.

arca, -ae f.: coffre, boîte, caisse, surtout à argent : arca publica qui s'oppose à fiscus; cachot, cercueil; dans les langues techniques : borne, batardeau, chêneau; dans la langue de l'Église : « arche » (= gr. κιδωτός). Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain; passé également en got. arka, en germanique, et de là en slave. M. L. 611; B. W. s. u.; irl. arc, britt. arch.

Dérivés: arculus: putabatur esse deus qui tutelam gereret arcarum, P. F. 15, 9; arcula, arcella, arcellula: coffret, bière, M. L. 615; arcānus: actif et passif « caché, secret » et « discret, qui cache »; dans la langue religieuse, « mystérieux, magique »; arcānum: mystère; arcārius: de caisse; arcārius m.: caissier; arculārius (Plt.): porteur de coffret; arcera (arch.): chariot couvert (d'après cumera?). Cf. aussi *arcile, M. L. 615.

Sans doute apparenté à arceō (cf. Parca et parco?) : arca quod arcebantur fures ab ea clausa, Varr., L. L. 5, 128.

arceo, -es, -ui, -ere : 1º contenir, maintenir. Sens qui paraît le plus ancien, encore attesté dans les textes, cf. Enn., dub. 2; Cic., Rep. 6, 17, N. D. 2, 136, où le verbe est joint à continere, de même que coercere, N. D. 2, 58; P. F. 14, 2, arcere est continere. Mais l'emploi dans cette acception est rare, inconnu même de la prose courante et de la langue parlée. - 2º maintenir au loin. écarter (= continere; cf. le fr. « contenir l'ennemi ») ; arcere prohibere est. Similiter abarcet, prohibet. Porcet quoque dictum ab antiquis, quasi porro arcet, P. F. 14, 24 et 244, 7. Sens dérivé et de beaucoup le plus fréquent. De la, arcula : dicebatur auis quae in auspiciis aliquid uetabat fieri, P. F. 15, 11. Pas de substantifs dérivés. — Composés : abarceo, qui, en dehors des glossaires, ne figure que dans une inscription, CIL XIII 485; porceo, de *po-arceo (même préverbe que dans pono), rare et archaïque (exemples dans Nonius 159, 38). coerceo : contenir, enfermer, d'où au sens moral « répri-

coerceō : contenir, enfermer, d'où au sens moral « répri mer, réfréner » (cf. contineō, cohibeō) ; coercitiō.

Pour exerceo, v. ce mot.

A arceō se rattache arcifinius; arcifinālis, adjectif joint à ager: [champ] conquis sur l'ennemi « ab arcendis finibus », dit Varron, au témoignage de Frontin, Grom. 6, qui le définit encore « qui nulla mensura continetur. Finitur secundum antiquam obseruationem fluminibus, fossis, montibus, arboribus ante missis, aquarum diver-

giis, et si qua loca a uetere possessore potuerunt optineri. » Cf. encore arcifinium, -ī n.: borne d'un champ; arca finālis.

Pour lupercus, v. ce mot.

Arceō est à rapprocher de gr. ἀρκέω (aor. hom. ήρκεσα, ἀρκέσσαν) « j'écarte, je protège ». Le groupe de arm. argel « empêchement », argelum « j'empêche » (aor. argeli) concorde aussi pour le sens ; mais le suffixe -el- ne se retrouve pas en latin.

Quant à lit. rakinti « fermer »; rāktas « clef » et v. h. a. rigil « verrou », la forme et le sens sont éloignés, et le rapprochement ne s'impose pas.

arcera : v. arca.

arcera

arceraca, (-laca) f.: sorte de vigne que Pline, N. H. 14, 35, assimile à l'argītis de Vg., G. 2, 99?

arcesso (accerso, adcerso), -is, -īuī (-iī), -ītum, -ere : faire venir, aller chercher, mander, et spécialement « citer en justice »; « rechercher ». Dans les manuscrits, la répartition de arcesso et de accerso dépend des habitudes des copistes, cf. Thes. II 448, 67 sqq.; Plaute semble jouer sur les deux formes, Tru. 130, quem arcessis? Archilinem, et Mo. 509, uiuom me accersunt Accheruntem mortui; dans les inscriptions, arcesso, cf. CIL I2 235. arcessita (Fasti Praenest.). Sur l'essai d'une différenciation des deux formes, cf. Velius Longus, GLK VII 71, 17: « arcesso » et « accerso » putauerunt quandam differentiam esse, ut « accerso » sit uoco, tractum ab acciendo, « arcesso » summoueo, ab arcendo tractum. Sed errauerunt : « accerso » enim pro eo quod est arceo numquam positum est. Verum quod putant r litteram obstare significationi errant : d enim non minus in r litteram transit quam in c. On trouve aussi accesso, arcerso. A l'époque impériale, sur arcessīuī se bâtit un présent arcessiō (accersiō, accessiō); arcessīrī est déjà dans T.-L. 3, 45, 3. - Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés, tous rares, la plupart tardifs : arcessītus, -ūs m. (-tiō-); arcessiō [accersiō] « appel »; arcessītor : qui appelle, accusateur; arcessībilis (Gloss.).

Par sa forme et par son sens, arcessō se dénonce comme un désidératif; cf., par exemple, Cic., Verr. 1, 27, arcessit... consul... Siculos; ueniunt nonnulli. Mais l'étymologie reste incertaine, en raison même de l'incertitude de la forme. Si arcessō est la forme la plus ancienne, le rapprochement de arceō est séduisant. Étant donné le grand nombre d'emplois où arcessō est accompagné d'un ablatif d'origine (cf. Thes. II 450, 72 sqq.), le sens premier aurait été «chercher à écarter d'un endroit (pour faire venir à soi) ». On a rapproché aussi arcessō de incessō (v. ce mot); avec une forme ar du préverbe, v. ad. En tout cas, le *aruocessō, du reste proposé avec hésitation par Thurneysen dans le Thes., est à rejeter.

archi-: préfixe grec, marquant le commandement, qui, introduit par des mots grecs d'emprunt, comme archipirata (Cic.), archimagirus (Juv.), a formé à basse époque quelques hybrides, comme archisacerdos (Fort.), archisellium: place d'honneur (Not. Tir.); archigallus (Plin.).

architectus, -ī m. = ἀρχιτέκτων. Emprunt ancien, avec passage à la 2° déclinaison (par influence de tegō,

tēctus, tēctum?); architectōn, -ōnis (déjà dans Plaute) est la transcription du grec. La forme architectus est la plus fréquente, et la seule classique.

Dérivés proprement latins: architector, -āris; architector, -ōris (tardif); architectiō, -ōnis f. (Itala) formé sur le modèle des noms d'action verbaux en -tiō; le calque du grec architectonor, -āris (= ἀρχιτεκτονῶ) est de basse époque (Itala); architectūra, -αε f., etc. Sur ce groupe, voir en dernier lieu M. Niedermann, Glotta 19. 1 sqc.

arcifinius : v. arceo.

arcisellium: v. arcus.

arcisum : nom de plante, dans CGL III 535, 46. V. André, Lex., s. u.

arcubius : v. arx.

arcula : v. arca et arceō.

arcumen : v. arcus.

arcus, -ūs m. (féminin dans Enn. et Vitr., d'après porticus); un génitif arquī est attesté à partir de Lucr. 6, 525, où il désigne l'arc-en-ciel; d'autres formes de la 2º déclinaison apparaissent de bonne heure, e. g. un nominatif pluriel arcī dans Varr.; cf. Thes. II 475, 80 sqq. Le datif pluriel est arcubus, arcibus étant réservé à arx. Nonius distingue arcus et arquus, 425, 11: « arcus... omnis suspensus fornix appellatur; arquus non nisi qui in caelo apparet, quam Irim poetae dixerunt. Vnde et arquati dicuntur quibus color et oculi uirent quasi in arqui similitudinem »: arc; de là, dans les langues techniques, tout objet en forme d'arc: arc-en-ciel, arche, voûte. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 618; B. W. s. u.

Dérivés et composés : arques, -itis m. : archer (Festus, Gloss.), d'après eques, pedes ; arquatus (arcuatus). scil. morbus : jaunisse ; cf. plus haut le texte de Nonius; M. L. 664 a, 8348; et tardif arquaticus; arcumen; cf. Isid. 17, 9, 9: iris Illyrica a similitudine Iris caelestis nomen accepit. Vnde et a Latinis arcumen dicitur, quod flos eius coloris uarietate eundem arcum caelestem imitatur; v. Sofer, p. 8; arculus: coussinet en forme d'arc; arculatus : en forme de coussinet (= ombr. arçlataf « arculātās »), cf. P. F. 15, 6 et 10; inarculum, P. F. 101, 5; arcuarius, adj. et subst. : qui concerne les arcs ; faiseur d'arcs ; arcuō, -ās : courber en arc, voûter, et ses dérivés; arcifer = τοξοφόρος; arci-potēns, arci-tenēns (arqui-) adj. (poétique); arci-sellium (-solium) : siège circulaire, sella arcuāta; arcuballista: arbalète; M. L. 618 a.

Cf. v. isl. or (gén. orvar) et v. angl. earh, avec le dérivé got. arhwazna, tous mots signifiant « flèche »; de germ. *arhwō, *arhwas-. Les noms d'armes n'ont généralement pas d'étymologie indo-européenne; et l'arc n'est pas l'arme aristocratique; il n'est donc pas surprenant que le rapprochement se soit borné à deux langues, toutes deux occidentales. En revanche, le groupe de skr. isuh « flèche », gr. loc n'est pas représenté à l'Occident.

ardaliō (ardeliō Gl.), -ōnis m. (non attesté avant Phèdre): empressé, faiseur d'embarras, brouillon. Puis, dans les Gloss., « gourmand, goinfre », cf. CGL V 491, 66; 590, 7; et ardaliolus: bucco(n), CGL V 299, 62.

gans doute formation en -iδ dérivée de gr. ἄρδαλος; cf. ἀρδαλόω « tacher, salir » et « troubler ». Mot venu par te mime ou l'atellane.

ardea, -ae f.; ardeola, -ae (-dio-): héron, cf. CGL V 615, 35, ardea est auis, i. e. haron. Attesté depuis Virgile. M. L. 619. On compare v. isl. arta « sarcalle »; gr. ἐρωδιός est loin.

ardeo, -es; ardor, -oris: v. āreo.

arduus, -a, -um adj. (comparatif et superlatif peu usités, quoique Caton ait arduior, -uissimus, cf. Prisc., GLK II 87, 10): qui se dresse en hauteur (glose ērectus), en pente raide, escarpé, ardu (sens physique et moral). — Ancien et usuel, mais, à partir de l'Empire, surtout fréquent chez les poètes.

Dérivés rares : arduē (St Jér., Cassiod.); arduitās (un exemple de Varr., R. R. 2, 10, 3).

Cf. sans doute irl. ard « haut », gaul. Arduenna, nom d'une montagne. D'autres langues présentent des mots à *-dh- intérieur qui ne sauraient être rapprochés, car on aurait lat. b; du reste, le sens de gr. δρθός « droit » (de FoρθFoς) et même du skr. ūrdhoáh « droit » est un peu différent. Av. ərədwō « droit » est ambigu.

Area, -3e (āria à basse époque) f.: rattaché à āreō par Varron, L. L. 5, 6, 38, ubi frumenta secta; ut terantur, [et] arescunt, area. Le mot ne désigne pas seulement a l'aire » de la grange, mais tout espace dépourvu de construction, la place devant le temple ou l'autel, la cour au milieu de l'atrium (P. F. 12, 17), etc.; cf. Flor., Dig. 50, 16, 211, locus... sine aedificio in urbe ared, rure ager appellatur; et la spécialisation dans le sens de a aire » est peut-être secondaire. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 626; B. W. s. u. — Le diminutif āreola désigne une petite cour, une planche de jardin, un parterre; M. L. 632. Adj. āreālis: relatif à l'aire. M. L. 627; āreātor, tūra (Colum.).

Pas de rapprochement sûr.

arēna, -ae f. : v. harēna.

āreō, -ēs, -uī, -ēre : être sec. — Ancien, usuel.

Dérivés et composés : āridus (et ardus, cf. Thes. II 565, 16) : sec, desséché (sens physique et moral); de là, dans la Bible, ārida = ξηρά « la terre »; āridum : terre ferme; āridulus; āriditās et āritūdō; ārēscō, -is : se dessécher (et exārēscō), interārēscō (Cic.); ārefacio -is (arfaciō dans les manuscrits de Caton; Lucr. sépare encore les deux éléments facit are, 6, 962).

Îl n'y a pas de substantif *āror correspondant à āreō (cf. tepor, tepeō, tepidus, etc.). Le substantif correspondant à āridus est ārdor. Mais ārdor a perdu le sens de sécheresse », qui est réservé à āriditās et ne signifie plus que « chaleur ardente, ardeur (sens physique et moral), éclat (d'un corps en flamme) ». A ārdor se ratcache ārdeō, -ēs, ārsī (arduī, Acta Fr. Aru.), ārsum et *assum, cf. assus « brûler, être en feu; brûler de (avec ad, in, ou l'infinitif seul) », dont le parfait en -sī et le supin en -sum attestent le caractère récent. Ardeō a un inchoatif ārdēscō (exārdēscō et exārdeō, formé sur exārduī, M. L. 2939 a); à ārsum se rattache ārsūra.

Les langues romanes ont conservé ardère et ardère, fr. ardre, M. L. 620, ardor 624, *ardicāre 622, *ardūra 625, *arsio 680, arsūra 682, tous mots qui expriment

l'idée de brûler; aridus, M. L. 644, qui est peu représenté en dehors de l'italien et a été concurrencé par une formation plus expressive, siccus, panroman. Cf. aussi *arellare, M. L. 628.

On rapproche tokh. A āsar « sec », skr. āsah « cendre », et, avec des élargissements variés, à dentale : tch. ozditi « sécher », gr. ἄζω « je sèche », ἄζωλέος « sec », ou à gutturale : k (ou g) v. h. a. asca « cendre », etc., ou gh : got. azgo « cendre », cf. arm. azazem « je sèche » (avec z pouvant être issu de *j représentant *zgh). V. assus. S'y rattache peut-être āra.

arepennis (arpennis; aripennus; arapennis d'après arāre), is m.: arpent. Mot gaulois; cf. Colum. 5, 1, 6, Galli... semiiugerum quoque arepennum uocant, M. L. 634. Sur les diverses formes du mot dans les Gloses et les textes tardifs, v. Sofer, p. 118 sqq., 176.

arepo: mot qui figure dans le « carré magique », CIL XII 202. Sans doute opera écrit à rebours.

arferia: — aqua, quae inferis libabatur dicta a ferendo, siue uas uini quod sacris adhibebatur, P. F. 10, 23. Terme du rituel, féminin d'un adjectif *arferius (cf. ferō) peutètre d'origine dialectale, cf. Ernout, Élém. dial. 111. Le terme latin est adferial, qu'on lit CGL II 462, 26; 564, 48. Cf. ombr. affertur « adfertor »; et inferius.

argemōnia, -ae f.: plante. Sorte de pavot sauvage. Attesté depuis Celse et Pline. Adaptation du gr. ἀργεμώνη (cf. argemon, argemonion dans Pline), souvent corrompue en agrimonia, M. L. 295 a, acrimonia, argimonia. V. André, Lex., s. u.

argentum, -In.: argent; argenterie, objet d'argent; argent (monnaie, déjà dans Plaute); argentum utuum = ὑδράργυρος. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 640.

Dérivés: argenteus et subst. argenteus m.: monnaie d'argent, M. L. 639; argentārius: relatif à l'argent (monnaie), et argentārius m.: banquier, frappeur d'argent, M. L. 637; argentāria: banque, mine d'argent; argenteolus: [monnaie] d'argent; argentātus (et inargentātus, Plin., Ital.): argenté; d'où est tiré le verbe argentō, ās; argentāsus: mêlé d'argent; Argentīnus: dieu de l'Argent (Aug., Ciu. 4, 21); argentifodīna: mine d'argent (ancien juxtaposé); argentilla: plante à feuilles argentées; v. André Lex., s. u.

Le nom est neutre, en face de gr. ἄργυρος, comme tous les noms de métaux latins; cf. aurum en face de χρυσός, etc.; pour le suffixe, cf. unguentum; et v. Benveniste, Origines, p. 12, 151.

argentum est l'un des noms, tirés d'une même racine, par lesquels est désigné l'argent. Le celtique a la même forme : gaul. arganto- dans Argantomagus, litt. « champ de l'argent », irl. airget, arget, gall. ariant. Mais la forme osque aragetud « argentō » ne concorde pas exactement, tandis que fal. arcentelom « *argentulum » est proche du latin. Arm. arcat' « argent », tokh. A ārkyant, av. ərəzatəm et skr. rajatām diffèrent plus encore. Quant à gr. ἄργυρος, c'est un dérivé du thème en -u- qui apparaît dans lat. arguō (v. ce mot). On entrevoit donc ici une même manière, déjà indo-européenne, de désigner l' « argent » comme métal « brillant », de même que l' « or » était nommé métal « jaune » (v. le mot heluos), cf. gr. ἀργός « clair, brillant », mais on ne peut restituer

un nom indo-européen : c'est que l'argent et l'or sont nommés d'après leur aspect, tandis que le nom du « cuivre » (et du « bronze »), lat. aes, etc., désigne purement et simplement l'objet et ne se laisse pas analyser. V. Schrader, RL II² 394; Ipsen, Festschr. Streitberg 228. — La désignation indo-européenne de l' « argent » a été remplacée par un mot emprunté qui offre des formes diverses en germanique, en baltique et en slave. — V. arguō.

argilla (i, cf. Ettmayer Zeits. f. rom. Phil. 30, 5245, 527), -ae f.: argile. Emprunt au gr. ἄργιλος (ἄργιλος), déjà dans Caton, Agr. 40, 2; le double l a sans doute pour objet de noter le caractère palatal de la liquide (cf. mīlle, stēlla). Panroman, sauf roumain. M. L. 641, et germ.: v. h. a. argil.

Dérivés : argilleus, M. L. 642 ; argillāceus : d'argile ; argillōsus : argileux.

Même racine que argentum; argilla c'est la « terre blanche ». Étymologie populaire dans Isid., Or. 16, 1, 6, argilla ab Argis uocata, apud quos primum ex ea uasa confecta sunt. Les anciens y rattachent sans doute avec raison le nom propre Argilētum. Cf. Varr., L. L. 5, 157; Serv., Ac. 8, 345.

argītis, -tidis f.: sorte de vigne qui produit le raisin blanc. Sans doute emprunt à un dérivé du gr. ἀργός, mais le mot grec n'est pas attesté.

arguo (trisyll.), -is, -uī, -ūtum (-uitum), -ere: 10 indiquer, démontrer; 2° convaincre de (= ἐλέγγω), cf. Ulp., Dig. 50, 16, 197, indicasse est detulisse; arguisse, accusasse et conuicisse; le plus souvent a le sens dérivé de « vouloir démontrer, accuser », e. g. Plt., Am. 885, quae neque facta sunt neque ego... admisi arguit, et devient synonyme de accūsō, ἐγκαλέομαι, cf. Enn., Trag. 194. tu delinquis, ego arguor. - Ancien, classique; appartient plutôt à la langue écrite. Arguo est le dénominatif d'un substantif en -u- *argu(s), -us « éclat » ou « blancheur », dont l'adjectif est argūtus (cf. status, statuō, statūtus; cornū, cornūtus). L'u de arguo apparaît dans les adjectifs grecs ἄργυρος, ἄργυφος, skr. árju-nah, dérives d'un thème en -u- *argu- (cf. sous argentum). Le sens premier de arguō était donc « faire briller, éclaircir, éclairer » (sens physique et moral); sens qui apparaît encore dans argentum et argūtus « clair, perçant, piquant » (se dit de la voix et du regard, comme clarus, puis du goût). L'adjectif a pris ensuite des sens dérivés : « pénétrant, pointu »; « expressif, fin, subtil, rusé »; et finalement « bavard ». En dérivent : argūtiae (pluriel comme ineptiae) : arguties, subtilité(s), bavardage ; argūtor, (-tō), -ārī, M. L. 643, et ses dérivés; argūmentum: preuve, argument, Cic., Top. 8, esse... argumentum... rationem quae rei dubiae faciat fidem; d'où: 1º justification, raison; 2º matière, sujet (à expliquer, à traiter) = grec δπόθεσις. Argumentum a un dénominatif argumentor, -ārī qui a fourni de nouveaux dérivés. Irl. argu-

De arguō: coarguō (aspect léterminé): démontrer, convaincre [d'erreur], d'où « condamner »; redarguō: rétuter (joint à refellere, Cic., Tusc: 2, 2, 5). Au témoignage de Festus, 384, 28, Scipio Africanus Pauli filius employait la forme à apophonie rederguō (cf. contrectō et contractō, etc.).

ariona (ou ariera), -ae f. : banane, fruit de l'arbre indien pala (= tala). — Mot étranger, cité par Pline 12, 24.

ariës, arietis m. (le génitif est toujours trisyllabique dans la poésie dactylique, et la première syllabe compte pour longue, cf. abiës, pariës, etc.): 1º bélier (animal signe du zodiaque = Kptóc, machine de guerre); 2º sorte de poisson, épaulard? (cf. mūlus pour le double sens). — Ancien, usuel. M. L. 645 (arēte comme *par(i)ēte-, v. ce mot).

Dérivés : arietō, -ās : frapper comme un bélier, ou du bélier, se butter ; arietīnus ; arietārius.

Cf. ombr. erietu « arietem », gr. ἔριφος « petit bouc », irl. earb avec un suffixe -bho-, et, avec sens général, arm. aru « mâle ». Pour cette manière de désigner un mâle particulier, v. lat. uerrēs.

arillator, -ōris m. = cōciō d'après Aulu-Gelle 16, 7. P. F. 19, 1 : courtier. Se trouve aussi dans les gloses. Gf. gra?

arinca, -ae f. : sorte de blé, v. André, Lex., s. u. Mot gaulois (ou ligure)? Cf. Plin. 18, 81, [ex frumentis] arinca Galliarum propria, copiosa et Italiae est.

aringus, -I (ha-) m.: hareng. Transcription, attestée à très basse époque, du v. h. a. hāring. M. L. 4046.

arista, -ae (les représentants romans remontent à arista ou arësta) f.: barbe d'épi et épi [barbelé]; à basse époque, « arête » (de poisson), Aus. 334, 86, capito (le chevêne)... fartim congestus aristis. — Depuis Varron; technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 648; B. W. arête.

Dérivés et composés: aristis, -idis f.: genre de graminée (orge des murs). Pline décline le mot comme si c'était un mot grec: *ἀριστίς, -ίδος; cf. N. H. 27, 90: [arista holci] circa caput alligata uel circa lacertum educit e corpore aristas. Quidam ob id aristida uocant — *aristula, M. L. 649; aristātus: barbelé; aristōsus (Ven. Fort.); aristifer (Prud.): fécond en épis.

La finale de arista/aresta rappelle celle de agresta, genesta/genista, lepista/lepesta. Il s'agit sans doute d'un emprunt, ou d'un ancien mot indigène.

arithmēticus, -a, -um: emprunt savant au gr. ἀριθμητικός. Depuis Cic., passé dans les langues romanes, avec altérations diverses. M. L. 649 a.

ariuga : v. aruiga.

arma, -ōrum (n. pl. collectif; gén. pl. armum dans Acc., Trag. 319; à basse époque apparaît un féminin arma, -ae, Itin. Ant. Plac. 41, p. 187 Vind., cf. M. L. 650): armes, spécialement « armes défensives » qui s'ajustent au corps (cf. armus, artus), par opposition à tēla, e. g. T.-L. 1, 43, 2: arma his imperata galea, clipeum, ocreae, lorica... hace ut tegmenta corporis essent, tela in hostem hastaque et gladius. Désigne souvent seulement le bouclier, cf. Serv. auct., Ae. 4, 495, hoc est scutum quod Graecis solum δπλον dicitur. Toutefois a le plus souvent le sens d'« armes » en général: arma capere, poscere, ferre, in armis esse, armis pugnare; arma deponere, adimere. Le sens de « agrès d'un vaisseau, outils, équipement », poétique et non attesté avant Vg., semble une imitation

du gr. δπλα. Par métonymie, arma désigne aussi la guerre, les combats ou l'armée. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 650, et emprunté par le celtique : irl. arm, britt. arf. Dénominatif : armō, -ās, M. L. 651 (refait sur armātus?), qui à son tour a de nombreux dérivés, dont armātura, M. L. 653, et le composé exarmō (époque impériale).

Autres dérivés : armārium (d'un adj. armārius; le bas-latin a un doublet fém. armāria) : a dû signifier d'abord « arsenal », mais, ce sens ayant été réservé à armāmentum (= δπλοθριη), armārium, dans la langue commune, a pris le sens général d' « armoire, cosfre, bibliothèque », et même en bas latin « cercueil ». M. 1, 652; B. W. armoire; irl. armaire.

Armi- est le premier terme d'un certain nombre de composés, pour la plupart imités des composés grecs en émo. Un terme rituel est armilustrium: purification de l'armée; cf. Varr., L. L. 6. 22.

A arma se rattachent : inermis (-mus) : sans armes ; semi-ermis (-mus) : à demi désarmé.

L'élément radical est le même que dans armus, etc. V. ce mot. Bréal, MSL, 4, 82, envisage arma comme ayant été tiré de armāre, dérivé lui-même de armus, comme pugna a été fait sur pugnāre, dérivé de pugnus.

armenius, -a, -um : d'Arménie (Armenia = gr. 'Αρμενία): — mūs: hermine; armeniacum (pōmum): abricot (= gr. ἀρμενιαχός). M. L. 654-655; B. W. hermine.

armentum, -I n. (usité surtout au pluriel armenta: de là un féminin armenta, -ae déjà dans Enn., A. 603. et Pac., Tr. 349) : mot collectif désignant le troupeau de gros bétail (chevaux, bœufs, non domestiqués, cf. l'opposition établie par Varron, R. R. praef. 4, entre armentum et bos domitus). D'après les juristes de l'Empire (cf. Thes. II 611, 25), armentum désignerait exclusivement le troupeau de bœufs, le troupeau de chevaux se disant grez, et Colum. 2, 14, 4 différencie armenta de iumenta comme Ov., M. 8, 555, oppose armenta à equi; mais c'est sans doute en vertu de la doctrine étymologique qui fait dériver armentum de aro, cf. Varr., L. L. 5, 96, et Colum. 6 praef. 3. Virgile, Ac. 11, 571, applique l'adjectif armentalis à equa : armentalis equae mammis et lacte ferino nutribat, mais dans un cas tout particulier et dont on ne peut rien tirer pour le nom général de armentum. Le sens le plus répandu de armentum est celui de « troupeau de bœufs », et, dans les dialectes rhéto-romans, le mot a pris le sens de « vache ». - M. L. 658.

Dérivés : armentālis; armentārius; M. L. 657; armentīcius; armentītus; armentītus;

Sans doute de *ar-mn-to-m, de la racine qu'on a dans amus. Le vocalisme radical n'exclut pas le rapprochement avec germ. *ermana-attesté par v. isl. jqrmuni « gros hétail » (bœuſs, chevaux), got. Airmana-[reiks]; ce rapprochement est le seul qu'on aperçoive; l'a-latin aurait le caractère d'une prothèse. V. sous armus.

armilausa (-lausia), -ac f. : vêtement militaire, casaque sans manches. Mot de très basse époque; germanique? V. Isidore 19, 22, 8, et Sofer, p. 74.

armillae, armita : v. armus.

armillum, -I n. : uas uinarium in sacris dictum quod

armo, i. e., umero deportetur, P. F. 2, 12. Rare et archaïque.

Rattaché par certains, comme armita, à ombr. arsmor « rītūs » (?), où le groupe rs est la notation d'un d spirant (r en alphabet indigène); v. Vendryes, Rev. celt., 1914, p. 212. Sans doute mot d'emprunt; le rapprochement avec armus doit être une étymologie populaire.

armita: v. armus. Peut-être mot étranger, comme armillum.

armites n. pl.?: mot de glossaire, défini δπλίται ol ἐν ἐσχάτη τάξει; παράταξις ἐνόπλων. Peut-être n. pl. d'un subst. *armes formé sur arma d'après pedes, eques,

armoracea (armoracia, armoracium n.), -ae f.: raifort. Pline, 19, 82, donne le mot comme italique: [raphani genus] unum siluestre Graeci cerain uocant... nostri armoraciam...; cf. 20, 22, [raphanum siluestrem]...
in Italia et armoraciam uocant. Cf. Diosc. gr. 2, 112,
it. ramolaccio, etc. (formes souvent altérées). M. L. 660.

armus, -I m. (à très basse époque, on trouve un pluriel armora n.i; sur ces pluriels en -ora, comme locora. nidora, etc. (de locus, nidus), qui survivent dans des patois italiens et en roumain, voir Sittl, ALLG, 2, 570 sqq.; Frick, ibid. 7, 443 sqq.; Graur, Rev. de Phil., 3° série, t. XI (1937), p. 265 sqq. : haut du bras (avec l'épaule ; cf. P. F. 23, 20, armillas... quod antiqui umeros cum brachiis armos uocabant) et spécialement « épaule ». Selon les Latins, armus est réservé aux animaux, umerus aux hommes, ainsi Ov., M. 10, 700, ex umeris... armi fiunt (il s'agit d'Hippomène et d'Atalante changés en lions); mais la distinction n'est pas constante, cf. P. F. 4, 1, armita dicebatur uirgo sacrificans cui lacinia togae in umerum erat reiecta. Legibus etiam Laurentum sanctum est ne pomum ex alieno legatur in armum, i. e., quod umeri onus sit. Vg. n'en tient pas compte. Tac. emploie armus au sens de « bras », H. 1, 36, 9. Toutefois, le représentant français ars ne se dit que du cheval. Attesté depuis Plaute, usuel. M. L. 661.

Dérivés : armillae (toujours au pluriel jusqu'à Phèdre, qui est le premier à employer le singulier; remplacé à l'époque impériale par brachialia, cf. Prisc., GLK II 462, 31, armillae quae nunc brachialia uocant, comme collare remplace torques) : bracelet, composé de plusieurs tours, ce qui explique le pluriel; et, spécialement, bracelet d'or et d'argent donné comme récompense militaire ; cf. P. F. 23, 20 ; 41, 2. Le sens du mot s'est élargi peu à peu, et il a servi à désigner toute espèce d'anneau destiné à la parure, collier, etc. Il en est de même de armillatus; e. g. a. canis, Prop. 4, 8, 24. Cf. M. L. 659; bret. armel (?). Sur le genre féminin du mot, par opposition à armus, et sur l'emploi, pour désigner des vêtements, des parures, etc., de diminutifs de mots désignant la partie du corps correspondante, v. M. Niedermann, Essais d'étym. et de crit. verb., p. 41.

Le mot armus pose un problème délicat. Il y a un mot signifiant « articulation de l'épaule », d'où « bras », qui va de l'indo-iranien au germanique; mais l'élément radical y est de la forme *arə-, *- r̄: skr. trmdh (cf. v. pruss. irmo « bras »), av. arəma « bras », serbe ramo et rāme, tch. ram», v. h. a. aram (got. arms); arm. armukn « coude » n'enseigne rien sur le vocalisme. — Ceci ne

se concilie pas avec gr. ἀρμός « jointure, épaule », de *ar-smo- (comme άρμα « attelage » est issu de *ar-sm; cf. ἀρμόνη, ἀρμόζω). C'est à gr. ἀρμός que ressemble lat. armus. — En arménien, l' « épaule (d'animal) » se dit eri, à côté de y-eriwrel « ajuster ». La racine y est donc de la forme er-, et l'on retrouve un procédé analogue à gr. ἀρμός et lat. armus (pour une trace de vocalisme e en germanique, v. sous armentum).

La même racine *er- (ar-) fournit artus (avec le dérivé articulus) et le gr. ἄρθρον, et ars (v. ces mots). C'est celle de gr. ἀραρεῖν « arranger » et de arm. arari « j'ai fait » (prés. arnem « je fais »), avec tout ce qui s'y rattache. Avec élargissement *-ei-, elle apparaît dans lat. ritus; irl. rim « compte » (adrimi « il compte »), gall. rhif « nombre », v. h. a. rīm « rangée, nombre » et gr. ἀριθρός « nombre ».

La forte valeur religieuse de rītus n'est pas chose nouvelle. On en a le pendant en indo-iranien : véd. rtám, av. ašom sont les termes qui désignent l' « ordre », la « correction religieuse » par excellence. Et le dérivé arm. ardar signifie « juste ». Cf., d'autre part, gr. ἀρέσχω, ἀρετώ, ἀρείων, ἄριστος. Cf. peut-être, dès lors, lat. δrάδ, etc.

V. aussi artus « étroit ».

arō, -ās, -āul, -ātum, -āre: labourer, puis plus généralement « cultiver ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 598: B. W. sous labourer.

Dérivés et composés: arātor: laboureur, M. L. 600; arātrum: araire, charrue, M. L. 602; B. W. charrue; arātiā: labour; arātōrius: aratoire, M. L. 601; arātūra, M. L. 602 a; arātōilis: qui peut être labouré (Plt.).

exarō, -ās: 1º enlever en labourant, creuser, déchausser, d'où « tracer, écrire ». — 2º cultiver; produire en labourant; exarātiō.

La racine dissyllabique *arz- désigne la notion de « labourer » dans tout le domaine européen. Le présent était sans doute un présent radical athématique dont le thème était *arz-; il a été remplacé par un présent en *ye/o- dans v. sl. orjo, lit. ariù, got. arja, v. irl. airim. gall. arddu « labourer » et, en grec, par un dérivé ἀρόω.— La forme *arā- de la racine est attestée par arm ararr « charrue » (de *arātro-), qui répond à lat. arātrum, et par tarent. ἀραοντι, dont l'α est probablement long; de là sort le présent lat. arō, arāre.— Le nom de la « charrue » est un nom d'instrument dont la formation varie d'une langue à l'autre : le grec a ἄροτρον (crét. αρατρον), le lituanien árklas, le slave *ordlo (v. sl. ralo, tch. radlo, etc.), supposant *arz-dhlo-; le celtique, irl. arathar, gall. aradar, etc.

Pour aruum, v. ce mot.

arra, -ae f.: arrhes. Forme populaire syncopée de arrabō, -ōnis, emprunté au gr. ἀρραδών (lui-même emprunté au sémitique) peut-être par un intermédiaire étrusque (cf. φersu en face de persōna); cf. Gell. 17, 2, 21, nunc arrabo in sordidis uerbis haberi coeptus est, ac multo uidetur sordidius arra, quamquam arra quoque ueteres saepe dixerint et compluriens Laberius. Au lieu de arra, Plaute crée plaisamment rabo, Tru. 688. Autrement, Plaute et Térence ne connaissent que arrabō. C'est parce qu'arrabō appartenait à l'argot des marchands, et peut-être spécialement des lēnōnēs (cf. Plt.,

Ru. 44, ad lenonem deuenit, minis triginta sibi puellam destinat/datque arrabonem), qu'il a pu être altere écourté en arra. A l'époque d'Aulu-Gelle, on voit qu'il y a eu réaction des puristes contre l'emploi de la forme syncopée ou non. En dehors de Labérius, arra n'appa raît ou'à partir de Pline; puis il devient fréquent cheles jurisconsultes, avec un adjectif arrālis (Cod. Iust) et dans la langue de l'Église. Arra est un exemple de mot populaire entré dans la langue écrite et technique Le terme classique était pignus, quoique St Augustin ait essayé de différencier les deux mots par le sens Serm. 378. quando datur pignus, reddit homo quod acce. pit; arra autem quando datur, non recipitur, sed super additur, ut impleatur. Sens spécial : arra... sponsio coniugalis, cf. Paul., Dig. 23, 2, 38. M. L. 665; B. W. arrhes. Cf. dans les Glos. arrare : guadiare; arratam desponsatam.

arrugia, -ac f.: galerie de mine [d'or]; cf. Plin. 33, 70, cuniculis per magna spatia actis cauantur montes... arrugias id uocant. Les langues romanes attestent l'i, cf. M. L. 678. V. corrugus et runco. Mais le mot peut être emprunté.

arrūrābiliter: « à la paysanne » (sc. futuere, paedī. cāre), adverbe attesté sur un graffito de Pompéi, CII. IV. 4126, dérivation plaisante et obscène de ad + rūrāre, d'après irrūmābiliter, ceuentinābiliter.

ars, artis f. (ancien thème en -i- *artis, gén. pl. artium): façon d'être ou d'agir (naturelle ou acquise, bonne ou mauvaise): ars τῶν μέσων est, unde male sine epitheto ponitur, dit Servius, Ae. 1, 657, et le Ps. Probus, GLK IV 47, note ueteres artem pro uirtute frequenter usurpant. Cf. Plt., Mer. 892, temperare istac aetate istis decebat artibus; Vg., G. 3, 100, animos aeuomque notabis praecipue; hinc alias artis (= uirtutes, Serv. auct.) prolemque parentum; T.-L. 1, 53, 4, minime arte Romana, fraude ac dolo, adgressus est. Joint à mörēs par Ov., R. Am. 713, mores quoque confer et artes. Cf. le sens de m. h. a. art « manière ».

Ars désigne souvent une habileté acquise par l'étude ou par la pratique, une connaissance technique : ars est rei cuiusque scientia usu uel traditione percepta tendens ad usum aliquem uitae necessarium, Diom., GLK I 421; d'où « talent, art » (sens abstrait et concret), opposé à nātūra, Cic., Bru. 236; à ingenium, Ov., Am. 1, 15, 14; Sen., Ep. 90, 44, et, d'autre part, à scientia (ἐπιστήμη). Dans ce sens, il peut également prendre une nuance péjorative « artifice, ruse », cf. Vg., Ae. 2, 152, ille dolis instructus et arte Pelasga. Du sens de « talent, art », on passe enfin à celui de « métier, profession » : ars medendī, ars rhētorica, grammatica; līberālēs, ingenuae artes opposé à sordidae artes (d'où artifex « artisan, artiste » conservé en italien, M. L. 688, artificium et leurs dérivés artificiosus (Cic.), -cialis (Quint.), etc.), et même de « travail, œuvre », cf. Vg., Ae. 5, 359, et clipeum efferri iussit. Didymacnis artes, pluriel de sens concret. peut-être calque du grec (cf. réxvn dans Soph. Oed. Col. 472). Ars a pu servir ainsi à traduire τέχνη, dont il a pris la valeur, notamment dans la langue de la rhétorique et de la grammaire, où il a recu le sens de « traité », cf. ad Herenn. 1, 1, ars est praeceptio quae dal certam uiam rationemque faciendi aliquid; Cic., De Or. 2, 11, 44; 2, 7, 30: Ac. 2, 7, 20; et on en a tiré à basse époque un composé hybride artigraphus. — Ancien, asul Panroman, sauf roumain. M. L. 679.

A ars se rattachent les adjectifs :

iners: cf. Lucil. 386, ut perhibetur iners, ars in quo non erit ulla, et Cic., Fin. 2, 115, lustremus animo has maximas artes, quibus qui carebant inertes a maioribus nominabantur, « inhabile [a] », iners dīcendī; d'où « paresseux, inactif, inerte », cf. M. L. 4390, et inertāre, 4391. De là: inertia; inerticulus (-a uītis: sorte de vigne qui donne un vin faible).

sollers: habile, adroit, ingénieux (cf. sollus); sollertia.
Enfin, les gloses signalent un adjectif:

allers, alers, -tis: doctus, eruditus, sollers (non attesté dans les textes; forme douteuse).

Thème en *-ti- de la racine étudiée sous armus. L'importance des composés est à noter : c'est sans doute de composés que ars a été détaché à date très ancienne. Il n'y a pas de rapport direct avec le mot sanskrit peu ancien et peu employé rti-.

artemisia, -ae f.: armoise. Emprunt au gr. ἀρτεμισία (cf. Pline, H. N. 25, 73) passé dans les langues romanes, M. L. 685. V. Wagler, P. W. III, 193; André, Lex., s. u.

artemõ, -ōnis m.: (mât d')artimon. Vitruve, 10, 2, 9, donne le mot pour latin: tertia troclea... eam autem Graeci ἐπάγοντα, nostri artemonem appellant. Néanmoins, il est probable que artemō, comme un grand nombre de termes nautiques, est emprunté au gr. ἀρτέμων, de ἀρτέομαι, comme ἡγέμων de ἡγέομαι.

articulus : v. artus

artopta, -ae f.: tourtière; artoptīcius (Pline). Emprunt oral et populaire au gr. ἀρτόπτας comme l'indique le changement de genre et de déclinaison, cf. coclea, charta, ballista, etc.

artus, -uum, m. pl.; dat. abl. artubus pour le différencier de artibus dat.-abl. de ars; Plt. a un nom. pl. n. artua, Men. 856, formé d'après membra, ossua, auxquels ils est joint. Dénominatif : artuo, -as « membratim concidere » (Firm.), d'où artuatim « membratim » (Firm.), deartuō « découper, démembrer » (Plt.). Le singulier n'est pas employé; les exemples en sont extrêmement rares et de mauvaise latinité : singulari numero artus non dicimus, dit Charis, GLK I 45, 6. Le sens et l'étymologie sont indiqués par Festus : artus ex Graeco appellantur quos illi ἄρθρα uocant, siue artus dicti quod membra membris artentur, P. F. 19, 8; artus est le plus souvent le synonyme poétique de membrum, qui est le mot de la prose. Vg. écrit, par exemple, Ac. 5, 422, magnos membrorum artus, où les deux mots se répètent, sans qu'il y ait entre eux une différence de sens, simplement par effet d'insistance; cf. Lejay, ad loc. Le sens primitif « jointure, articulation » est à peine attesté, cf. Thes. II 720, 20 sqq., et réservé au diminutif.

articulus, -ī (artu-) m.: articulation, jointure, qui, en outre, désigne les nœuds des arbres (par suite de leur ressemblance de forme avec la saillie du coude, du genou, etc.), les petits membres, et spécialement les doigts (v. B. W. orteil). Par extension, appliqué au temps, désigne le « moment précis » où se fait la jonction entre deux événements: articulus dici, temporis; in articulo

mortis. Grâce au sens de « jointure, jonction », articulus a pris dans certaines langues techniques (grammaire et rhétorique, droit, etc.) le sens de « division, article »; cf. ad Heren. 4, 26, articulus dicitur cum singula uerba intervallis distinguuntur caesa oratione, hoc modo: « acrimonia, uoce, uoltu aduersarios perterruisti »; Gaius, Inst. 1, 2, summa... rerum divisio in duos articulos deducitur. En grammaire, traduit gr. ἄρθρον (sens déjà dans Varron); cf. Prisc., GLK II 54, 12, qui distingue articulos finitos et articulos infinitos (cf. pronomen articulare); désigne aussi l'articulation d'un mot, toujours sur le modèle du grec; enfin, une toute petite partie d'un tout. M. L. 687; irl. articol, gall. erthygl.

arundō

Les dérivés de articulus sont pour la plupart calqués sur le grec : articulō, -ās = ἀρθρόω, ἐναρθρόω; articulātis = ἐναρθρος; articulāris, -rius = ἀρθρττις; l'adjectif emprunté au grec, arthriticus, est passé dans les langues romanes sous des formes savantes, M. L. 686, etc. On trouve à basse époque articulāmentum (Mulom. Chir.); coarticulō, -ās : faire parler distinctement (Arn.); exarticulō, -lātus : désarticulē (Tert.).

Pour la racine, v. sous armus. La formation en *-teuest ancienne; cf. skr. rtuh. e temps déterminé, saison »,
arm. ard (gén. ardu) et z-ard (gén. z-àrdu) « ornement »,
gr. ἀρτύς « union, amitié » et ἀρτύω, ἀρτύνω « j'ajuste ».
Même vocalisme zéro que dans portus; v. ce mot.

artus, -a, -um: étroit, serré. Adjectif en -to- dérivé de la racine *ar- qu'on a dans ars, artus; sans rapport avec arceō: la graphie arctus n'a aucune autorité; le sens premier est « bien ajusté », cf. le fr. « juste »; d'où « court », cf. le sens de gr. ἄρτι « récemment », lit. artt « près », skr. rtāh « bien ajusté, convenable ». Substantif artum, d'où in artō « à l'étroit ». Ancien, usuel.

Dérivés et composés : artiō, -īs (archaīque et populaire) : faire entrer de force ; doublet de artō, -ās (et coartō) : « serrer fortement ; réduire, abréger ». Sur ces doublets en -īre et -āre voir Lindsay-Nohl, Latein. Spr., p. 577. Conservé dans l'esp. artar « obliger, forcer ». M. L. 684; coartō, -āre.

aruiga (haruiga, hariuga, hariga, haruga) ou ariuga,
-ae f.: bélier de sacrifice. Archaique (Accius) et rare;
ni le sens ni la forme n'en sont sûrs. Donat, ad Phorm.
4, 4, 28, le rapproche de haruspex; Varron, L. L. 5, 98,
de aries; aucune de ces étymologies n'est à retenir.

aruīna, -ae (doublet arbīna dans les gloses et dans les manuscrits de Plt. et Vg. qu'on rapproche de la forme citée par Hésychius : ἀρδίννη κρέας Σικελοί mais les inscriptions où le nom figure comme cognōmen, ne donnent que la graphic Aruina) f.: graisse, lard ; Serv. Ae. 7, 627, secundum Suetonium... aruina est durum pingue quod est inter cutem et uiscus.

Dérivés : aruīlla (arbīlla) f. : pinguedo corporis, P. F. 19, 11; cf. M. L. 603, 691; aruīnula (Ital., Vulg.).

Étymologie inconnue; la forme sicilienne peut provenir du latin. La finale rappelle les mots étrusques en -ēna, -in(n)a.

äruncus, -I m.: barbe de chèvre (Plin., H. N. 8, 204). Du gr. ἄρυγγος (ήρυ- att.) avec substitution de suffixe. arundō: v. harundō. aruom (aruum), -In., toujours dissyllabique: champ labouré, employé surtout au pluriel arua, -ōrum. Une forme de féminin arua est dans Naevius et Pacuvius, cf. Thes., s. u., 731, 36 sqq., et se retrouve en ombrien aroam-en « in aruam ». Conservé en logud. arou, M. L. 692.

Dérivé: aruālis adj., employé seulement dans le groupe Fratrēs Aruālēs « qui sacra publica faciunt propterea ut fruges ferant arua », Varr., L. L. 5, 85; et ambaruālis: — hostia quae rei diuinae causa circum arua ducitur, Macr., Sat. 3, 5, 7.

Aruom est sans doute le neutre d'un adjectif aruos, qu'on trouve chez Plaute, Tru. 149 (opposé à pascuos; Cic., Rep. 5, 3 (Varr., L. L. 5, 39; cf. Servius ad Geo. 1, procem), appliqué à ager. La forme semble inséparable de aro, mais n'a pas trace du dissyllabisme de la racine : on partirait de *ar-uo-. On rapproche gr. &poupa, gall. erw « guéret ». Avec un autre suffixe, le slave a : v. sl. ralija « guéret », r. rólja, etc. (avec un or- initial à l'intonation douce, excluant un ancien *aro-).

arx, arcis f. : partie la plus élevée d'une ville où est établie la citadelle, comme le gr. ἀκρόπολις; « refuge » et par suite « rempart », et aussi « sommet »: dans ce sens, rapproché de caput, l'arx de Rome étant le Capitolium, e. g. Cic., ND. 2, 140 : sensus... in capite quasi in arce conlocati sunt, - Les Latins apparentaient arx à arceo, cf. Varr. L. L. 5, 151, arx ab arcendo, quod is locus munitissimus urbis, a quo facillime possit hostis prohiberi; cette étymologie est généralement admise, v. Ernout-Meillet, 2º éd., p. 67; Walde-Hofmann, Lat. etym. Wört., s. u. arceo. Arx serait un mot racine comme lux, uox, prez, etc. Mais il n'y a peut-être là qu'une étymologie populaire, et arx, comme urbs, a toutes chances d'être un mot emprunté. — Ancien (Enn.), usuel ; non roman. Composé : arcubius : qui cubat in arce (Gloss.), issu de *arci-cubius.

As (c'est-à-dire ass; assis à l'époque impériale; gén. pl. assium; assum (Varron) est fait d'après aerum), assis m.: proprement unité d'un système duodécimal divisé en douze parts (uncia) et qui sert surtout d'étalon monétaire, l'ās primitif étant de la valeur d'une livre (ās lībrālis). Le sens premier est conservé dans l'expression juridique heres ex asse « héritier unique » (de la totalité), par opposition aux héritiers partiels ex unciā, ex quadrante, ex dodrante, etc.

L'as était d'abord une plaque de bronze rectangulaire et non estampée (aes graue, rude). Le poids en a été diminué à plusieurs reprises, et conséquemment la valeur : asses unciales, a. semiunciales; d'où proverbialement Caton ap. Sen., Ep. 94, 27, quod non opus est, asse carum est; ad assem « jusqu'au dernier sou », etc. La forme de l'as s'étant modifiée et étant devenue ronde, às, à l'époque impériale, désigne un « rond », Plin. 26, 121, mandragorae radix secatur in asses ut cucumis; cf. inversement fr. populaire « n'avoir pas le rond ».

Dérivés et composés: assārius: Charis., GLK I 76, 3, assarius dicebatur ab antiquis; nunc as dicimus non assis; cf. Varr., L. L. 8, 71, debet... dici... non equum publicum mille assariorum; assipondium: Varr., L. L. 5, 169, unum pondus assipondium dicebatur, id ideo quod as erat libra pondus;

assiforānus, -a, -um, CIL II 6278 (SG. sur la diminution des frais des jeux, an. 176/7): itaque censeo un munera, quae assiforana appellantur, in sua forma mane(a)nt. Cf. circumforānus.

As figure comme second terme de composé dans une série de multiples ou de sous-multiples, où, du reste, 11 a souvent été rendu méconnaissable par des abréviations intentionnelles qui ne relèvent d'aucune règle phonétique : sēmis (souvent réduit à sēs- en composition), sēmissis les 6/12 de l'as; bēs, bessis (les 8/12 binae partes assis); tressis, quinquessis, ulcessis; etc.; σήσκουα, quadrassis; dussis; quattus; octussis; nōnussis; decussis; centussis; cf. Varr., L. L. 5, 169; Prisc., GLK III, 416, 17. La forme du bas-latin tremissis pour triens est faite analogiquement sur sēmissis, faussement analysé en sēmissis, d'après sē-modius.

Comme lībra, nummus, ās doit être un mot emprunte. Etant donné qu'il fait partie d'un système duodécimal, on a pensé à une origine étrusque. Cf. Deecke-Müller, Die Etrusker, I, p. 296. Semble sans rapport avec assis, malgré la forme primitive de l'as.

asarum, -I n. (et asarus): asaret (Plin.). Du gr. ǎoa. pov. L'ital asero suppose *aserum, avec apophonie régulière. M. L. 693.

ascalonia [caepa]: échalote (Col., Plin.). Panroman, M. L. 694; B. W. s. u. Transcription du féminin de l'ad. jectif grec 'Ασκαλώνιος « d'Ascalon», ville de Syrie, dont l'échalote doit être originaire.

ascarii, -ōrum m. pl. : désigne une espèce de soldais (Amm., Not. dign.). Dérivé de ἀσκός d'après Mommsen = utriculārii?

ascia (ascea), -ae f.: 1° outil à polir du charpentier ou du lapidaire; doloire, herminette, marteline; 2° truelle; 3° houe, pioche. Attesté depuis les XII Tables rogum ascia (-cea) ne polito. Technique. M. L. 696; v. fr. aisce.

Dérivés et composés: asciola, M. L. 698, v. fr. aisseau; asciō, -ās: gâcher avec la truelle, aplanir, cf. asciāta, M. L. 697; deasciō: 1º aplanir, effacer; 2º escroquer (cf. abrādō); exasciō: ébaucher, dégrossir; asciculus (et acisculus, sous l'influence du groupe de aciēs?) m.: petit pic; d'où exasciclō: briser avec la hache.

On rapproche avec quelque vraisemblance gr. d£[m] « hache » et got. aqisi, qui traduit d£[m] ; v. h. a. achim « hache », etc. Mais la métathèse que supposerait ce rapprochement ne se retrouve pas dans les mots normaus axis, texò, etc. Toutefois, le rapprochement de lat. uicus et de gr. Léoς « gui » semble fournir une métathèse analogue ; c'est qu'un mot technique, comme celui-ci, peut avoir une histoire autre que des mots de la langue générale tels que axis, texò. Cf. le suivant.

ascilla -(cella) : v. axilla sous āla.

ascopa, -ae f.: sacoche, besace; outre en cuir. Adaptation populaire du gr. ἀσκοπυτίνη et ἀσκοπήρα, cf. Suét., Nero, 45, 2. M. L. 699.

2(88)0F, as(s)ar : V. assyr.

*asia, -ae (l. sasia?) f.: nom du seigle chez les Taurini, cf. Plin. 18, 141: secale Taurini sub Alpibus asiam (sc

siam?) uocans. Mot ligure? S'il faut lire sasia, serait peut-être à rapprocher de gall. haidd, bret. heiz « orge » de (*sasio-), cf. Pedersen, V. G. d. k. S., I 69.

**esifolium (assefolium, assi-), -In.: = grāmen. Tardif, peut-être mot étranger, rapproché par étymologie populaire de folium; cf. Diosc. 4, 30, άγρωστις... Ῥωμαΐοι γράμεν, οἱ δὲ ἀσιφόλιουμ.

asignae: χρέα μεριζόμενα, CGL II 24, 6. Sans doute ancien terme de rituel, d'origine dialectale; cf. marr. asignas. Analysé souvent en *an-sec-na (avec un préverbe an- usité en osco-ombrien, mais dont l'existence en latin est des plus douteuses, cf. anhelō); v. Bréal, MSL 6, 84, 137, et Vetter, Hdb., qui traduit asignas non par « prosiciae », mais par « non prosectae ».

asīlus, -I m.: taon; correspond au gr. olotpoc. Attesté depuis Virgile. M. L. 702. Mot d'emprunt ou plutôt mot indigène. Usité comme nom propre en étrusque: Asīlus, Asīlas, cf. Sil. 14, 149, et Serv. auct. ad Ae. 12, 127. L'animal se dit aussi tabānus; v. ce mot.

asinus, -I m.: Ane; aussi terme d'injure, Ter., Hau. 677, quae sunt dicta in stulto, caudex, stipes, asinus, plumbeus. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 704; irl. asan, asal; britt. asyn.

Dérivés : asina (d. abl. pl. asinabus) : anesse. Mot de la langue des éleveurs, sans doute de création artificielle (le gr. dit h 8voc); asellus, asella; asellulus: anon. Diminutif familier, de caractère populaire. passé dans les langues romanes (ital.), M. L. 701, où il désigne aussi un poisson, merlucius cyprinus, cf. gr. ovloxoc; et aussi dans les langues germaniques (got. asilus, all. Esel) et de là en slave ; asindrius ; d'ane : cf. la comédie de Plaute Asinaria : asinarius M. L. 703; asellifer; asellio: anier; asinaricius (Ital.); asinālis (Apul.); asinīnus : d'âne; asinastra (fīcus) f. : sorte de figue ; asinusca : sorte de raisin (couleur d'ane? cf. Plin. 14, 42, contra damnantur etiam uisu cinerea et rabuscula et asinusca, minus tamen caudas uulpium imitata alopecis; même formation que ătrusca, ceruisca, labrusca). - Asina sert de cognomen, Asinius de gentilice.

Tandis que le « cheval » est par excellence l'animal du chef indo-européen, l' « âne » est anatolien, méditerranéen. Le nom est nouveau dans chaque langue indo-européenne. Asinus est isolé; l'absence de rhotacisme indique un mot non latin. M. Benveniste, après Schrader, R. L. I² 271, a signalé que les formes, divergentes, de asinus, de gr. δνος et de arm. ĕi (gén. išoy) doivent s'expliquer par sumérien anšu « âne ».

asparagus, -I (et aspargus, sparagus, isparagus, etc.; v. Thes. s. u.) m. et f. (tardif): asperge. Emprunt (suditalique?) au gr. ἀσπάραγος, attesté dès Ennius et Caton, Agr. 6, 3, et passé dans les langues romanes. M. L. 707.

asper, aspera, asperum (les formes du type aspri, aspris sont employées par les poètes dactyliques pour éviter le crétique): rocailleux, rugueux, rude, apre (au toucher, au goût, à l'oreille; sens physique et moral). Aspera artēria = τραχεῖα ἀρτηρία. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 708.

Dérivés : asperitäs : rudesse ; asperō, -ās : rendre rude ou raboteux (banni de la bonne prose, qui em-

ploie le composé exasperō surtout au sens moral); asperātiō (Cael. Aur.); asperāgō, -inis f.: rāpette? Plin., HN 26, 102. Dans la langue médicale et en bas latin apparaissent de nombreux dérivés en aspratisis (formé comme saxātilis): qui habite les rochers (se dit des poissons, cf. G. Rudberg, Symb. Osl. XI 61), rude au toucher; asprātūra; aspriō, -ōnis m.: petite monnaie; asprēdō (cf. dulēdō), Celse, langue médicale = τραχύτης τραχυσμός; aspritūdō = τραχυσμός, τράχωμα; asprēta, -ōrum (cf. dūnēta): terrain rocailleux, M. L. 712; asperōsus (Diosc., joint à sarmentōsus, lignōsus); inaspericō: s'enrouer (tardif). Cf. aussi M. L. 709, *asperela.

Aucun rapprochement net.

aspis, -idis f.: aspic. Emprunt, attesté depuis Varron, au gr. ἀσπίς. La langue de l'Église en a fait un masculin, d'après anguis, dracō. M. L. 711; irl. asp.

Aspic est fait sur basilic; v. B. W. s. u.

assarātum : v. assyr.

assecula m. : cf. assequor sous sequor.

assefolium : v. asifolium.

assentor : v. centio.

laser, -eris (b. lat. assar, -aris) m.: petite pièce de bois, perche ou poteau fixé dans un mur ou sur quelque chose, cf. Rich. s. u.; usité surtout au pl. asserés: chevrons. — Ancien; technique. M. L. 725. Diminutif: asserculus (asserculum n. Caton). M. L. 726; dénominatif: inasserő, -ds. V. assis.

l assidelae mēnsae; assiduus : v. assideē, sous sedeē.
assis, -is m. : ais ; cl. axis 2.

Dérivés: assula (et astula issu sans doute d'une prononciation *assla, d'où *astla, astula; les formes romanes remontent à *astla, ascla, cf. Cassiod., GLK VII 205, 7: tres consonantes tertio loco r habent et aliae l litteram, ut astula et in elisione ascla; et M. L. 736, britt. asclawd, asclodyn) f.: copeau, rognure; ais, planche, d'où assulatim; exassulare; astella (has lat.) f.: attelle, M. L. 740, B. W. sous atelier, etc., irl. stiall; gall. astell. — Ancien (Plt.), technique.

Sans étymologie claire; un pareil mot a chance d'être emprunté. On peut se demander si assis, axis, asser ne sont pas trois formes d'un même mot dont la flexion aurait été *asseris, asseris (comme cinis, -eris). Le pluriel plus fréquent asseris aurait amené la formation d'un singulier asser; axis représenterait un « hyperurbanisme » pour assis.

*assisa, -ae? : flux. Attesté seulement dans Isidore ; tradition douteuse. Lire accessa, comme le contraire recessa?

assula : v. assis.

assus, -a, -um: grillé, cuit sans eau, rôti (= gr. ὁπ-τός), opposé à élixus; d'où le neutre subst. assum « rôti »; puis « sans eau », d'où « sans liquide » et « sans mélange », « pur » et, enfin, « seul » (cf. měrus). Cette évolution du sens explique les différents emplois de l'adjectif : assa nutrix... quae lac non praestat infantibus, Schol. Iuv. 14, 108; quae materiae fiunt de assis, i. e. siccis lapidibus; unde et assas tibiae dicuntur quibus canitur sine chori

uoce, Serv., G. 2, 417; de même, assa uoce, sola uice linguae, cf. Non. 76, 30; 77, 1 sqq. Ancien, usuel.

Assus est issu de *ars(s)us, comme l'a vu Isid., Or. 20. 2. 22 : c'est proprement l'adjectif verbal en -to- de ardeo: la spécialisation de sens de l'adjectif, en l'éloignant du verbe, a favorisé l'évolution phonétique du groupe -rss- vers -ss-, comme dans prosa. Il s'agit, du reste, d'un mot technique et populaire.

Dérivés et composés : asso, -as : griller, rôtir (attesté depuis Apulée, populaire), M. L. 716; assator, -tūra; assulāre, M. L. 737; semiassus; subassõ.

*assyr: cf. P. F. 15, 13, assaratum apud antiquos dicebatur genus quoddam potionis ex uino et sanguine temperatum, quod Latini prisci sanguinem assyr uocarent. La forme citée par l'abrégé de Festus assur est évidemment fautive ; les gloses ont aser, CGL II 23, 56, ou ascer, V 441, 31; 492, 5, qui ne sont pas plus corrects. Mais il serait imprudent de vouloir rétablir la forme latine, d'autant plus qu'il s'agit peut-être d'un mot dialectal introduit dans le rituel, cf. Ernout, Elém. dial. s. u. aser. A l'époque de Festus, le nom était depuis longtemps sorti de l'usage et n'était plus conservé que par une tradition corrompue.

Trace du vieux nom neutre du « sang » qui est attesté par skr. dsrk, gén. asnáh, gr. kap et hap, hitt. ešhar, gén. lešnaš, lett. asins, arm. ariwn, tokh. vsar; sur ce groupe, v. Benveniste, Origines..., p. 8 et 26; Ernout, Aspects, p. 119 sqq. — Le latin a un nom de genre hésitant sanguen n. (ancien, Enn.) ou classique sanguis m., où l'on peut soupçonner une forme apparentée au groupe de skr. dsrk. V. aussi cruor.

ast : particule invariable « d'un autre côté ». S'emploie: 1º pour introduire une seconde condition dans une phrase conditionnelle, et correspond pour le sens au gr. tàv δέ, c. g. Leg. XII Tab. 5, 7, si furiosus escit, ast ei custos nec escit; Lex Seru. Tull. ap. Fest. 260, 9, si parentem puer uerberit, ast olle plorassit...; Plt., Cap. 683, si ego hic peribo, ast ille ut dixit non redit, at erit mi hoc factum mortuo memorabile, cf. Tri. 74; 2º pour introduire la phrase indiquant qu'un acte sera exécuté (apodose), si une condition préalable est remplie (protase), e. g. T. L. 10, 19, 17, Bellona, si hodie nobis uictoriam duis, ast ego (moi, de mon côté) tibi templum uoueo (prière d'Appius) ; 3º au sens de sī dans des conditionnelles simples; sens que lui donne Cicéron reprenant de vieilles formules juridiques, e. g. ast quando = sī quando, Leg. 3, 9; ast quid = $s\bar{t}$ quid, ibid. 3, 11, etc.; cf. Thes. II 942, 58 sqq. L'usage de ast dans ces sens est archaïque. Déjà dans Plaute, Mer. 246, et à l'époque classique ast (qui en prose n'est guère attesté que dans les lettres de Cicéron) n'a pas d'autre sens que at : ast significat at, sed, autem, dit P. F. 5, 24. C'est le sens que lui donnent également les poètes, qui sont presque seuls à l'employer à l'époque impériale, ast fournissant une longue commode au commencement du vers devant voyelle. La paronymie de at a pu influer sur l'évolution du sens. Toutefois, un emploi comme celui qu'en fait Lucain, Phars. 8, 150-151, Pompeiumque minus... ast illam... ingemuit populus est abusif et sans autre exemple.

Sur l'étymologie on n'a que des hypothèses inconsistantes; at doit se cacher sous ast, mais on ne sait pas comment.

*asta : carminari dicitur tum lana, cum ex ea carunt auod in ea haeret neque est lana, quae in Romulo Nacuine (Praet. 1 R.) appellat asta ab Oscis, Varr., L. L. 7, 54 Forme unique et obscure, qu'on a corrigée diversement

astacus. -I (astago. -inis, Plin. Valer.) m. : homard emorunt au gr. ἀστακός (Plin. 9, 97). Conservé dans quelques dialectes italiens et en catalan. M. L. 738

astella : v. assis.

astercum, -I n. : herba urceolāris, pariétaire (Pline) Sans étymologie.

asthma. -atis n. : emprunt savant au gr. Zodun (Plin. 25. 82. ex coni.; Celse 4, 2, en grec). Mais une forme populaire est supposée par ital, asima. M. L. 741; v. R. W. asthme.

*astracum : v. ostracum.

astrum. -In.: astre. Emprunt, d'abord de caractère savant et poétique (Varr., L. L. 9, 25; Cic., Arat frg. 32 b), au gr. ἄστρον (ἀστήρ étant emprunté par les langues techniques dans des sens spéciaux, cf. Thes. s. u.). Le mot proprement latin est sidus. « Vocabulum astri tum potissimum elegi uidetur, cum corporum caelestium natura divina uel laetifica tangitur » (Thes.). Les composés de astrum : astrifer, astrificus, -fico, astriger, astriloquus, etc., appartiennent tous à la langue artificielle de la poésie. Toutefois, à mesure que l'on descend dans la latinité, on voit astrum se substituer à sidus (cf. Thes. II 969, 15 sqq.), qu'il a supplanté dans les langues romanes, sous des formes savantes. M. L. 749.

Dérivés : astrālis : astral : astrōsus : né sous une mauvaise étoile, M. L. 746 (contraire de *astrucus, M. L. 747), cf. Isid. 8, 9, 9, et Sofer, p. 72. Cf. aussi *astrātum, 744; astrologus, 745 a. B. W. désastre.

Composés artificiels et récents du type astrifer, -ger (poét.), -ficus, -fico, -loquus, -lūcus (Mart. Cap.). Sur un mot latin du groupe, v. stella.

*astrutium? : remède contre l'éternûment. Forme douteuse; sans doute faut-il lire strutium = στρούθιον saponaire »; cf. Imm., Thes. s, u., André, Alma, 1954, p. 52, et Drabkin, Cael. Aurel., Chron. 1, 4, 116; Celse 5, 22, 8. Sans rapport avec nasturtium, comme l'a suggéré M. Niedermann.

asturco. -onis m. : cheval d'amble (ainsi nommé d'après son origine, ab Asturicus, cf. Plin. 8, 166), rattaché à astur par étymologie populaire; asturcondrius, CIL VI 6238. Attesté depuis la Rhét. à Hérenn. 4, 50, 63. M. L. 749 a.

astus, -tis m. (ou astū n.?) : habileté, ruse. La langue archaïque ne connaît que l'ablatif astū (souvent accompagné de docte), forme qui elle-même est bannie de la langue strictement classique : Cicéron dit astuté. Astu reparaît à l'époque impériale (sauf chez Horace et Tibulle, qui sont ennemis des anciens), d'abord chez les poètes, puis chez les prosateurs ; Sénèque semble être le premier à avoir employé une autre forme que l'ablatif; l'accusatif se rencontre dans ses tragédies. Étant donné l'époque tardive à laquelle se rencontrent les accusatifs astum, astus, on peut se demander si le genre de ces

tormes n'a pas été influencé par celui de dolus; l'abrégé formes in a donne le mot sous la forme astu, neutre, et de l'estus de l'estus de l'estus en emprunt au gr. &oto: astu apud poetes Pexplique Pui poetas origo ex Graeco [oppido] dotto astutam septial deductur, in quo qui conseruati assidue sint, cauti atque deducitur, si 1911 de acuti esse uideantur, P. F. 5, 18. Astù ablatif serait un d'arcot théâtral sans desirent un acuti esse usant — d'argot théâtral sans doute — forma calque piatorie et il est possible que oppido représente d'apres d'etymologie plus satisfaisante.

je plus satustationico. De là : astūtus, -tulus ; astūtia ; cl. M. L. 750-751 ; irl andsud?, gall. astut?

at (sur une prononciation emphatique att dans Plt. Pe. 248, Cas. 802, St. 737, voir Havet, Manuel, § 296): Pe. 246, date d'abord employée conjonction de sation, puis dans le récit, « d'un autre dans la convencion, partire de moi de mon côté, d'autre part; mais » (at ego « moi de mon côté); p. F. 11, 29, at differentiam rerum significat, ut cum dicip. F. 11, 25, a sejjou est bellator, at Marcus Cato orator; de la cum dicimus: Scipio est verman, de là du moins, e. g. Cic., Verr. 5, 44, sut fur, su sacrilegus... at est bonus imperator, at felix... Cf. Prisc., GLK III 99 at est bonus unposential est uel et aut invenitur, qui cite 21, at quoque pro sumon, a mouet tantae pietatis imago... Vg., Ae. 0, 200, se umago... at ramum hunc agnosces. Souvent, dans un récit, a la valeur de 84. Étant donné son sens, at est souvent joint a d'autres particules qu'on renforce : at contra, at certe. à d'autres par incarce 4 λλά γάρ); at uērō; at enim uērō; at sattem, as encore disjoint dans Plaute, e. g. Mi. 562, at non malitiose tamen feci. At entre en composition dans non matutose tunan poet as a di disparaître de bonne heure de la langue parlée, à cause de sa confusion avec ast; non roman.

ion avec ast, non average.

Cf. gr. ἀτ-άρ et got. ap-pan « ἀλλὰ οδν »; le t final de Cf. gr. ατ-αρ ευ κυτ. αρ γ... innal de la particule latine indique la chute ancienne d'une voyelle finale (t) dont il n'y a trace nulle part; cf. aut, a. - Av. at n'a sans doute rien à faire ici

atque (quelquefois noté adque dans les inscriptions, e. g. Mon. Ancyr. 4, 30), ac. Atque est le plus souvent e. g. Mon. Ancys. 7, 00/1, 20. Paus souvent employé devant voyelles et h, ac devant consonne, sans qu'il y ait la une regre de depol equidem dormire Sopart s, Pit., Ann. 202, ordered et qui plus est s, dans une gradation, e. g. Sall., Ca. 52, 35, intra moenia atque in sinu urbis; on « et pourtant ». Le sens de atque explique qu'il soit joint à quidem, equidem, Potius; il sert plique qu'il soit joint à partie, dans les expressions doubles, les allitérations, les oppositions : hūc atque doubles, les attrecaurent, atque idem : etiam atque illuc; haec atque alia; unus atque idem : etiam atque etiam, etc. Du reste, le sens de atque s'est peu à peu affaibli; on le trouve en corrélation avec que, neque, et allaidh; on le trouve en constitue de que, neque, et peu à peu il n'est plus que l'équivalent de que ou de peu a peu 11 n est plus que et g. Phil. 3, 38, recte atque et, auxqueis cuo. 10 jour., ordine exque republica; Diu. 1, 66, o poema tenerum et

C'est du sens de « et d'autre part » qu'il faut partir pour expliquer l'emploi de atque, ac dans les locutions pour expirquer i emploi de acque ac, alius, idem atque, etc., comparatives ou type acquam. Le sens ancien apparatt ou il est equivaient de que encore e. g. dans Plt., Ep. 403, divortunt mores uirgini lent de quam a pu s'employer avec des adjectifs au comparatif, c. g. Plt., Cas. 680, Merc. 897, etc.; quelquefois

même dans des phrases où le premier terme de la comparaison manque, Plt., Ba. 549, quem esse amicum ratus sum atque (autant que) ipsus sum mihi. Aussi ac sī s'emploie-t-il pour quasi dans la langue familière et en bas latin. M. L. 57.

atoul: sens propre « mais de toute façon », d'où « et pourtant », généralement avec valeur emphatique ; correspond pour le sens au gr. άλλὰ μὴν; άλλὰ δήπου, άλλὰ respond pour le sour la formation, cf. aliōquī, cēteτοι, και μὴν, καίτοι. Pour la formation, cf. aliōquī, cēteτοι, και μην, καιτοι. deux éléments sont encore distincts rōquī, utquī. Les deux éléments sont encore distincts dans Plt., Ru. 946, at pol qui audies post. La forme atquin est récente, comme alioquin, et due à l'influence sémantique de quin dans quin etiam, quin potius. Atqui est souvent confondu avec atque dans les manuscrits.

atalla, -ae f. : vase de terre employé dans les sacrifices. Attesté une fois dans les Acta lud. saec. Aug. 107. 132, ad atallam fuerunt. Sans doute diminutif de attena. 132, aa atauam μεταικό ποτηρίου δοτρώκου (δοτρωκί--ae, CGL II 22, 25, είδος ποτηρίου δοτρώκου (δοτρωκίνου?) Το οί πρυτάνεις έν ταῖς θυσίαις χρώνται. Cf. aussi attanus, -ī, dont un exemple de Nigidius est cité par Nonius, 40, 15, itaque aere in Saliaribus adtanus tintinat. i. e. sonat, et dont on rapproche la glose d'Hésychius ε. ε. σοπαι, σε καὶ πλακούς ὁ ἐπ' αὐτων σκευαζόμενος; άττανα· τήγανα καὶ πλακούς ὁ ἐπ' αὐτων σκευαζόμενος; et athanuuium (1, atta-?) — poculi fictilis genus quo in sacrificiis utebantur sacerdotes Romani, P. F. 17, 9, dont l'atanulus (-lum) qu'on lit dans les Gloses n'est qu'une déformation.

Vieux termes de rituel tombés en désuétude. Sur un rapport possible de attanus avec étrusque attene, voir en dernier lieu Niedermann, Mnemosyne, 3° sér., 3, 1936, p. 272 sqq.; Mus. Helv. 2, 127.

atauns : v. auus.

atellana, -ae f. : Diom., GLK I 489, 32, tertia species est fabularum Latinarum quae a ciuitate Oscorum Atella. est jaoutarum coeptae, appellatae sunt Atellanae, arguin qua primum coeptae, appellatae sunt Atellanae, arguin mentis dictisque iocularibus similes satyricis fabulis graecis; cf. T.-L. 7, 2, 12; Tac., A. 4, 12.

āter, ātra, ātrum : noir, sombre (semble s'opposer à albus, comme niger à candidus, cf. Cic., Phil. 2, 41, is, qui albus aterne fuerit ignoras). Implique souvent (mais non nécessairement, cf. ātrāmentum) une idée morale de terreur, de malheur, de mort, et ce caractère affectif de l'adjectif explique qu'il soit particulièrement usité en poésie. Il est parfois employé, comme μελάς, au sens de « empoisonné, venimeux » atri uersus, atro dente. Cf. aussi ātra bilis = μελαγχολία. Toutefois, ce n'est peutêtre pas le sens de l'adjectif dans l'expression atri dies qui est ainsi définie par Hemina, Hist. 2, et Gell., Ann. 15, ap. Macr., Sat. 1, 16, 24: pontifices... statuisse postridie omnes Kalendas Nonas Idus atros dies habendos, ut hi dies neque procliares neque puri neque comitiales essent. Bien que l'origine en soit très contestée, l'expression provient peut-être de l'habitude de considérer comme des jours « noirs » ceux qui viennent après les ides, c'est-à-dire après la pleine lune, par opposition aux jours « clairs » de la lune croissante, cf. Lydus, de mens. 52, 1 sqq., et Wackernagel, Arch. 1. Religionswiss. 22, 1923-1924, p. 215 (qui rapproche de dies atri les formes quinquatrus, sexatrus, septimatrus, désignation des jours qui suivent les ides). En tout cas, elle n'a rien de commun avec l'atra diés de Vg., par exemple Ae. 6, 429.

L'adjectif est assez employé, mais semble appartenir surtout à la langue écrite; il est pourtant représenté dans les langues romanes; M. L. 753; fr. airelle.

Dérivés: ātrātus: noirci, vêtu de noir; ātrātās: noirceur (Plt.); ātrāmentum: encre, v. fr. airement, M. L. 758, v. h. a. attarmirsa; d'où ātrāmentārium, ātrāmentāle « encrier », ātrāmentō, -āre (b. lat.) « écrire », ātrusca: sorte de raisin (cf. asinusca); composé tardif et artificiel: ātribux (Aus. gloss.) = ātrīs buccīs. Cf. atrōx.

Adjectif italique: ombr. atru, adro « ātra », etc. Cf. peut-être irl. dith (gén. dtho) f. « fourneau », gall. odyn f. « id. », serb. vātra « feu », arm. ayrem « je brûle » et av. ātarš « feu ». Le sens serait « noirci par le feu ». Cf. une remarque sous ātrium; et v. atrōx. — Le mot le plus semblable serait lette ātris « rapide »; mais le sens en est autre.

Les noms propres, lat. Atrius, osq. Aadiriis, Atella, osq. Aderl. sont sans doute sans rapport avec āter.

athanuuium : v. atalla.

*atīnia, -ae f.: sorte d'orme (o. cilié), gaulois (cf. Colum. 5, 6, 2, Plin. 16, 72, etc.). Sans doute mot étranger, féminin d'un adj. dérivé d'Atina, ville de Vénétie: ulmus Atinia, syn. de u. Gallica, v. André, Lex., sous ulmus

atque, atqui : v. at.

atriplex (atriplexum Fest.) m.: arroche. — Sans doute emprunt au gr. ἀτράφαξως et ἀνδράφαξως (d'origine inconnue) attesté depuis Columelle. — Les formes romanes remontent peut-être à une forme plus voisine de l'original grec *atrapex, *atripex (on a adripicis, CGL III 616, 15; adrafax, III 550, 20), cf. B. W. sous arroche, M. L. 759 et Festchr. Louis Gauchat, p. 40, n. 3. Le mot apparaît déformé de plusieurs manières dans les Gloses et l'Oribase latin.

strium, -I n.: pièce principale de la maison romaine, salle commune située immédiatement après l'entrée et le vestibule et caractérisée par sa forme carrée et par son toit percé d'une ouverture au centre (compluuium), à laquelle correspondait un bassin (impluuium) dans le plancher. Le nom d'âtrium a été également donné à certains monuments publics : â. Libertâtis, âtria Licinia, etc.; dans la langue de l'Église, traduit acht la cour » du roi, ou désigne les abords de la basilique, et parfois la basilique elle-même; d'où fr. attre, v. B. W. sous âtre. — Ancien, usuel. Conservé dans le port. adro, M. L. 760. Dérivés : âtriolum; âtriênsis (âtrensis, etc.), le plus souvent substantivé : (esclave), concierge, intendant.

Les anciens en donnent différentes étymologies: ab āter; cf. Serv., Ae. 1, 726, ibi et culina erat, unde atrium et au et au man erat ex fumo (mais la cuisine ne figurait pas dans l'atrium); ab Atria, ville d'Étrurie (Varr., L. L. 5, 161, atrium ab Atriatibus Tuscis; illinc enim exemplum sumptum). On a rapproché aussi gr. af-bptov (avec ā = ac comme dans crāpula?). Il est probable me le mot est d'origine étrusque: a tuscănicum.

Si l'atrium n'est pas étrusque, ce serait un souvenir de l'ancienne maison où la fumée du foyer s'échappait par une ouverture ménagée dans le toit (v. aedés); il y aurait ici soit un dérivé d'un ancien nom du « feu », _{80it} un dérivé de *öter*.

atrox, -ōeis adj.: à l'aspect noir, c'est-à-dire « affreux », e. g. Naeu., Carm. fr. 41, simul atrocia proicerent exta ministratores; d'où « terrible, cruel, atroce »; seu sens attesté pour atrocitas et atrociter. — Ancien, usuel mais appartient surtout à la langue écrite. Terme plus littéraire que populaire. Non roman.

L'a de atrõx est bref et alterne avec l'ā de āter; cf. ācer/ācerbus; vocalisme radical réduit dans l'élément radical d'un dérivé. Le second élément -ōx, -ōcis est peut-être, comme l'a supposé J. Schmidt, Plurabild, 388 sqq., un mot racine voulant dire « visage, aspect », cf. oculus et gr. -ωψ, par exemple dans κύκλωψ; même formation que ferōx. Le second terme du composé doul l'origine et le sens se seraient effacés serait devenu un morphème qui aurait servi à former des adjectifs de sens analogue aux adjectifs en -āx: cf. uēlōx comme capāx; cf., toutefois, Ernout, Philologica, I, p. 156, et Brugmann, Grdr. II 1, p. 501, § 383.

atrusca : v. äter.

atta, -ae m.: grand-père, ou plutôt « grand-papa ». Attam pro reuerentia seni cuilibet dicimus, quasi eum aui nomine appellemus, P. F. 11, 20. Mot du langage enfantin, qu'on retrouve sans doute dans atauus.

L'un des noms familiers du « père » (pater était un nom solennel, à forte valeur juridique et religieuse). C. gr. ἄττα, got. atta (dérivé en *-en-), v. sl. ottet (dérivé en *-iho-), alb. at. — Cf. le groupe de lat. tata et, pour le type, lat. amma, acca.

attae: appellantur qui propter uitium crurum aut pedum plantis insistunt et adtingunt terram magis quam ambulant, quod cognomen Quintio poetae adhaesit, P. F. 11, 17. Mot de type populaire à vocalisme et désinence en a (cf. uatia, pansa), et qui a une consonne géminée comme beaucoup d'adjectifs marquant une difformité. N'est attesté que comme cognomen; cf. Attus. Attus.

attagēna, -ae f.: gélinotte des bois. Forme latinisée de ἀτταγήν, tirée de l'accusatif grec. Horace, Epod. 2, 54, emploie attagen.

attămino : v. contămino.

attanus : v. atalla.

attat {attāt, Plt., Au. 712, sans doute avec allongement e emphatique », cf. Hofmann, Latein. Umgangsspr., p. 11): interjection marquant l'étonnement à l'aspect d'une chose dont on s'aperçoit. Diom., GLK I 419, 1, ex improuiso aliquid deprehendentem (significat interiectio). Le grec a des formes drivata, drivatatal (drivatala) que la comédie latine a empruntées: attatae, attatae.

L'existence de la forme rencontrée en grec donne à supposer que attat doit être, lui aussi, emprunté. Mais il ne semble pas que arrar soit attesté. En tout cas, l'explication de L. Havet, Manuel, § 296, qui voit dans attat le redoublement de at(s), ne concorde pas avec le sens de l'interjection et n'explique pas les formes attate, attattatae.

attegia, -ae f. : hutte, cabane. Premier exemple dans

Juvénal, Sat. 14, 196, qui le joint à Maurorum. En dehors de Juvénal, le mot ne se retrouve que dans une inscription gauloise, CIL XIII 6054, et semble être d'origine gauloise; cf. les noms propres Adtegia, Adteia(e), Ategiolae. Passé en gr. moderne ἀτέγεια, ἀτέγιον, en basque thegi « hangar » et en tyrol. thei « châlet alpin ». Cf. M. M. 8616 a, tegia?

sategrare: est uinum in sacrificiis augere. Integrare enim et adtegrare minus factum est in statum redigere, p. F. 11, 6. Formé d'après integer, integrare. Cf. attamin. Sans exemple dans les textes.

atticisso, -as : verbe plautinien (Men. 11) formé sur ໄປເປັນ.

attillo, -as : chatouiller. "A. A. de Jul. Val. ; cf. tītillo.

attilus, -I m. : gros poisson du Pô (l'esturgeon?), plin. 9, 44. Mot non latin, représenté dans quelques dialectes de l'Italie du Nord, cf. M. L. 766.

attinae, -ārum f. pl.: sorte de mur en pierres sèches fait pour limiter un champ; cf. Sic. Flacc., Grom., p. 142, 26, aut congeries lapidum aceruatim congestae, quos scorpiones appellant, aut in effigie maceriarum, quae aninae appellantur. Sans doute à rapprocher de attinet.

au: interjection marquant l'émotion et l'étonnement. Les comiques la réservent aux femmes, e. g. Tér., Ad. 336, au, au, mi homo, sanusne es? Du grec av.

au-: préverbe marquant l'éloignement, la séparation, employé comme substitut de ab devant les verbes qui commencent par f: auferō, aufugiō, pour éviter des confusions entre ad- et ab-.
V. sous ab.

auārus, -a, -um: φιλάργυρος, d'où 1º cupide, πλεογέχτης, ou 2º avare, σχυφός. La langue a spécialisé auārus dans le sens de « qui aime l'argent »; le sens général de « avide » a été réservé à auidus et n'est attesté pour auārus que rarement, et seulement chez les poètes de l'époque impériale.

Dérivés: auaritia (-tiēs): Cic., Inu. 1, 42, genus est... cupiditas... pars est... auaritia. Toujours employé seul, sans complément d'objet; auariter.—Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 814 et 813 a; B. W. s. u.

Le lien avec aueō semble évident; mais la formation n'est pas expliquée. Cf. amārus,

*aububulcus: pastor bouum (uel -uium), CGL V 346, 39. Contamination de aubulcus, qui voudrait dire pastor mium, et de bubulcus? Mais le texte de la glose est peut-être corrompu.

auca, auceps : v. auis.

auctor, auctoritas : v. augeo.

audeo, -ēs, ausus sus, audēre (un ancien optatif autim est attesté à l'époque archaïque; quelques traces d'un parfait ausi): dénominatif de auidus; le sens premier « être désireux de, vouloir bien » est attesté dans quelques emplois, e. g. Plt., Tru. 425, non audes aliquid mihi dare munusculum; Vg., Ae. 8, 364, aude (= veuille) hospes contemnere opes, et dans la formule de politesse ii audes réduit à sōdēs « si tu le désires, s'il te plaft » (cf. is, sultis). De là on est passé au sens usuel et classique de « oser, avoir l'audace de »; cf. audāx « audacieux », et souvent avec un sens péjoratif « effronté, impudent, que rien n'arrête », et inaudāx (Hor., Od. 3, 20, 2) fait sur ἀτολμος; audācia (avec pour doublets poétiques audēns et audenta; représentants rares et douteux en roman, M. L. 777 a); audāculus, diminutif familier (Pétr., A. G.); ausus, -ūs (latinité impériale); ausum n. : acte d'audace, et inausus « non osé » (Vg.); d'où, à basse époque, un dénominatif ausō, -ās, qui a éliminé le semi-déponent anormal et auquel remontent les formes romanes, ital. osare, fr. oser, esp. osar; cf. M. L. 801. D'autres formes supposent *ausicāre, id. 804, et *audicāre, 778. Le participe ausus a fourni l'it. oso, le v. fr. os, id. 809.

V. sous aueo.

audiō, -Is, -IuI (-iI), -Itum, -Ire: entendre; d'où « préter l'oreille à, écouter ». De ce sens dérivent les sens de « comprendre », « obéir » (avec le datif : dictō audiēns esse et cf. le composé oboedire), et finalement, en parlant des dieux, « entendre la prière de, exaucer » (sens réservé surtout au composé d'aspect déterminé exaudiō). Enfin, audiō, comme son équivalent gr. dxoów, peut s'employer absolument avec un adverbe bene, male « s'entendre bien ou mal traiter », c'est-à-dire « avoir bonne ou mauvaise réputation » (cf. clueō). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 779; vieilli en français, v. B. W. sous ouir et entendre.

Les dérivés de audiō, audītus, M. L. 780, -tor, -tiō, 778 b, -tōrium, -entia et les composés ex- (à valeur augmentative « exaucer »), in-audiō (et ind-audiō, Plt.); inaudītus « inouī », n'offrent rien de remarquable, ni pour le sens, ni pour la forme, sauf oboediō, q. u.

Verbe nouveau qui remplace dans ses emplois les formes de l'ancien *kleu- (v. clueo, inclitus), dénué de présent en indo-européen et, par suite, sujet à s'éliminer partout. On rapproche gr. ἀίω « j'entends » (sans doute ancien *αΓιω), ἐπ-άτστος, αἰσθάνομαι, et skr. ācih « évidemment », gāth. ācišya- « évident », v. sl. acē « manifestement ». Mais la formation du mot latin est obscure, ainsi que la forme oboedio. Les conditions où s'est produit oboedio sont inconnues. L'absence d'altération de au dans exaudio, indaudio (inaudio) montre que ces combinaisons, qui n'ont pas abouti à des sens spécialisés, ne seraient pas bien anciennes; cf. le fait que les formes à préverbes au sens de « voir » n'appartiennent pas à uideo, mais à aspicio. Le fréquentatif auscultare (v. ce mot) n'appartient pas non plus au groupe de audire; le rapport avec auris, souvent proposé, n'est pas plus clair.

aue, haue (et, à l'époque impériale, aue, haue, cf. Thes. II 1300, 48): formule de salutation des arrivants, correspondant au gr. xaïpe (cf. S' Jér. in Math. 10, 11, quod gracce dicitur xaïpe et latine « aue »), qui fait pendant à uale, formule de ceux qui prennent congé (cf. Pétr., Sat. 74). Employée également sur les tombeaux, pour forcer le passant qui lisait l'inscription à voix haute, à saluer le mort; cf. Thes. II 1301, 60 sqq.; 1302, 53 sqq. Quelquefois joint à uale, e. g. Catul. 101, 1, aue atque uale.

Les graphies les plus anciennes n'ont pas h, cf. Thes. II 1300, 40 sqq., mais, à l'époque impériale, la prononciation courante était hauĕ, et, d'après Quintilien I 6, 21, que était une prononciation savante et artificielle : multum enim litteratus, qui sine adspiratione et producta secunda syllaba salutarit (auere est enim) et calefacere dixerit potius quam quod dicimus... Les formes auête, aueto (dejà dans Sall., Cat. 35, 5), auere te uolo, et à basse époque aueas, auerem, auebo, montrent que dans le sentiment latin aue était l'impératif de auere, correspondant à ualère (l'abrègement en aus s'expliquant par l'effet de la loi des mots iambiques) et de sens analogue; cf. Paneg. 11, 29, cité dans Thes. II 1301, 11 sqq.

Toutefois, il peut s'agir là d'une création analogique. On trouve, en effet, dans Plaute, Poe. 924, 998, 1001, une formule punique de salutation auo « uiue » (qui sert à la fois de singulier et de pluriel, et non pas seulement de pluriel, comme l'affirment Thurneysen et Walde), et il est possible que aue, qui n'est pas attesté avant la fin de l'époque républicaine (Cic., Cat., Sall.), soit une adaptation du mot punique d'après uale, salue. Dans Plaute, ce sont des formes de saluus, saluere qui servent à saluer. e. g. Ru. 263, iubemus te saluere, mater. - saluete, puellae ; Tri. 48, o amice salue ... - et tu edepol salue ; Tru. 123, salua sis. — et tu; Mo. 448, ere, salue, saluom te aduenisse gaudeo. etc.

« Les formules de salut sont souvent empruntées. Dans la Suisse alémanique, on dit couramment salut; les Croates dalmates disent addio (qu'ils accentuent addio); en Autriche, on dit Tschau (c'est-à-dire ciao, mot vénitien continuant sclavus rapporté jadis par des officiers autrichiens ayant fait du service en Vénétie); les étudiants allemands emploient seruus, etc. » (n. de Niedermann).

auena, -ae f. : avoine et « folle avoine ». Considérée généralement comme une mauvaise herbe, dont le nom est souvent uni à lolium; cf. Serv., B. 5, 37, steriles... secundum situm Italiae, nam in Thracia fructuosae sunt. Elle est bonne à faire du fourrage ; cf. Colum. 2, 10, 32, caeditur in fenum uel pabulum dum adhuc uiret; les Germains en font de la bouillie (Plin. 18, 149). Cf. Serv., G. 1, 154; B. 5, 37. Sens dérivés : paille d'avoine, chalumeau. Panroman, sauf roumain. M. L. 818; B. W. s. u.; germ. : v. h. a. evina.

Dérivés : auenārius, M. L. 819 ; auenāceus : d'avoine. Cf. lit. avižà, lett. àuza, v. pruss. wyse, v. sl. ovisu; le rapprochement semble évident ; mais même les formes baltiques ne se laissent pas ramener à un original commun, et la nature du rapport est indéterminable. Sans doute non indo-européen.

aueo, -es, -ere: désirer vivement, être avide de (sans autre sens attesté dans les textes); d'après les glossateurs, auere serait aussi synonyme de gaudere; cf. P. F. 13, 17, auere nihil aliud est quam cupere. Argumento est auidum et auiditatem, ex quibus praecipua cupiditas intellegitur, cum significet et gaudere; cf. aussi Thes. II 1313, 46 sqq. Toutefois, ce sens de gaudēre a peut-être été inventé par les glossateurs pour expliquer aue, qu'ils assimilaient pour le sens au gr. χαίρε. D'après Aulu-Gelle 19, 7, 9, le poète Laevius, contemporain de Cicéron, avait employé auens avec le sens de libens (frg. 9). - Auere n'a pas de perfectum; il appartient surtout à la langue poétique (cf. Thes. II 1313, 48 sqq.); et même Vg. ne l'emploie pas. En somme, verbe rare, non populaire. Il n'y a pas de subst. *auor.

A auco correspondent les adjectifs auidus : avide [de] d'où gall. aavild, d'où auiditas, et auarus, qui sont usuels. De auidus dérive audeo, issu de *auideo, q. u La langue archaique connaît un nom auentia f. (Claud Quadrig.) qui n'a pas subsisté.

Nulle part, hors de l'italo-celtique, il n'y a de corres. pondance nette. En celtique, on signale, d'une part, un substantif brittonique : gall. ewyllys, corn. awell e vo. lonté », v. bret. a-iul « ultro », etc., que Pedersen ne rapproche pas, de l'autre le groupe de v. irl. con-ói e il conserve », m. gall. ry-m-awyr « que me protège » (V. Pe. dersen, V. G. II, p. 586 sqq., et J. Loth, R. Celt. 40 354). Le groupe de skr. avati « il se réjouit, il aide » et de ūtih « aide », oma « favorable » est loin, pour le sens. et du groupe latin et du groupe celtique. Étymologie peu claire.

anerrunco: cf. uerrunco.

auerta. -ae f. : porte-manteau, valise. Mot de basse époque (Dioclétien, Théodose). Emprunt, peut-être, au macédonien ἀορτή, ἀδερτή (Suidas). Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 822.

Dérivés : auertarius, -ī m. : porteur de valise.

augeo. -es. auxi, auctum, augere : emploi transitif et absolu (comme αύξω, αὐξάνω); 1º faire croître, accroître; augmenter; amplifier; 2º s'accroître. — Ancien, usuel. Cf. augmen: accroissement, terme archaime et poétique remplacé en prose par augmentum, terme de la langue commune comme des langues techniques (droit, grammaire et rhétorique, religion, cf. αύξησις) d'où est issu en bas latin le dénominatif augmento, -as: cf. M. L. 783, 783 a.

Ce sens général de « [s']accroître » apparaît dans un grand nombre de dérivés ou de composés de augeo, l'inchoatif augēsco, -ere (et adaugēsco), le composé adaugeo glosé exactement ἐπαύξω, προσαύξω, Μ. L. 149 (adaugere); les substantifs auctus; -us m. (et adauctus) : accroissement, crue d'un fleuve; auctarium (archaïque): bon poids, bonne mesure; les intensifs exaugeo et aucto, -ās (Plaute) et auctito (Tacite); l'adjectif grammatica auctīuus (coniunctio auctīua) ou adauctīuus; les composés archaïques augifico, -āre, auctifer, auctificus, -fico D'autres, au contraire, en passant dans les langues techniques, ont pris des sens spéciaux tels que la parenté avec augeo n'est souvent plus sensible. Tels sont augur, auctor, auctoritas, auctoro, auctio et auxilia.

augur, -uris m. : augure (prêtre) est un ancien nom du type fulgur/fulguris ou fulgeris. Une trace de la flexion alternante (augur, augeris) apparaît encore dans Prisc., GLK II 27, 17, antiqui auger et augeratus pro augur et auguratus dicebant. Le dérivé augustus atteste, à côté du thème en -r, l'existence d'un thème neutre en -s, *augos-. Le sens du mot devait être à l'origine « accroissement accordé par les dieux à une entreprise d'où « présage favorable », ou, s'il s'agit d'un ancien masculin, « celui qui donne l'accroissement », d'où « celui qui donne les présages favorables »; sur les deux possibilités, cf. MSL 22, 234, 238 (v. aussi Flinck, Auguralia u. Verwandtes, 1921). Augeo est encore conservé dans le vocabulaire religieux, cf. la prière rapportée par T.-L. 29, 27, Diui diuaeque... uos precor quaesoque ut quae in meo imperio gesta sunt, geruntur, postque geren

tur, ea... bonis auctibus auxitis. Le rapport entre augeo, auctoritas et augur apparaît dans cette phrase de Cicéron, De har. resp. 18, rerum bene gerendarum auctoritates augurio... contineri, dont s'est souvenu Valère Maxime. 1. 1: maiores statas sollemnesque caerimonias pontificum ccientia, bene gerendarum rerum auctoritas augurum observatione, Apollinis praedictiones vatum libris. portentorum depulsiones Etrusca disciplina explicari uoluerunt; le rapport entre augur, augurium et augustus est lumineusement marqué dans les vers d'Ovide, F. 1. 609 sqq. :

Sancia uocani augusta patres, augusta uocantur Templa sacerdotum rite dicata manu. Huius et augurium dependet origine uerbi. Et quodcumque sua Iuppiter auget ope.

De même, Servius glose l'expression augusta moenia de Vg., Ae. 7, 133, par augurio consecrata; et Ennius. A 424, emploie la figura etymologica augustum augurium.

Ainsi donc, augur désigne celui qui donne les présages assurant l'accroissement d'une entreprise. L'adjectif dérivé est augustus : consacré par les augures, ou « entrenris sous des augures favorables ». L'adjectif ne s'applique qu'à des choses pendant toute la période rénuhlicaine; ce n'est qu'en l'année 727 de Rome qu'on le voit appliqué à Octave, avec le sens du grec Σεδαστός. Augurium est le « présage » [favorable] dans le sens le plus large du mot ; c'est un terme beaucoup plus compréhensif que auspicium, qui désigne simplement l'observation des oiseaux; et l'époque archaïque distingue nettement les deux termes, cf. Thes. II 1371, 51, 55, 73. 80; 1372, 3 sqq., 70 sqq.; 1373, 64 sqq. et passim. Mais l'identité phonétique de la syllabe initiale et aussi le fait que le présage le plus facile à prendre et le plus répandu était fourni par l'observation du vol des oiseaux ont amené des confusions de sens — du reste partielles - entre augur, augurium et auspex, auspicium. Il est à noter que jamais auspex n'a été employé pour désimer la qualité d'augur. Augur est un titre officiel ; l'aueur est un prêtre-magistrat, faisant partie d'un collège, et dont l'action est soumise à des règles.

De augur est également tiré le dénominatif augurō, -ās (auguror; le déponent n'apparaît pas avant Cicéron); prendre les augures ; augurer ; prédire ; d'où inauguro (ancien, classique) et son contraire exauguro rendre profane ». A l'époque impériale apparaissent les formes dissimilées agurium, agustus, cf. Thes. II 1371, 12 sqq.; 1379, 32 sqq.; et M. L. 784, a(u)gurāre; 785, a(u) gurium; 786, a(u) gustus, ce dernier, passé en germanique : got. agustus, devenu nom d'un mois d'été (v. B. W. août), a pris beaucoup de sens nouveaux en mman; celtique: irl. auguist, britt. awst. - Sur augustus, voir F. Muller, « Augustus », dans Meded. d. Kon. Akad. v. Wet., Afd. Letterkunde, 63, A 11, Amsterdam,

auctor c. (auctor communis erat generis apud antiquos, P. F. 26, 13) : sens premier « celui qui fait croître, ou qui fait pousser », e. g. Vg., G. 1, 27, auctorem frugum impestatumque potentem. Dans des expressions comme auctor gentis, generis, le mot signifiait à la fois « celui qui accroît » et « celui qui fonde », « fondateur, auteur ». qui a fini par prendre toutes les acceptions que le fran-

cais donne à « auteur ». En dehors de ce sens, le mot semble avoir appartenu des la période italique commune aux langues de la religion et du droit. L'ombrien a la forme uhtur « auctor », titre d'un magistrat des fratres Atiedii analogue au κορυφαΐος grec; on peut rapprocher l'emploi, dans la langue officielle latine, de auctor « qui in senatu primus sententiam dicit », e. g. Cic., Pis. 35, senatus decreuit Cn. Pompeio auctore et eius sententiae principe. De là le sens dérivé de « instigateur, conseiller ». En droit, auctor désigne le « garant », cf. Cic., Caec. 72, quod mulier sine tutore, auctore promiserit deberi. Enfin, comme la vente aux enchères se dit auctio, auctor a pris le sens de « vendeur (aux enchères) » par opposition à emptor, et de la celui de « possesseur ». Sur ces développements, v. M. Leumann, Gnomon, 13 (1937), p. 32. Celt. : irl. auctor, gall. awdur, awdurdod.

augeō

auctoritas : fait d'être auctor, avec tous les sens du mot. Le sens premier est rare, mais non sans exemple : ainsi, Cic., Inu. 1, 28, 43, eius facti qui sint principes et inuentores, qui denique auctoritatis eius (abstrait correspondant à principes) et inuentionis probatores; « instigation, autorité » (avec tous les sens que le mot a gardés en français, abstrait et concret); « garantie »; « avis prononcé le premier; avis prédominant »; d'où auctoritās senāt**ū**s — senātūs consultum.

Du sens de auctor « vendeur » dérive celui de auctoritās « qualité de vendeur », d'où « possession » (le vendeur d'une chose étant généralement celui qui la possède), et par là « droit de frevendication en] propriété ». Ainsi s'explique le sens du mot dans l'axiome de la loi des XII Tables cité par Cic., Off. 1, 37, aduersus hostem aeterna auctoritas (esto) « vis-à-vis de l'étranger, le droit de [revendication en] propriété demeure imprescrip-

auctoro, -as (et auctoror): a deux sens qui proviennent de deux valeurs différentes de auctor : « garant » et « vendeur ». Il y a là, en réalité, deux verbes : 1º garantir (terme technique du droit, cf. Thes. II 1234, 70 sqq.); 2º dans la langue des gladiateurs, qui se louaient au plus offrant : vendre ou louer moyennant salaire (se auctorare); auctoratus; auctoratio, cf. Scol. Hor. Sat. 2, 7, 59, qui se uendunt ludo, auctorati dicuntur : auctoratio enim dicitur uenditio gladiatorum; auctoramentum: solde, salaire (généralement en mauvaise part). De auctōrō la langue militaire a tiré exauctōrō, -ās: mettre en congé (proprement « priver de solde »), qui a souvent une valeur infamante; cf. *auctoricare, M. L. 775.

auctio : vente aux enchères, seul sens attesté à bonne époque; le sens de « accroissement » αύξησις étant réservé à auctus, -ūs, et n'apparaissant pour auctio qu'à basse époque et chez des auteurs peu corrects. C'est de auctio que auctor a tiré le sens de « vendeur » qu'on a signalé, et c'est sur auctor pris dans cette acception qu'a été bâti auctoro, qui s'est spécialisé, tandis que le dérivé de auctio, auctionor, -aris, gardait le sens général de « vendre aux enchères ».

auxilium : secours; proprement « accroissement de forces, renfort », ferre auxilium, etc. Le rapport avec augeo est déjà indiqué par Varron, L. L. 5, 90, auxilium appellatum ab auctu, cum accesserant ei qui adiumento essent alienigenae; toutefois, la dérivation s'explique difficilement. M. Kretschmer, Glotta 6, 31 sqq., a supposé qu'il fallait partir du pluriel auxilia (scil. agmina)

a troupes de renfort », nominatif pluriel d'un adjectif *auxilis (sur l's de *auxilium, v. plus bas) ; de ce pluriel neutre on aurait tiré abusivement un substantif auxilium (cf. iugerum reformé sur le pluriel iugera). Irl. axal.

Dérivés : auxilior, -āris ; auxiliāris, etc.

augeo a la formation en -eo qui se trouve souvent là où il n'v avait pas de présent indo-européen susceptible de se maintenir; le type thématique de got. aukan. v. isl. auka « augmenter » ne prouve pas l'antiquité de ce présent : le verbe germanique occidental, v. angl. éacian. v. h. a. ouhhōn, est de type faible ; lit. dugu a au- intoné rude qui indique une ancienne diphtongue *āu. Hors du germanique et du baltique, il n'y a aueun présent de cette sorte. Pedersen rapproche irl. uagim « je couds »; mais le sens est si éloigné qu'on ne peut faire état du rapprochement (uagim peut d'ailleurs sortir d'une racine *peug- « piquer »). - L'indo-iranien a le substantif skr. diah « force », av. aojo, et l'adjectif skr. ugrah « fort », av. gāth. ugrō. Rien ne prouve que la diphtongue qui est dans skr. ojah, etc., soit un ancien *au-. Mais il faut rapprocher lat. augustus, etc. - En face existe une forme *weg- de la racine dans le dérivé skr. vajah « force, prise de combat », got. wokrs « produit, intérêt ».

Racine à formes variées *aweg-, *āug-, *ug- et avec élargissement -s- (à valeur anciennement désidérative) : gr. ά(F)έξω, αύξω, αύξάνω; got. wahsian et v. h. a. wahsan « croître » : lit. dukštas « haut » : skr. úksati « il croît ». avec parfait vaváksa et causatif vaksáyati; gath. uxšat « il va croître » : av. uxšuaiti « il croît », vaxšauciti « il fait croître ». Le substantif auxilium en porte trace en latin ; cf. anxius en face de angō; alsius et algeō.

auia, -ae f. : plante indéterminée, dont le nom rappelle auia « grand'mère » comme « seneçon » représente senecio. Représentants romans douteux. M. L. 824?

*auillus. -I m.: mot de glossaire : agnus recentis partus. Trace de l'ancienne labio-vélaire passée à g dans agnus (v. ce mot)?

auis, -is f. : oiseau. — Usité de tout temps.

Dérivés : auiārius : d'oiseau : subst. auiārius : oiseleur; auiārium : volière; auitium (Apul.) : race des oiseaux : cf. equitium.

Auis est peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 831. Il a tendu en latin même à être remplacé par des formes plus pleines de diminutifs : auicula, aucula (Inser.) et aucella, aucellus, cf. Varr., L. L. 8, 79, minima in quibusdam non sunt ut auis, auicula, aucella (et aussi par passer). Apicius emploie aucella, et les gloses ont aucellus : oiseau, moineau; aucellator : oiseleur. Cf. M. I. 827-828; B. W. oiseau; noter aussi les cognomina Aucella, Ocellio. - Auis subsiste en tant que nom générique joint au nom de l'espèce, e. g. auis merula, a. sanqualis, a. noctua, etc.; certains de ces juxtaposés ont passé dans les langues romanes, auis struthius > autruche (forme savante), M. L. 933, et auis tarda (Polem. Silu.) > ou(s)tarde, M. L. 832; B. W. s. u.

Sur le modèle de sous, qui dans le grec hellénistique ne désigne plus que la poule, auis apparaît avec le sens de « poule » dans Columelle 8, 5, 3 et 8, 5, 4; cf. Niedermann, Mnemosyne, 3º sér., 3 (1936), p. 275.

Sur le diminutif aucella a sans doute été construit auca (une graphie ocicla dans CGL V 615, 40) : oie, pro-

prement « l'oiseau » (de basse-cour), substitut de (h)anser, attesté dans Avien (Ive-ve siècles) et dans les gloses et qui n'est peut-être pas proprement latin. De auca il y a un dérivé en -iō: auciō m. attesté comme nom propre sur un vase de terre gaulois, CIL XIII 10010, 218; cf fr. osson, oison, M. L. 826; B. W. oie.

Auis figure comme premier terme de composé dans au-ceps, aucupis m. : oiseleur; d'où « homme à l'affor de », de *aui-cap-s.

Dérivés : aucupium : chasse aux oiseaux (acupio CGL V 5607) et « piège à oiseaux »; Aucupius nom propre (et Acupius, Thes. II 1238, 67); aucupor, -āris et aucupo: chasser aux oiseaux, et au figuré « guetter, avec ses dérivés, M. L. 776-777.

auspex: 1º qui examine le vol des oiseaux = gr. oloνοσκόπος. Comme le soin d'examiner le vol des oiseaux (auspicium) est réservé au chef d'une entreprise (consul, praetor, imperator, etc.), auspex prend le sens dérivé de « chef, guide », de même que auspicium arrive à se confondre avec ductus, imperium, auquel il est souvent joint, e. g. CIL I 541, ductu auspicio imperioque eius Achaia capta; Plt., Am. 196. Dans un mariage, ausper désigne aussi le paranymphe. 2º en parlant des dieux. celui qui fournit les auspices sous lesquels une chose est entreprise; et de ce chef il acquiert une valeur adjective avec le sens de « favorable » (non attesté avant Vg., e. g. Ac. 3, 20; 4, 45, dis equidem auspicibus et Iunone

auspicium : 1º fait de prendre les auspices ; 2º auspice, signe fourni par l'observation du vol des oiseaux A l'époque de Cicéron, l'auspicium n'est plus observé: cf. N. D. 2, 9; Thes. II 1543, 48; aussi auspicium désigne-t-il toute espèce de présages : Diu. 2, 43, fulmen. quod idem omnibus rebus optumum auspicium habemus, si sinistrum fuit...; mais l'abus est peut-être plus ancien, cf. les pedestria auspicia, piacularia auspicia, pestifera auspicia dans P. F. 287, 1 sqq. Dans la langue commune, auspicium est devenu synonyme de exordium, initium, comme le verbe auspicor, -āris (auspicō) « je prends les augures », a signifié « commencer ». Composés : exauspico et redauspico (-cor?, Plt., Cap. 767).

Ombr. avef. auif « auis » (acc. plur.), etc., et aviekate « auspicatae »; cf., sans voyelle initiale, les formes indo-iraniennes : véd. véh « oiseau » (nom. plur. váyah, instr. plur. vibhih, etc.), av. vayō (nom. plur.) et gr. alwνός « grand oiseau, présage, augure » (de *οΓγωνος), αlετός « aigle » (αlδετός αlετός Περγαΐοι Hés.); l' « aigle » est l'oiseau par excellence (v. sl. orllu, lit erëlis, « aigle »), en face de gr. čovic « oiseau ». L'arménien a aussi haw « oiseau », où h doit être sans valeur étymologique. V. ōuum.

aula, -ae f. : emprunt au gr. αὐλή « cour », ātrium, parc à bestiaux et en particulier « cour du palais royal ». Attesté depuis Cic., Fam. 15, 4, 5. Surtout fréquent en poésie. Dans la langue de l'Église, désigne le temple, comme ātrium.

Dérivé : aulieus = aulieus c.

aulaeum (-lõum, -lium), -I n. (aul(a)ea f. tardif) : tapisserie, rideau de scène. Emprunt au gr. dulaia, avλειά. depuis Lucilius. Synonyme de cortina. Technique, usuel.

anlio, -onis m.: flutiste (CGL II 26, 35), adduths. De

Dérivé : aulicus (tardif).

aulia, -20 (aula) f.; forme populaire avec réduction de la diphtongue : olla et même un exemple de ollum. Thes. II 1453, 22); P. F. 21, 30, aulas antiqui dicebant quas nos dicimus ollas quia nullam litteram geminabant. Itaque aulicocia (l. -cocta) exta quae in ollis coquebantur. dicebant, i. e. elixa) : pot, marmite, et en particulier : vase à recueillir les cendres des morts de pauvre condition (olla).

Dérivés et composés : aulula (öllula) ; aululārius. conservé dans le titre de la comédie de Plautel; auxilla : olla paruula, P. F. 23, 8; aulicoctus, Act. Aru. 1, 21 (CIL VI a 87), cf. P. F. plus haut, et öllicoquus, Varr., L. L. 5, 104.

Les langues romanes attestent ōlla, panroman, passé aussi en germanique : v. h. a. ūla; ollārius, M. L. 6059 et 6060; B. W. sous olla -podrida.

Cf. skr. ukha « marmite » (et ukkah), got. auhns de *uk*nos, v. suéd. ugn « poêle », etc. Le suffixe latin serait *-slā avec s conservé dans auxilla. Terme populaire dont la forme primitive ne peut être exactement définie. — L'osq. ulam est douteux, v. Vetter, Hdb... p. 33.

aura, -ae f. : air en mouvement, souffle, brise ; effluve. Emprunt au gr. αδρα, d'abord réservé à la langue littéraire et poétique (Ennius); la langue des comiques l'ignore. À pénétré ensuite dans les langues techniques (Colum., Pline), puis dans la langue courante (Vulg.). S'emploie au propre comme au figuré (a. populāris), au singulier comme au pluriel. Bien représenté dans les langues romanes, sous la forme du simple (ital. ora), de dérivés (type fr. orage), M. L. 788, et *auridiare, 794, ou de composés : *exaurāre « essorer », M. L. 2941; B. W. s. u.

Dérivés : aurārius « fautor, fauisor »; aurōsus (Orib.); aurula, tous rares et tardifs.

aurichaleum, -I (orichaleum) n. Emprunt au gr. opeiχαλκος, transformé par l'étymologie populaire sous l'influence de aurum (avec lequel il forme un jeu de mots, dans Plt., Cu. 202; Cic., Off. 3, 23, 92) et passé au neutre comme les noms de matière en latin, cf. marmor, plumbum, etc. Les dactyliques reviennent à orichalcum, cf. Vg., Ae. 12, 87. L'i correspondant à la diphtongue & du grec est du sans doute à l'influence des composés en auri- (auricolor, etc.). On trouve aussi aurochalcum, aurochalcinus dans le latin vulgaire. Désigne en grec et dans la langue poétique un métal précieux (alliage) dont la composition n'est pas autrement connue ; à partir du me siècle, un alliage de cuivre et de zinc ; cf. fr. archal, M. L. 792, B. W. s. u. ; v. h. a. orchalc.

auriga, -ae (origa dans le manuscrit des R. R. de Varron et dans le Schol. de Juvénal 6, 345) m. : cocher, conducteur de char; au sens figuré : pilote, conducteur. Attesté depuis Varron, technique. Mot de formation populaire en -a.

Dérivés : aurīgō, -ās (-gor Varr.); aurīgātiō, -gātor, -gārius (ces trois derniers de l'époque impériale). L'abrégé de Festus, P. F. 8, 5, a une glose obscure,

aureax : auriga. Aureas enim dicebatur (l. dicebant) frenum quod ad aures equorum religabatur, orias (l. oreas) quo ora cohercebantur. La distinction établie par Festus entre aureas et oreas est artificielle et n'est établie que pour justifier la double graphie au- et o-. La forme aurīga peut être due à un faux rapprochement avec aures, et l'on n'en saurait tirer une preuve de l'existence en latin d'une forme en au- de ōs, ōris (v. ce mot).

Aurīga est expliqué ordinairement comme un composé formé de *aure (ou *ore-?) + aga « celui qui conduit le mors » (cf. de Saussure, Mél. Havet, p. 468; Muller, Altital. Wort. s. u. aus-); mais le sens est bizarre, et l'i fait difficulté : on attendrait *auriga (origa). Influence de quadriga? La forme aureax n'est pas plus claire. Cf. proriga?

suris, -is f. : oreille. Usité surtout au pluriel, sauf quand il s'agit d'une seule oreille nommément désignée. La prononciation oris est attestée pour l'époque impériale par l'allitération de Tac., Ann. 1, 41, aures oraque aduertere. Ancien, usuel et classique. Mais remplacé dans la langue populaire par le diminutif auricula > ōricla que blame l'app. Probi : auris non auricla. -Auricula (noté oricula, oricla dans une tabella defixionis antérieure à l'ère chrétienne, cf. Ernout, Textes arch., nº 140, l. 24) est déjà dans Plaute et dans Varron ; il est très répandu dans la langue de l'Église; cf. le développement de ώτίον, ώτάριον en grec. Le suffixe de oculus (oclus sur une tabella defix., Audollent 135 b, 12) a pu influer sur le développement de oricula. L'adjectif se rapportant à l'oreille est. du reste, dérivé du diminutif : auricularis, auriculārius. Auris est à peine attesté dans les langues romanes, qui ont toutes des représentants de auricula; cf. M. L. 793, 797; v. aussi 798, auris maris; 2942 a, exauriculare « essoriller », attesté seulement dans le Querolus : exauriculātus.

oric(u)la asinina synonyme de herba dracontea (Ps. Ap. 14, 1. 12 adn.), oriclaria: pariétaire (id. 82. l. 6 adn.), lecon douteuse; cf. urceolaria.

auritus : aux grandes oreilles.

inaures, -ium f. pl. : pendants d'oreille. Depuis Plaute. M. L. 4337. Sans doute calque de gr. ἐνώδιον, ἐνώτιον. inauriō, -īs (-rior) « auscultō », trad. de ἐνωτίζομαι

(Ital., Aug., Psalt), inauricula.

auris est d'origine indo-européenne, mais la forme résulte d'un arrangement latin. Le nom de l'« oreille », organe non actif, est le plus souvent neutre. L'Avesta a un nominatif-accusatif duel uši (seule trace du mot en indo-iranien, où le vieux nom de l'oreille a été remplacé par un mot nouveau, de genre masculin) ; le vieux slave a uši « les (deux) oreilles », indiquant un ancien thème racine neutre; c'est sans doute sur une forme telle que *aust (duel) que le lituanien a construit son nominatif austs féminin (le génitif pluriel lit. aust indique l'existence du thème *aus-) ; le féminin est ancien en baltique comme en latin ; car le vieux prussien a déjà l'accusatif pluriel ausins dans le Vocabulaire (ausins, Ench.); le lette connaît aussi ausu à côté de ausu. Quand le duel est sorti d'usage, l'ancien *ausi a été remplacé en latin par une flexion plurielle du thème en -i-, soit nom. aurēs, acc. aurīs, gen. aurium. Le singulier auris a pu sortir de là. — Sans doute y a-t-il trace d'un ancien *aus- neutre dans aus-cultare et dans *ausulare supposé par quelques formes de parlers italiens, M. L. 808. Le latin n'a trace ni de l'élargissement -es- qui figure dans v. sl. uxo (gén. ušese) « oreille », dans v. irl. au (d), gen. aue, et, sans doute, dans att. ouc de *ousos, ni de de l'élargissement *-en- qui (parti sans doute de cas autres que le nominatif-accusatif) apparaît dans got. auso, gén. ausins et dans le gén. sg. ĥom. ούατος (att. ώτός). L'arm. unkn repose sur une forme en -cn- influencée par le nom. akn de l' « œil ». — Le latin n'a pas non plus l'ō que supposent dor. ως, de *ōu- (plur. ων ατα chez Alcman) et alb. veš. — En dehors de av. uši et de arm. unkn, toutes les formes attestées commencent par une diphtongue : le grec a *ou- à côté de *au- dans ἀάνθα είδος ένωτίου παρά 'Αλκμανι. Hes., l'italique et le celtique *au-; le germanique, le baltique et le slave sont ambigus et admettent *ou- ou *au-.

aurora, -ae f.: aurore. Les anciens dérivent le mot de ab aurō, cf. Varr., L. L. 7, 83, aurora dicitur ante solis ortum, ab eo quod ab igni solis tum aureo aer aurescit. Ancien, poétique: l'Aurore est souvent personnifiée et déifiée. — Les représentants romans sont sans doute de la langue savante; M. L. 799.

Dérivés : aurōrō, -ās (Varr.); aurōrēscō (Ruf., Ps. Arn.).

Nom indo-européen, thème en *-es-, de genre animé (féminin), à valeur religieuse, conservé en indo-iranien : skr. usah (gen. sg. usasah), et avec diphtongue initiale *āu-, en grec : éol. αδως, hom. τώς, att. έως (de *hāōs). En latin, ce thème apparaît élargi par *ā. d'où aurora. comme Flora sur flos, cf. W. Schulze, Berlin. Sitzb. 1916. 1329 (on n'a pas le moyen de décider si l'au- initial repose sur āu ou sur au-). Une trace de la forme non élargie apparaît peut-être dans le nom propre Aurelia (gens) ex Sabinis oriunda a Sole dicta, P. F. 22, 5, dérivé de *ausel-, contamination de *ausos et de *sauel, v. sol? — Le latin n'a rien conservé du dérivé en -r- qu'on a dans véd. usar-bhút « qui s'éveille à l'aurore », usráh « du matin » — lit. aušrā « aurore » (avec le même type en -ā qu'offre lat. aurora); gr. άγχ-αυρος « qui est près du matin », αδριον « demain » (litt. « le matin » : cf. mane) ; v. h. a. ostar « au levant ». Il n'est conservé de formes verbales que dans les dialectes orientaux, ainsi skr. uccháti « le jour vient, la lumière vient » et lit. aŭšta « le iour vient ».

aurum, In. (ancien *ausom d'après P. F. 8, 14: quod illi (sc. Sabini) ausum dicebant; sur la prononciation ōrum, v. aurichalcum, et plus bas la note relative à aurāta/ōrāta): or (métal); or, travaillé ou monnayé; richesse. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 800, et celtique: irl. or, gall. aur, alb. år.

Dérivés et composés: aureus; aureolus: d'or, M. L. 791, d'où v. isl. eyrir, suéd. öre, fr. loriot; aurārius et subst. aurārius m.: orfèvre (= aurifex); aurārius f.: mine d'or (= aurifodīna); aurūgō (tardīt, d'après ferrūgō), aurīgō, aurēscō, -is; aurō, -ās (technique et rare): dorer, peut-être refait sur aurātus « doré », cf. aurāta (örāta): dorade (= gr. χρύσοφρυς). Orata genus piscis a colore aurī quod rustici orum dicebant; ut aurīculas oriculas, Fest. 196, 26; M. L. 789, et *exaurātus, 2942. Aurō a de nombreux dérivés, dont aurātūra, cf. M. L. 790, et composés de- (B. W. dorer), insub-aurūre.

Composés en auri-, les uns proprement latins comme auri-fex, M. L. 795 (cf. aussi 796, aurigalbulus), d'autres artificiels et poétiques, imités de composés grecs en γρυσο-: auricomus = χρυσόκομος, etc.

Le sabin ausom attesté par Festus montre que -r- de aurum est issu de s. En effet, le vieux prussien a ausis « or » (cf. lit. duksas, avec un k énigmatique) et tokharien A νās « or ». La différence de genre entre lat. aurum et v. pruss. ausis (masculin, et non neutre) est de même ordre que celle entre lat. argentum et gr. ἄργυρος, par exemple; neutres dans la plupart des langues indo-européennes, les noms de métaux sont masculins en grec et en baltique. — Il y avait en indo-européen une autre manière de désigner l' « or », par des formations diverses d'une racine signifiant « jaune », de skr. htranyam a got. gulp. — Gr. χρυσός est un mot emprunté au sémitime

ausculto, -as. -aui, -atum, -are (auscultor, Charis, GLK I 293, 24) : prêter l'oreille à, écouter. Opposé à audio par Pacuvius, Trag. 85, nam isti qui linguam auium intellegunt... magis audiendum quam auscultandum censeo; cf. Caec., Com. 196; Com. pall. inc. 74: Cat., Or. fr. 40, 1 (Gell. 1, 15, 8). Appartient surtout à la langue parlée ou populaire. Cicéron n'en a qu'un exemple dans un discours de jeunesse, pro. S. Rosc. 104. A basse époque, ausculto aboutit par dissimilation à asculto (cf. augurium > agurium) attesté par Caper. GLK VII 108, 6; et panroman, cf. M. L. 802; B. W. écouter. Cette prononciation entraîne la graphie abscultare, constante, par exemple, chez Grégoire de Tours, tandis que les « puristes », par réaction contre la prononciation populaire, préféraient écrire obscultare, ainsi CIL IV 2360, etc., d'après les autres mots qui commencent par le préfixe obs-, os-.

Dérivés (rares): auscultatio, -tor, -tus.

Cf. aussi prosculto?

Pour le premier élément de ce verbe, qui a l'air d'un juxtaposé, comme gr. or-occoortée, v. auris; quant à -culto, l'origine en est inconnue; l'hypothèse d'un dénominatif *culto, issu par métathèse de *clutus (v. clueō), est arbitraire et peu vraisemblable.

auspex : v. auis.

auster, -trī m.: 1º auster, vent du Midi, le νότος des Grecs, qualifié d'imbricus par Plt., Mer. 876. Vent venant d'Afrique, qui amène la pluie et la tempête; pendant de l'aquilon. Pline, 2, 127, néanmoins, distingue un auster siccus, serēnus d'un auster umidus; 2º la région d'où souffle ce vent, le Midi, ad austrum = πρὸς νότον, s'opposant à ad aquilōnem, ab boreae partēs (= ad septemtriōnēs, -nem); de là austrālis: austral; austrinālis, -nātiō (Ital); austroafricus; austerālis (sc. herba, Ps. Ap. 106, 8, interp.): bergamote. Les représentants du mot dans les langues romanes sont de la langue savante; cf. M. L. 807. Les gloses ont un verbe austrāre expliqué par humetacere, cf. Thes. s. u.

Le rapprochement avec v. h. a. ōstar « de l'Est » (v. sous aurōra), séduisant pour la forme, ne va pas pour le seus. On peut imaginer que le mot, séparé de son groupe, ait désigné un vent de sens différent de celui qu'il désignait d'abord. Mais on ne voit pas comment se serait fixé le sens latin : peut-être par suite d'une fausse

orientation, cf. E. Oberhummer, Festschr. d. 57 Phil. Vers., Salzburg, 1929, 156. Étymologie obscure. — Les noms latins des vents sont en général d'origine étrangère, grecs pour la plupart; mais le grec n'explique pas celui-ci.

austērus, -a, -um: emprunt au gr. αὐστηρός « rude, ápre » (se dit de toute saveur ou odeur, en opposition à dulcis, et aussi avec un sens moral). De là : austēritās, non attesté avant Sénèque et Pline.

aut : ou, ou bien. - Usité de tout temps. Panroman. M I. 810. Conjonction disjonctive qui sert à distinguer deux objets ou deux idées dont l'un exclut l'autre. La différence de sens avec uel est bien marquée par Festus. p F. 507, 20 : « uel » conligatio quidem est disiunctiva. sed non [ex] earum rerum, quae natura disiuncta sunt in quibus « aut » coniunctione rectius utimur, ut : aut dies est aut nox, sed earum, quae non sunt contra, e quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius (Var. 4) : « Vel tu dictator, uel equorum equitumque magister | Esto, uel consul. » Il y a un sens fort de aut « ou sinon, ou sans cela » fréquent dans l'expression aut... aut. Du reste, aut se rencontre là où uel serait légitime ; et les deux particules sont souvent employées conjointement : mélange de aut et de uel dans Cic., De Or. 1, 53; Cat. mai. 57 (cf. Thes. II 1570, 59 sqq.); de aut et ue, Vg., G. 1, 93, etc. (Thes. ibid., 75 sqq.), cf. Hor., C. 1, 41; cf. encore Thes. II 1571, 21 sqq.). De ce sens affaibli, aut, seul ou redoublé. est passé, comme uel, à un sens voisin de et, v. Lösstedt. Philol. Komment. z. Pereg. Aeth., p. 197.

Aut a remplacé an dans la langue populaire pour introduire le second membre d'une interrogation double : le premier exemple sûr est dans Varr., L. L. 7, 32, dubitatur... in hoc, utrum primum una canis aut canes sit appellata. Fréquent dans l'Itala sous la forme aut non pour traduire 3 où; cf. déjà dans Tér., Ad. 396, sinerem illum? aut non sex totis mensibus | Prius olfecissem quam ille quiequam coeperet. De là, à basse époque, remplace an dans l'interrogation simple et passe dans certaines langues romanes. Aut est souvent renforcé par d'autres adverbes : a. adeō, a. certē, a. etiam, a. omninō, a. uērō, a. contrā, a. potius, a. fortasse, a. dēnique, a. postrēmō, a. summum.

Renforcé de la particule -em (cf. ita, item), il a donné autem : d'autre part, or. Conjonction qui se place généralement après le premier mot de la phrase et qui correspond pour le sens au gr. &é. Cicéron se sert de quidem... autem pour rendre l'opposition µév... &é. S'emploie aussi, dans la langue parlée, pour reprendre, sur le ton interrogatif, une affirmation contre laquelle on proteste, cf. Tér., Ad. 940, Fac: promisi ego illis. — Promisti autem? Le rapport avec aut est encore sensible, e. g. dans Tér., Haut. 38, neque semper seruos currens, iratus senex, | audax parasitus, sycophanta autem impudens, | auarus leno adsidue agendi sint mihi. Noter les groupes sed autem, uērum autem, at autem, etc. V. autumäre.

Lat. aut est un mot italique dont la forme ancienne était *auti : osq. auti « ou », aut « autem » (distingué de auti sur la Table de Bantia), ombr. ute, ote « ou ». La particule enclitique ue, trop peu expressive, a été en grande partie remplacée par des procédés nouveaux (v. aussi uel). Il y a ici une particule *u, *au, largement

représentée partout : indo-iran. u, gr. $\alpha \delta$, etc. Cette particule a été-souvent élargie par d'autres éléments, d'où, par exemple : gr. $\alpha \delta$ - $\tau \epsilon$, $\alpha \delta$ - $\tau \epsilon$, $\alpha \delta$ - $\tau \epsilon$ « de nouveau », $\alpha \delta$ - τ - ϵ , etc., et got. αu -k « aussi » qui, pour la forme, répond à gr. $\alpha \delta$ - $\tau \epsilon$.

Dans autem, la finale -em doit être une particule, ajoutée à *auti, comme dans id-em, quidem et en-im (cf. nem-pe et ombr. en-em). Le sens ancien y est demeuré, tandis que *auti prenait une valeur spéciale.

*authepsa, -ae.f.: sorte de samovar, contenant à la fois réchaud et bouilloire; cf. Cic., S. Rosc. 133 et schol. D'un gr. *αὐθεψής non attesté.

Autumnus, -I m.: Automne, personnifié et divinisé (comme Vertumnus), cf. Ov., M. 2, 29; Hor., Ep. 2, 18, et les représentations figurées du dieu Automne dans les mosaïques. Ancien (Enn.). Panroman (formes en partie savantes). M. L. 812.

autumnus, -a, -um: figure aussi comme adjectif cf. Caton, Agr. 5, 8, post imbrem autumnum, d'où autumnum (sc. tempus) n.: automne, e. g. ap. Varr. cité par Non., 71, 15, autumnum uentosum fuerat.

Dérivés: autumnitas (Varr., Cat.), substantif de autumnus comme nouitas de nouus, créé peut-être d'après aestas; autumnalis (attesté dès Varron) créé quand autumnus eut cessé d'être usité comme adjectif; autumnō, -ās: cf. uernō, -ās, M. L. 811; autumnāscō.

Il est difficile de dire si l'emploi adjectif est le plus ancien. Les anciens rapprochent autumnus de augëre, auctō; ainsi P. F. 21, 27, autumnum quidam dictum existimant quod tunc maxime augeantur hominum opes, coactis agrorum fructibus; de là la graphie auctumnus qu'on trouve parfois dans les manuscrits, cf. Thes. II 1603, 20. Étymologie populaire favorisée par l'amuissement de l'explosive devant t: -pt - ct > -t(t): Sans doute d'origine étrusque, comme Vertumnus.

autumō, -ās, -āre: affirmer, prétendre. Archaīque et poétique: Quint. 8, 3, 26, le range parmi les mots quibus dignitatem dat antiquitas. Repris à l'époque impériale et dans la basse latinité (langue de l'Église) par affectation d'archaïsme, avec le sens de « croire, penser », sans doute sous l'influence de aestumō, v. Ernout, Latomus I, p. 75.

Étymologie incertaine; peut-être dérivé de autem comme negō de nec, neg-. Sur autumō a été bâti negumō signalé par Festus, mais non attesté dans la littérature.

auonculus, -ī (aunc(u)lus, auonc(u)lus) m.: oncle (frère de la mère; le frère du père est patruus; a pour correspondant féminiem mâtertera). Diminutif familier (cf. Serv. auct. ad Ae. 3, 343, quidam « auunculus » humiliter in heroico carmine dictum accipiunt) de auus (quod aui locum optineat et proximitate tueatur sororis filiam, P. F. 13, 6; cf. amita et amma). De là : auonculus magnus, ou maior « grand-oncle »; auonculus maximus (= abauonculus). — Cf. amita. M. L. 838; B. W. sous oncle.

V. auus.

auus (auos; forme vulgaire aus blâmée par l'app. Probi; cf. aunculus), «I m.: grand-père, paternel ou maternel; pour préciser, on ajoute paternus ou mâternus.

Ancien. M. L. 839; auulus, 837, et *auula, 836 a?; *auiolus, 830; B. W. aieul.

Dérivés et composés : auia (et aua, Ven, Fortun., M. L. 823 et 813) : grand'mère (sur lequel a été fait sporadiquement auius, comme aua sur auus); auitus (dont la dérivation est obscure ; cf. maritus, patritus) : de grand-père, M. L. 834; auiāticus adj., et subst. oncle : M. L. 825; pro-, ab-, at-, trit-auus : aleul, bisaïeul, etc.; cf. Dig. 38, 10, 10, 16: atauus est abaui uel abauiae pater... huius appellatio personas complectitur sedecim appellatione facta per mares..., pater, auus, proauus, abauus, atauus; Isid., Or. 9, 6, 23: natris mei abauus mihi atauus est, ego illi trinepos, P. F. 13. 1. qui explique atauus par atta aui; cf. amita. V. tritauus. — Quelques représentants de atauia en roman, M. L. 752, At- de atauus est sans doute à rapprocher de atta, tritauus rappelle τρίπαππος, cf. trinepos. *Bisauus est supposé par it. bisavolo, M. L. 9647. Pour strittauus, v. ce mot.

auus, comme anus, n'était pas d'abord l'un des noms de parenté indiquant une situation nettement définie. C'est originairement un nom familier désignant un « ancien » du groupe. L'islandais a āe au sens de « grandpère », et l'arménien haw « grand-père » (avec h, comme han: v. sous anus), le hittite huhhas. Des dérivés latins, aua et auia, désignent la « grand'mère », de même que le dérivé gotique awo. Désignant un « ancien » qui n'est pas le père, ce mot, avec ses dérivés, s'est prêté à désigner l'« oncle maternel »; c'est ce que l'on observe dans v. pruss. awis, lit. aoynas, v. sl. ujt; v. irl. aue e petitfils » semble dérivé de *awa. En italo-celtique, un dérivé en *-en-, élargi de façons différentes en latin et en celtique, a le sens de « oncle » : gall. ewythr, bret. eontr, lat. auonculus: le thème en -en- se voit aussi dans le composé germanique représenté par v. h. a. oheim, v. angl. éam « oncle ». Lat. abauus « trisaïeul » est. pour la forme, à auus ce que v. perse apanyaka arrière-grandpère » est à nuāka « grand-père ». L'emploi du préfixe pro- dans proauus se retrouve dans d'autres langues : skr. prapitamahá, gr. πρόπαππος, προπάτωρ, sl. praděvů.

auxilium : v. augeo.

auxilla : v. aulla.

axamenta, axare: v. aio.

axēdō, -ōnis : v. axis.

axilla, -ae : v. āla.

axiō, -ōnis m.: hibou (Plin. 10, 68; 29, 117). — M. L. 843.

1. axis, -is m. (avec & d'après les grammairiens) : essieu, axe; et en poésie « axe du monde, pôle » (à l'imitation du gr. ἄξων), d'où « ciel, climat; orbe d'une volute ». — Ancien (Caton), technique. M. L. 845.

Dérivés : axiculus : essieu, et axiculărius ; axeārius (Inscr.) ; axedō f. : cheville, clavette d'essieu (Mar-

cell., Gloss.). Cf. aussi M. L.: *axālis, 840; *axīlis, 841. B. W. essieu.

Premier terme de composé dans ax-ungia: graisso pour essieu; et simplement « graisse de porc ». A basse époque, le premier terme du composé n'apparaissant plus, ax- a été assimilé à un préfixe, d'où absungia assungia (Mul. Chir., Diosc.), exungia (Theod. Prisc. II 19; Mul. Chir.), etc. M. L. 846; irl. usca.

Cf. peut-être amb-axium, attesté seulement dans la glose de Paul. Fest. 26: ambaxioque circumeuntes: cater-

Lit. ašis, v. pruss. assis, v. sl. osi. Irl. aiss « voiture a qu'on lit dans un dictionnaire moderne n'a guère d'intérêt. Le thème *aksi- « essieu » est l'élargissement par-i-d'un nom *aks- de l' « essieu », dont la forme ancienne n'est pas attestée. Mais ce thème est supposé par les autres formes élargies: un élargissement par *-en- dans v. h. a. ahsa et gr. &çw (tandis que le dérivé gr. &u-aç, a chariot » [littéralement « voiture à un seul essieu »] est tiré de *aks- et non de *aks-en-); un élargissement par -o- dans la forme indo-iranienne attestée par skr. Aksah av. aša-. En latin même, le dérivé āla (de *aks-lā) est tiré de *aks-; et le brittonique a aussi un dérivé en -l-gall. echel « essieu ». V. āla.

- 2. axis, -is m. : ais, planche. Peut-être autre graphie de assis, cf. asser. Le diminutif axula doit de même se lire assula.
- 3. *axis, -is m.: sorte de bœuf sauvage, originaire de l'Inde d'après Plin. 8, 76.

*axitia (axicia, acicia?) f. ou n. pl.: objet de toilette féminin : "A. \(\lambda\) de Plt., Cu. 578. Forme et sens obscurs. V. E. Leumann, Glotta 11, 188, et 12, 148.

*axitiosus, -a, -um: adjectif attesté seulement dans deux fragments de comédies attribuées à Plaute (Astr. 2, Sitel. 1) où il est appliqué aux femmes. Sens incertain: cf. Varr., L. L. 7, 66: Claudius scribit axitiosas demonstrair consupplicatrices, ab agendo axitiosas. Vt ab una faciendo, factiosae, sic ab una agendo actiosae (axitiosae A. Spengel) dictae; et P. F. 3, 6.

Les gloses ont un substantif axitio glosé factio, cf. CGL V 6, 32. Le rapport avec ago (axim) a peut-être été imaginé par les grammairiens pour expliquer un terme désuet, de sens oublié. Dérivé de axitia « aimant les bijoux »?

axungia : v. axis 1.

azaniae, -ārum f. pl.: Plin. 16, 107, quae (nuces) se in arbore ipsa divisere, azaniae vocantur, laeduntque ceteras nisi detrahantur. De ἀζαίνω, ἀζάνομαι.

azymus, -a, -um: sans levain. Emprunt au gr. εξυμος, particulier à la langue médicale et à la langue de l'Église. Une prononciation azimus est attestée par les graphies des gloses. Les poètes latins scandent le mot avec la seconde syllabe brève, sans doute pour conserver l'accent grec sur l'initiale. Les formes romanes rémontent soit à azimus, soit à azimus. M. L. 850.

La sonore simple b était à peu près inusitée à l'initiale d'un mot indo-européen normal. Tous les b initiaux résultent donc de phénomènes postérieurs à l'époque indo-européenne.

B

Quelques-uns proviennent d'innovations phonétiques :

*dw- a passé à b- au cours de la période historique du

latin (v. bonus); ailleurs, il y eut des assimilations, ainsi

dans bibō et barba.

La plupart des mots à b initial n'ont pénétré que secondairement, dans des onomatopées ou tout au plus dans des mots populaires expressifs tels que balbus, bucca, broccus, ou par emprunt, ainsi bāca, buxus, ou sont d'origine dialectale, comme bōs, etc. D'autres enfin ne sont que des transcriptions de mots étrangers, sans existence réelle en latin.

Dans ces conditions, la lettre b ne contient presque pas de verbes et peu de substantifs ou d'adjectifs de la langue noble.

babae : exclamation de la langue comique; = βαδαί, comme papae = παπαί; cf. fr. bah, M. L. 851.

habaecalus, -I m.? Origine et sens inconnus; terme d'injure, adressé à des esclaves par un interlocuteur du banquet de Trimalcion dans Pétrone, se retrouve dans Arnobe appliqué à des jeunes gens frivoles et débauchés. De βαδαὶ καλός (ου καλῶς, suivant A. H. Salonius, Comment. in honorem I. A. Heikel, p. 132) « oh le beau »?

babbiae? Plin. 15, 15, quae regiae uocantur (scil. oliuae) ab aliis maiorinae ab aliis babbiae (var. bambiae). Mot osque? Le nom propre Babbius est fréquent dans les régions de langue osque.

babit: γανριξ (Gloss.). Cf. babiger = « stultus », babo « interiectio inridentis », babulus (cf. ital. babbio « stultus »), baburrus « stultus », bauösus = babösus?, Vitae patrum 5, 14, 4, et les articles bab, *baba dans M. L. 852, 853; fr. babil, babiller. Formations onomatopéiques, cf. βαβάζειν, dans Hésychius, et *babbus, M. L. 857, nom enfantin du père, ital. babbo, etc. Le type à redoublement baba- se trouve dans beaucoup de langues pour désigner le « papa » ou la « maman », soit le « bébé ». Cf. bambalō.

baca, -ae f.: 1° baie (d'un arbre; cf. CGL V 559, 51, bacas omnis fructus agrestium arborum). En ce sens, ancien, usuel et classique; 2° par image, « objet en forme de baie, boule », et surtout « perle » (poétique). — Panroman, sauf roumain. M. L. 859. Celt.: irl. bagaid, britt. bagad.

Dérivés et composés : bācula : petite baie, M. L. 873; bācālis; bācālia, -ae f. : laurier à baies; bācātus : perlé; bācifer. Sur la forme bacca, v. Thes. II 1657, 14 sqq.

Les mots qui se rapportent à la culture de la vigne et au vin (v. sous uinum) sont d'origine méditerranéenne. Le rapprochement avec Báxxoc, divinité thrace, est séduisant. D'autre part, Varron dit, L. L. VII, 87, que uinum in Hispania bacca. V. aussi bacar.

bacalusiae, -ārum f. pl.?: mot de Pétr. de sens incertain « folle supposition »? Bücheler rapproche βαυκάλημα, καταδαυκάλησις.

*bacar?: uas uinarium simile bacrioni, P. F. 28, 3. Cf. dans les gloses bacario. urceoll genus », bacarium « uās uīnārium »; bachia (et baccea): — primum a Baccho, quod est uinum, nominata; postea in usus aquarios transiit, Isid., Or. 20, 5, 4 (le mot est considéré, sans reisons suffisantes, comme celtique par Sofer, p. 165, n. 1); bacrio, dans P. F. 28, 1, bacrionem dicebant genus uasis longioris manubrii. Hoc alii trullam appellant. — Mots non attestés dans les textes, mais demeurés partiellement dans les langues romanes, cf. M. L. 860, 862, 863 b, 866, bacar, *bacca, *baccu, baccae, baccinum, et en germ.: bas all. back, v. h. a. bekkin. Cf. Delgado, Emerita 14, 123 sqq.

V. baca.

baccar, -ris n. (et baccaris, -is 1.): plante mal déterminée, nard sauvage (Pline 12, 45; 21, 29), digitale, cyclamen?, employée pour conjurer le mauvais sort. Emprunt au gr. βάσκαρ, βάσκαρις, attesté depuis Vg. Les graphies bacchar, baccharis sont tardives. M. L. 863 a; irl. bachar.

bacchor, -āris, -ātus sum, -ārī : fêter Bacchus; par suite « être en état d'ivresse ou d'exaltation, s'agiter furieusement ou sans frein », etc. Dénominatif proprement latin tiré de l'emprunt ancien au gr. Bacchus, Baccha f. (= Bácxyos, Bácxyn); Bacchas m. (écrit bacas dans le SCB), passe én irl. bach. Peut s'employer, comme le gr. βaccycécoca, au passif, surtout en poésie : l'adjectif bacchātus est fréquent dans ce sens. Le verbe est attesté dans tout le cours de la latinité, en prose, comme en poésie. Conservé dans un parler italien? M. L. 865 a.

Dérivés: bacchābundus, sans doute archalsme repris à l'époque impériale; bacchātiō: états bachiques; et Bacchānālia n. pl. (formé sans doute d'après Volcānālia, Sāturnālia; de baccha on attendrait *bacchālia): bacchanales; d'où le singulier bacchānal, comme lupānar. — A pris un sens péjoratif qui est resté dans l'italien baccano, cf. M. L. 865. Composé: dēbacchor (rare). Les autres formes, bacchicus, bacchius, sont grecques.

bacciballum, -In.: mot d'argot employé par un des convives du banquet de Trimalcion dans Pétr. 61. Il est joint l'épithète pulcherrimum, et l'expression désigne